



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



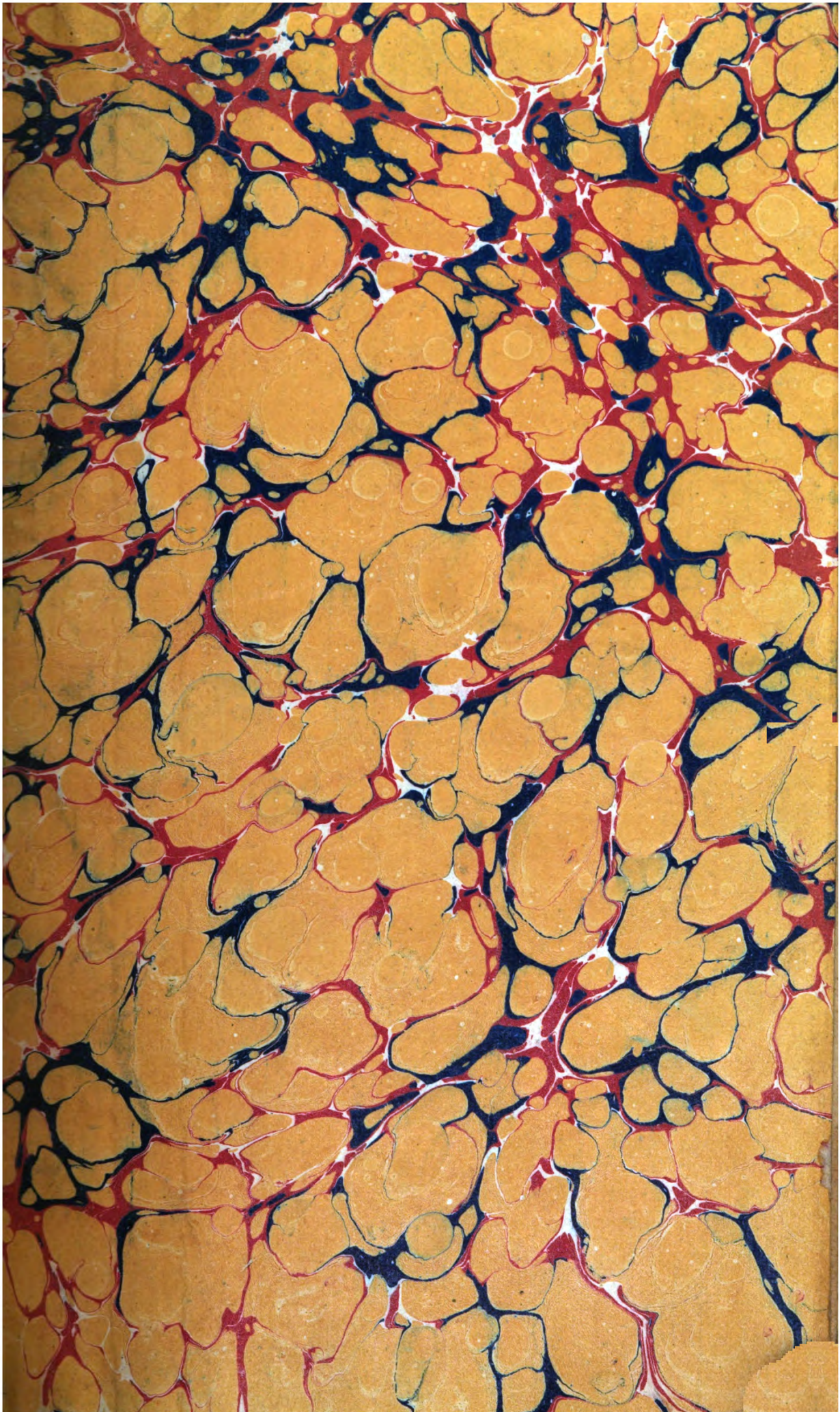
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

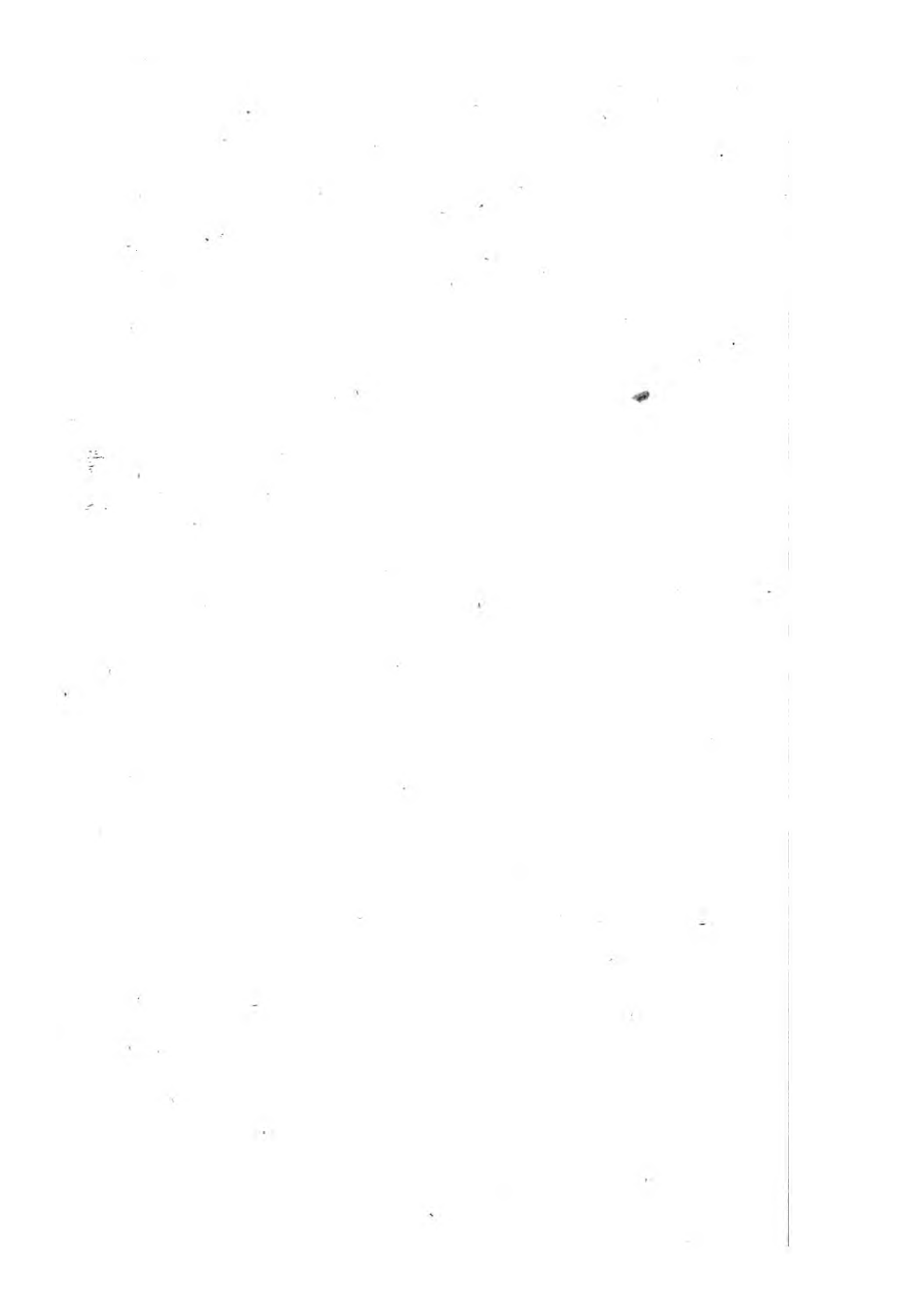


LIBRES ANCIENS ET MODERNES
LIBRAIRIE
SAINTE-MARIE
MOISSAC
Tarn et Garonne

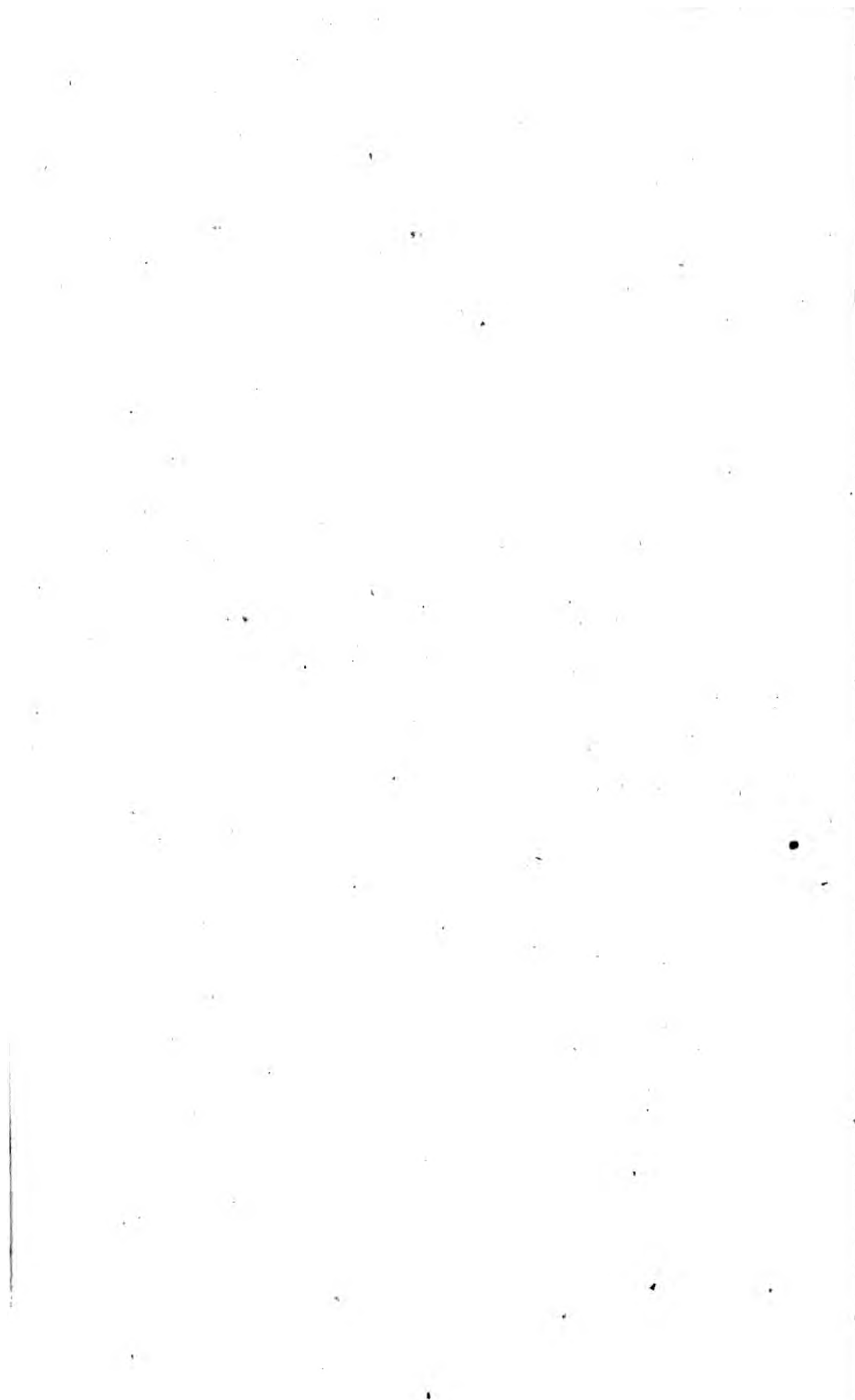


Vet. Fr. III B. 2281





1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10.



A. M. ...
...
...
...

THÉRÈSE.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOIN,
rue et hôtel Mignon, 2.

THÉRÈSE

ROMAN EN VERS

PAR

BRUYS D'OUILLY

PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉPITRE INÉDITE

PAR

M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

—
Seconde Edition.
—

PARIS

BOHAIRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
BOULEVARD DES ITALIENS.

*

1837



TABLE.

A Léon Bruys d'Ouilly, par M. ALPHONSE DE LAMARTINE.	j
A M. Alphonse de Lamartine.	1
I Roc-Mousse.	11
II Prélude.	19
III Le Berceau.	31
IV Réveil de l'Ame.	39
V L'illusion.	51
VI Le Matin.	57
VII Amour.	65
VIII Lettre à Thérèse.	85
IX Le jour de la Noce.	91
X Plainte.	99
XI Le Départ.	103
XII L'île d'Elbe et Caprée.	111

XIII Le Vésuve.	123
XIV Autre Amour.	143
XV Le Poète, à sa Lyre.	147
XVI Pompéi.	153
XVII Amitié.	163
XVIII Le Mystère.	177
XIX Apparition.	181
XX Le Songe.	193
XXI Le Colysée.	199
XXII La Fioréra.	205
XXIII Venise.	211
XXIV Le Lac Majeur.	219
XXV Le Simplon.	235
XXVI Notre-Dame de Brou.	241
XXVII Le Cimetière.	251
XXVIII Le Presbytère.	259
XXIX Le Deuil.	273

A

Léon Bruys d'Quilly.

Enfants de la même colline,
Abreuvés au même ruisseau,
Comme deux nids sur l'aubépine,
Près du mien, Dieu mit ton berceau!

▲

De nos toits voisins les fumées
Se perdaient dans le même ciel,
Et de tes herbes parfumées
Mes abeilles volaient le miel ;

Souvent je vis ta douce mère,
De mes prés foulant le chemin,
Te mener comme un jeune frère
A moi, tout petit, par la main ;

Et te soulevant vers ma lyre
Sur ses bras qui tremblaient un peu,
Dans mes vers t'enseigner à lire,
Enfant qui joue avec le feu !

Et je pensais par aventure,
En contemplant ce or mouvant
De ta soyeuse chevelure
Où les baisers pleuvaient souvent :

« Charmant visage ! enfance heureuse,
« Sans prévoyance et sans oubli !
« Que jamais la gloire ne creuse
« Sur ce front blanc le moindre pli !

« Que jamais son flambeau n'allume
« D'un feu sombre ces yeux si beaux,
« Ainsi qu'une torche qui fume
« Et se réfléchit dans les eaux !

*

« Que jamais ses serres de proie
« N'éclaircissent avant le temps
« Ces cheveux où ma main se noie,
« Feuillage épais de tes printemps!

« Que jamais cette main, qui vibre
« Dans ma poitrine à tout moment,
« N'arrache à ton cœur une fibre,
« Comme une corde à l'instrument!

« Si quelque voix chante en son âme,
« Que son écho mélodieux
« Soit dans l'oreille d'une femme
« Et sa gloire dans deux beaux yeux ! »

Je partis ; j'errai des années...

Quand je revins au vert vallon

Chercher nos jeunesses fannées,

Je ne trouvai plus que ton nom :

L'éclair qui m'avait fait poète,

Jaloux de tes jours de repos,

S'était abattu sur ta tête

Comme un aiglon sur deux troupeaux.

L'astre naissant de ta carrière,

Sur ton front venant ondoyer,

Dardait des reflets de lumière
Qui te présageaient son foyer.

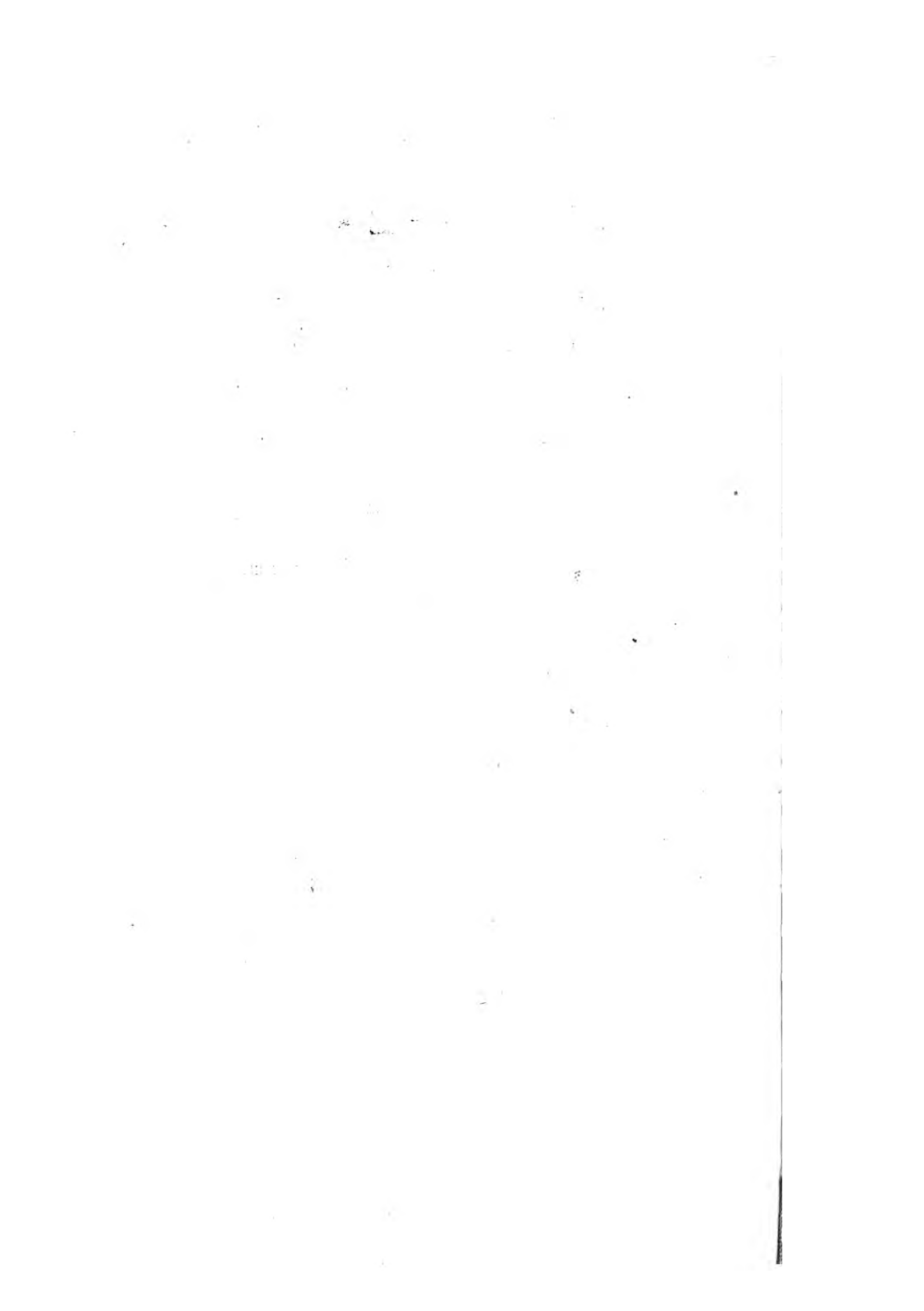
Plein d'ivresse et d'inquiétude,
En écoutant grandir ta voix,
Je repense à ta solitude,
A ton enfance au fond des bois :

Pleure ton fils, ô ma vallée!
Il saura ce que vaut trop tard
Une heure à ton ombre écoulée,
Un rêve qu'on berce à l'écart,

Le vol de la brise éphémère,
Au bruit de l'onde un pur sommeil,
Et ces voix de sœur et de mère
Qui nous appelaient au réveil!

ALPH. DE LAMARTINE.

Paris, 8 avril 1836.



A MONSIEUR

ALPHONSE DE LAMARTINE.

**En causant vers le soir à ton foyer gothique,
Deux mots étaient sortis de l'urne poétique :
Tu les roulais en toi comme sur le billard
La bille que ta main lançait dans le hasard ;
Tu parlais du curé, tu parlais du poète,
Déjà pour les chanter ta parole était prête.
Le premier de ces noms avec l'amour et Dieu
Fit rayonner ton œil d'une gerbe de feu,**

Et la nuit vint bientôt, avec tout son délire,
Faire chanter ton cœur comme vibre une lyre.
A peine en ton vallon l'aube était de retour,
Qu'une voix me disait : « Ami, voici le jour ! »
Et déjà près du seuil une crinière grise
Flottait en hennissant au souffle de la brise ;
Et bientôt tous les deux dans les sentiers épars,
Gravissant la montagne et fuyant les regards,
Tandis que l'émondeur étronchait les vieux frênes,
Que la grive chantait sur le sommet des chênes,
Nous nous entretenions de ce sujet sacré
Dont la lave couvait sous ton front inspiré.
Puis ta poitrine enfin, comme un large cratère
Qui s'entrouvre et remplit les échos de la terre,
Fit retentir au loin les voûtes de tes bois
Sous les nombres brillans dont s'animait ta voix.

Ces vers, nous les verrons au grand jour apparaître

Le monde les attend ! Moi qui les ai vu naître ,
Je leur donne en passant le salut d'avenir ;
Mais la foule à l'envi viendra pour les bénir,
Et s'enivrer aux chants de ton gosier sonore.
Comme l'oiseau des cieus, chaque jour à l'aurore,
S'élève de nouveau vers le flambeau du jour,
L'œil rayonnant de joie et le cœur plein d'amour,
Ainsi quand de ton sein le flambeau du génie
Lancera ce rayon d'une nuit d'insomnie,
Chaque être qui respire et porte un cœur en soi
A son réveil aussi s'écrira : « Gloire à toi ! »

Combien j'aime tes bois, tes monts et ta vallée ,
De ses vieux châtaigners au loin toute voilée ,
Et ces toits enfumés, ces chaumes, ces hameaux
Épars dans les taillis au penchant des coteaux !
Le soir, quand je suis seul sur les bords de la Grône,
De même que ses flots s'élancent vers la Saône,

Ainsi vont mes pensers sous le toit où tu dors ,
Ainsi ma voix se mêle au bruit de tes accords.
Je gravis en rêvant le mont qui nous sépare ,
Et, tandis que mon œil sur le vallon s'égare,
Toujours un souvenir me ramène au sentier
De ces bois que mon cœur ne pourrait oublier.

De même qu'en ce jour je crois te voir encore,
Peut-être que pour moi jamais plus belle aurore
N'a brillé sous le ciel de ton riant vallon :
C'était durant l'automne, et pourtant l'horizon
Étalait à nos yeux , dès l'aube matinale,
Une pompe de feu vraiment orientale ;
Ton cheval aux flancs gris bondissait sous ta main ,
Et ton blanc lévrier volait sur le chemin,
Comme un oiseau du ciel égaré sur la plage ;
Tout semblait s'animer au loin sur ton passage ,
Et je te vois toujours sur ton noble coursier,

Quand le feu jaillissait sous sa corne d'acier,
L'arrêter tout-à-coup pour verser dans mon âme
Un flot étincelant de ces torrents de flamme
Qui battaient dans ton sein, écho mystérieux
Où tout vibre plus haut, même la voix des cieux.

Mais déjà loin, bien loin, tu laissais en arrière
L'écho qui redisait à l'écho ta prière,
Et comme sous tes pas grandissaient le chemin
Et les bois et les prés et le lit du moulin ,
Ainsi, dans ta pensée, à cette heure suprême ,
Se déroulait déjà tout le plan du poème ;
Et ta voix et tes yeux, d'un air inspirateur,
En versaient le secret dans l'ombre de mon cœur.
Puis, d'un regard aimant et plein d'un saint délire :
« Pour chanter mon héros, ami, saisis ta lyre ? »
Mais je sentis trop bien que de mes faibles doigts
Le luth qu'on me tendait tomberait et sans voix ;

Puis, aussi, je sus voir sur ce front de poète
Une épopée entière à jaillir déjà prête.
Crois donc que j'aimais trop à t'entendre chanter
Pour vouloir dans ta course un moment t'arrêter.

Cependant, à Saint-Point, dans la même soirée,
Quand nous suivions de l'œil, sous la voûte éthérée,
L'étoile qui du ciel vers la terre s'enfuit
Comme un long fil d'argent que déroule la nuit,
Un autre nom sortit aussi de la même urne,
Un nom doux et brillant comme l'astre nocturne,
Ou comme cette étoile étincelant encor,
Un nom que sur ton front je lis en lettres d'or,
Un nom que l'on chérit chaque fois qu'on te nomme,
Toi qui sus faire aimer le poète dans l'homme!

Mais ton choix était fait, car toi-même, en tes vers,
Tu ne voulais chanter ta gloire à l'univers.

Pourtant, en remontant au jour de ta naissance,
De quels divins secrets, poète par essence,
Tu nous aurais dotés dans une heure d'amour,
En laissant tout ton cœur s'exhaler au grand jour.
Mais, hélas ! ce sujet vaste comme le monde,
Cette mer de pensers en orages féconde,
C'est moi, dans ce moment, que le sort vint choisir
Pour y jeter ma barque au risque d'y périr.

Ami, sur cette mer où l'orage respire,
Si tu la vois chercher les eaux de ton navire,
Pour lui porter secours n'attends pas de signaux ;
Songe qu'elle est sans voile et sans mât sur les eaux :
Du plus loin que tes yeux la verront dans l'orage,
Jette-lui de ta main la corde du naufrage,
Ou tu ne verras plus bientôt sous tes regards,
Au premier coup de vent, que des débris épars,
Que des rames au loin par les vagues roulées,

Car ses planches déjà sont si mal assemblées
Qu'on dirait un enfant qui voulut les unir.
Mais ton vaisseau s'enfuit si loin dans l'avenir,
Que l'œil ne verrait plus ta voile de poète
Si j'avais attendu que la barque fût prête.

Un jour, à mon réveil, sur le sombre élément,
Comme un oiseau de mer, les deux ailes au vent,
Si je la vois voguer dans ton sillon de gloire,
Si je chante pour elle un hymne de victoire,
C'est à toi que ces chants s'adresseront encor;
Car enfant, c'est aux sons de cette harpe d'or
Qui vibre sous tes doigts, que je prêtai l'oreille,
Et c'est ta voix encore aujourd'hui qui m'éveille.

POST-SCRIPTUM.

Ah ! si j'avais encore une corde a ma lyre ,
Si je pouvais chanter ce que ton chant m'inspire,
Si je pouvais enfin dire ce que je sens !
De quels divins transports, de quels brûlants accents,
Le monde qui t'écoute écouterait encore
Ce torrent de pensers que mon cœur élabore,
Qui se presse sur moi, qui brûle et bat mon sein ,
Comme dans son clocher palpite le tocsin !
Tes vers, je les ai lus : non, j'ai voulu les lire ;
Mais dès les premiers sons des élans de ta lyre,
J'ai senti de mon cœur remonter dans mes yeux
De ces larmes sans nom sur ce feuillet des cieux ;
Et comme le nuage obscurcirait l'étoile ,
Ces pleurs se sont sur moi déroulés comme un voile.
Mais c'est la goutte d'eau du mystique arrosoir

Que le jardinier verse aux calices le soir.
La fleur qui les reçoit, comme l'eau de la vie
Qu'un doux rayon du ciel sur l'étamine essuie,
De son rameau plié redresse, aux feux du jour,
Sa coupe débordant de parfums et d'amour.

Paris, 27 février 1836.

I

ROC-MOUSSE.

**Au penchant d'un vieux bois qui domine une allée
Dont les sombres arceaux mènent à la vallée,
J'ai planté pour moi seul, à l'abri du soleil,
Une tente de mousse où j'attends le sommeil.**

**Quelques rochers épars jetés par la nature,
Ou roulés par mes mains sans perdre leur verdure,
Forment au bord du seuil les bancs où je m'assieds**

Le dos contre un vieux chêne, un gazon sous mes pieds :
Sous des rameaux de houx, des gerbes de bruyère
Fleurissent tout auprès de ma verte chaumière ;
Dans les replis mousseux de ses murs décrépits,
Des oiseaux de leur bec ont façonné leurs nids,
Et sous l'ombre du toit le barde solitaire,
Comme l'aigle au rocher, a suspendu son aire.

Là bondit l'écureuil sur le rameau tremblant ;
Ici le merle fuit et fend l'air en sifflant,
Il pousse un cri d'alarme annonçant ma présence,
Et sous l'ombre des bois règne au loin le silence.
Bientôt le rouge-gorge, à l'accent cadencé,
Revient aux mêmes lieux où le merle a passé ;
Puis aussi la mésange au doux et long plumage ;
Et la brise et leurs chants, tout gémit sous l'ombrage.
Chantez, petits oiseaux ! comme vous, sous ces bois,
Je veux jeter au vent quelques sons de ma voi x ;

Comme vous, j'ai connu l'amour et son ivresse :
Aussi, que le jour monte ou que le soleil baisse,
Seul au milieu de vous, oui, du matin au soir,
Sur ce seuil tout usé mais où j'aime à m'asseoir,
Je viens mêler mes chants à votre doux ramage
Et jeter au foyer le bâton de voyage.
Si le bruit de ma voix troublait votre repos,
Je n'irais point ailleurs chercher d'autres échos,
Non ; ce lieu seul convient à l'âme qui soupire
Et souffre des douleurs qu'elle ne doit point dire.
Mais alors, refermant mes modestes vitraux,
Je laisserai le jour passer par mes rideaux,
Et retirant sur moi la vieille porte grise
Qui laissait sur mon front souffler la sainte brise,
A peine entendrez-vous résonner dans les airs
L'accord mystérieux de mes tendres concerts.
Mes yeux seront privés de ces flots de verdure
Qui parent ces troncs blancs comme une chevelure

Qui pend jusqu'à leurs pieds et qu'agite le vent ;
Oui , mais alors aussi mon regard plus souvent
Pourra se reposer dans l'étroite demeure
Où tant de souvenirs, comme un long chant qui pleure,
S'épanchent de mon sein sur une harpe d'or
A l'aspect de ces murs où tout me dit encor ,
Comme un écho du cœur , ce nom , le nom que j'aime
Et que je bénirai jusqu'à l'heure suprême !
Cependant sous ce toit , par moi seul habité,
Non , jamais je n'ai vu cet ange de beauté.
Mais lorsque je revois cette tapisserie
Qui flotte sur le mur comme une broderie ,
Et dont chaque dessin , dans ses mille couleurs ,
Offre à mes yeux charmés des guirlandes de fleurs ,
Ces fleurs semblent pour moi verser de leur calice
Un nom que si souvent j'ai dit avec délice ,
Et que là seulement , comme au sein de la nuit ,
J'ai murmuré tout bas , dans l'ombre et loin du bruit.

Là, mon cœur a parlé sans voile, sans mystère,
Qu'il parle maintenant, ou qu'il veuille se taire,
La corniche elle-même avec ses mille plis
Est un livre entr'ouvert où sans cesse je lis :
Quel que soit de ce livre ou la ligne ou la page,
Mon œil y voit toujours une bien chère image
Car, soit la volonté, soit encor le hasard,
Oui, toujours sa pensée y suivit mon regard,
Et même en ce moment dans cette étroite enceinte
Sur chacun des objets je crois la voir empreinte.

Sans quitter ma cellule et son toit de gazon,
Le passé qui s'éveille et grandit l'horizon
Me transporte soudain sous la voûte éclatante
Où j'ai vu rayonner le front de mon amante.
De tous ces souvenirs quand mon cœur est trop plein,
Quand je sens sous leur poids se soulever mon sein,
Que les pleurs vainement vont brûler ma paupière,

Alors , dans un élan pareil à la prière ,
S'exhale en un moment, comme un torrent de pleurs,
En mètres cadencés l'hymne saint des douleurs.

Jeune muse aux yeux bleus, dans cette humble retraite
Ne viendras-tu jamais visiter le poète ,
Lui donner de ta main la lyre au doux accent,
T'asseoir auprès de lui sur le large divan ,
Et pour charmer au moins le temps, l'heure qui passe,
Relire à deux un chant ou du Dante ou du Tasse ;
Puis, un instant avant de tourner le feuillet,
Laisant au bord du livre un doigt comme signet ,
Rêver aussi d'amour et doucement poursuivre
De tes yeux dans mes yeux le songe qui m'enivre ?
Dans ce champêtre asile , ah ! si jamais ton front
Venait à s'abriter sous mon étroit plafond ;
Si jamais j'entendais (oh ! comble de la joie !)
Le frolement de l'air sous ta robe de soie ,

Ou sur la feuille morte un petit pied léger
S'avancer en courant vers mon toit de berger ;
Si comme un chant divin qu'un ange nous apporte ,
Ta douce voix venait à frapper à ma porte ,
De cette heure à jamais là serait mon bonheur ;
Et même après le jour qui briserait mon cœur ,
Lorsque je pleurerais tout seul sur ton absence ,
Ces lieux seraient encor si pleins de ta présence ,
Que toujours je croirais ou t'entendre ou te voir
Sur ces vieux bancs de pierre où seul je viens m'asseoir !
D'une étreinte de feu , d'une amoureuse chaîne
Mes bras enlaceraient jusqu'au tronc de ce chêne
Dont les rameaux pendants auraient voilé ton front ;
Et remontant le soir le sentier du vallon ,
Seul avec ma pensée et l'amour et la fièvre ,
Comme je presserais à deux mains sur ma lèvre
La mousse que ton pied eût foulée en passant !
Mais , hélas ! vain désir, trop inutile accent !

Ou du moins si le cœur brisé par la souffrance
Doit se laisser encor bercer par l'espérance ,
Ne m'abandonne pas, espoir, douce vertu !
Rends la vie et la force à mon sein abattu.
Et vous , mes souvenirs, venez, venez en foule :
Avec vous dans ce lieu le temps moins long s'écoule :
Au murmure du vent , au bruit de mes accords ,
L'heure plus tôt viendra , l'heure où sur d'autres bords
Je pourrai de nouveau , plein du feu qui m'embrase ,
A ses pieds adorés me jeter en extase.

Souvenirs , doux pensers ! rêves chéris du cœur !
Échos mytérieux de peine ou de bonheur,
Oui , revenez encor , venez bercer mon âme ,
Et de ce sein brûlant , sur des ailes de flamme ,
Répandez-vous dans l'air de cet humble séjour !
Que la brise des bois n'y soit qu'un chant d'amour.

PRÉLUDE.

**Ange des temps passés , harmonieuse flamme ,
Echo retentissant des songes de mon âme ,
Des soupirs de la terre et du bonheur des cieux ,
Sublime sentiment , esprit mystérieux ,
Toi , qui fis de mon sein un instrument sonore ,
Toi , que j'ai vu briller dans les flots de l'aurore ,
Dans l'étoile d'amour qui tremble à l'horizon ,
ans l'astre de la nuit glissant sur le gazon ,**

Dans ces sables d'argent suspendus sur nos têtes,
Dans la pourpre du soir, dans le feu des tempêtes,
Dans les flots écumans de la mer en fureur
Et dans la goutte d'eau qui fait pencher la fleur !

Toi, que j'ai vu flotter sur l'aile des nuages,
Sur la feuille des bois qu'emportent les orages,
Et sur un voile noir et sur de blonds cheveux,
Et sur les plis mouvans de ses vêtemens bleus ;
Toi, dont la voix pour moi fut la voix d'une femme,
Le chant de la nature ou la plainte de l'âme ;
Toi, que le cœur du Tasse invoqua dans les fers,
Toi, qui sur ses douleurs attendris l'univers ;
Toi, qui changes en miel la coupe d'amertume,
Encens mystérieux dont l'âme se parfume !
Étoile de mon ciel ! doux rayon ! saint flambeau !
Toi, que j'aimai d'amour dès l'âge du berceau ;
Toi, que ma mère vit au jour de ma naissance

Illuminer mon front d'un rayon d'espérance ;
Toi, que je sens vibrer dans mon sein abattu,
Feu sacré ! voix des cieux ! parle : qui donc es-tu ?

.
.

Tout esprit, quel que soit le souffle qui l'anime,
Se présente à nos sens sous une forme intime ;
Mais toi, quand je cherchais dans la foudre qui luit
Ta forme dans l'éclair et ta voix dans son bruit.
Autres voix, autres feux succédaient au tonnerre ;
Et si, dans mon effroi, j'interrogeais la terre,
Soudain c'était d'en haut que mille et mille accords
Partaient et répondaient à ces premiers transports !
Et moi, tout palpitant, j'écoutais sans comprendre
D'où partait ce concert que je venais d'entendre,
Et je sentais mon cœur plein de ces mille voix
Retentir comme un luth qui frémit sous les doigts ;

*

Puis, brûlant d'une ardeur que j'ignorais encore,
Pour décharger mon sein de ce feu qui dévore,
Je jetais dans les airs, comme un cri de douleur,
Ces soupirs, ces accens qui vibraient dans mon cœur.

Ah! que tu sois l'esprit ou de l'homme ou des anges,
Dépouille à mes regards le voile de tes langes!
Quand mon luth est brisé, quand mon cœur est flétri,
Dis-moi, dis-moi le nom du dieu qui m'a nourri?
A ce luth endormi rends son accent sonore,
Comme à ce cœur glacé rends le feu qui dévore.
Mais que dis-je? ah! toujours mon âme a des accents,
Et sous ton feu divin toujours brûlent mes sens!
Poésie! oui, c'est toi, c'est ta vive lumière
Qui vient à flots pressés inonder ma paupière!
Quand tu verses sur moi ton souffle inspirateur,
Que je le sens passer tout brûlant dans mon cœur,
Semblable au roi des airs qui de son roc sauvage

S'enlève d'un coup d'aile et domine la plage,
Mon âme en un instant, d'un vol audacieux,
En mesurant la terre, interroge les cieux.
O lyre ! ô Poésie ! océan sans rivage,
Saint abîme, où notre âme et se plonge et surnage,
Où chaque flot qui roule, où chaque coup de vent
Semble comme une voix nous porter en avant !
Terre sans horizon ! ciel à la voûte immense,
Où sans jamais finir, tout vit, tout recommence,
Où notre œil, en s'ouvrant à l'astre qui nous luit,
Voit mille astres nouveaux briller dans notre nuit !
Colonne aux anneaux d'or où notre âme s'enchaîne,
Éclatant firmament de la pensée humaine,
Poésie ! ah ! sans toi, que faire en ce bas lieu ?
Comment donc remonter de notre exil à Dieu ?
Sur ce soleil éteint, que serait l'existence ?
Que deviendrait donc l'homme aux mains de la souffrance ?
Et la souffrance est là, toujours là, sous nos yeux !

Mais tu sais l'endormir et la porter aux cieux ;
Tu la prends sur ton aile, à l'heure des orages,
Pour aller la bercer sur le sein des nuages.
Par toi, tout devient grand, tout charme, tout séduit ;
Ton astre toujours plein ne connaît pas de nuit.
Sa lumière à nos yeux n'est jamais importune ;
C'est l'éclat du soleil sous le jour de la lune,
C'est l'étoile du soir qui scintille dans l'air,
C'est le reflet des feux dans l'azur de la mer.

Toujours, dans le lointain, sur le sein de ton onde,
Pour le cœur du poète il est un nouveau monde ;
Et le jour et la nuit, l'œil loin de son berceau,
Debout dans la tempête et seul sur son vaisseau,
Comme l'oiseau des mers, il brave le naufrage,
Certain de découvrir une nouvelle plage.
En vain à son départ entend-il sur le bord
Mille cris répétés de détresse et de mort,

Il est sourd à ces cris, une autre voix l'entraîne
Sous les cieux inconnus d'une plage lointaine.
Plus l'orage a grondé, plus a soufflé le vent,
Plus aussi le soleil sur son front est vivant.
Au sommet du rocher l'oiseau de la tempête
Secoue en se jouant ses ailes de poète,
Et sous l'épais brouillard qui semblait le ternir,
En se transfigurant on le voit resplendir.

S'il arrive qu'un jour le soleil de la terre
A nos yeux affaiblis refuse sa lumière,
Rien ne peut nous voiler cet autre ciel d'azur
Où brille sans nuage un astre toujours pur,
Reflète des temps passés, qui, comme un phare immense,
De l'heure de la mort au jour de la naissance,
Trace un sillon de clairs, et des bords du berceau
Le ramène et le lance au-delà du tombeau.
Sous cet astre éclatant dont le charme captive,

Tout resplendit en moi d'une teinte plus vive.
A ses brillans rayons, à sa noble clarté,
Tout à coup à mes yeux paraît la vérité :
Le voile ténébreux en lambeaux se déchire,
L'ombre qui la cachait aussitôt se retire,
Comme l'ombre des nuits à l'approche du jour,
Comme l'indifférence aux regards de l'amour.
Ma voix s'élève alors, et, semblable au tonnerre,
Remplit de son éclat les échos de la terre ;
Des héros dans mes chants je redis les exploits,
Je bénis les vertus des peuples et des rois :
Mon souffle a dispersé la poudre de l'histoire ;
Je les rends à la vie ou flétris leur mémoire,
En gravant sur le seuil de l'immortalité
Leurs noms avec leur gloire ou leur iniquité.

Mais pour l'homme ici-bas il est un premier rêve
Qui parfume sa vie et jusqu'à Dieu l'élève,

Un rêve qui le suit même aux heures du jour,
Et qui lui fait chanter un cantique d'amour.
Si, comme un doux parfum de l'aube matinale,
Il répand dans un cœur cet encens qu'il exhale,
Quel deuil aussi pour lui quand, dès avant le soir,
Tous ses chants ne sont plus qu'un cri de désespoir!

Hélas! pourquoi faut-il que sur terre tout change ?
Poésie, ah ! pourquoi, souffle émané de l'ange ,
Quand dans un cœur mortel par pitié tu descends,
Te faut-il donc toujours des larmes pour encens?.....
Mais viens, esprit de feu, viens, descends sur mon âme!
Dût l'autel se brûler aux rayons de ta flamme,
Viens l'embraser encore une dernière fois...
Et vous, bardes, mêlez vos accens à ma voix !
C'est dans les temps de mort que l'hymne du prophète
Des peuples abattus doit relever la tête;
Bardes, prenons en main nos luths, nos harpes d'or :

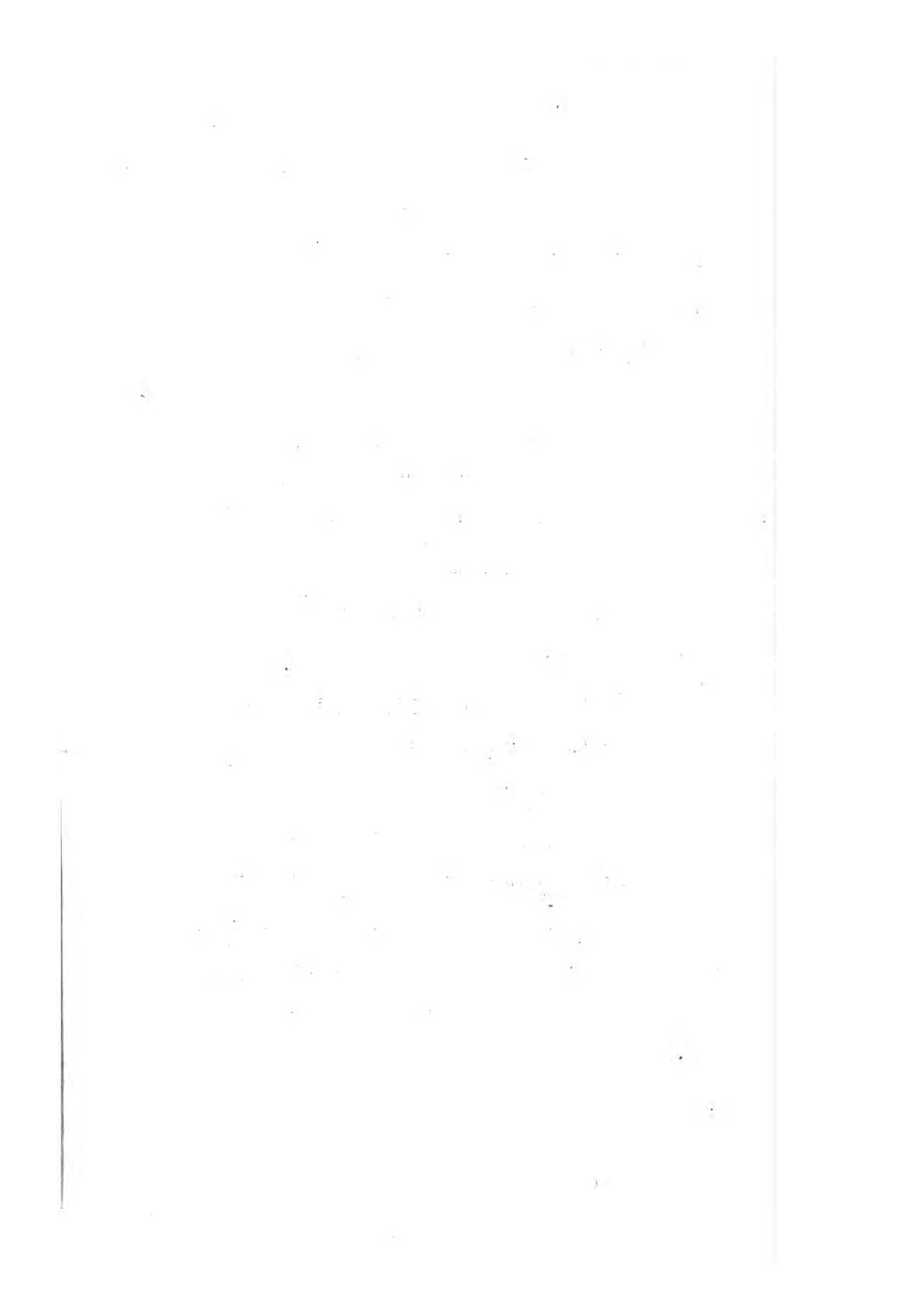
A nous il est donné de les guider encor !
Ah! quand un peuple tremble après ses trois journées,
Qu'il ne sait, le front haut, porter ses destinées,
Qu'en arrière, en avant il n'ose faire un pas ,
Lui qui, sans son armure, a tenté les combats,
A nous il appartient d'évoquer son génie,
De retremper son cœur aux flots de l'harmonie !

Dans un même transport mêlons nos chants divers.
Le peuple qui s'éveille au bruit des saints concerts
Se lève le front pur et marche où Dieu l'appelle,
Ainsi qu'au bruit du cor marche un soldat fidèle.
Le soldat peut mourir sur le champ des combats ,
Mais sous le canon même un peuple ne meurt pas.
France , relève donc cette tête abattue :
Ce n'est pas le boulet, c'est la honte qui tue !

Le bronze qui s'élançe en creusant son sillon,

Comme le soc de fer dans le roc du vallon ,
Peut ouvrir une voie en merveilles féconde
D'où jaillit un soleil pour éclairer le monde ;
Mais n'oublions jamais que chaque feu nouveau
Pour briller à nos yeux s'élançe d'un tombeau ,
Que chacun des rayons dont s'inonde notre âme
Sur la terre a coûté tous les pleurs de la femme ,
Que c'est au prix du sang, et d'un sang précieux,
Que le peuple terrasse et relève ses dieux.

Chantons , bardes , chantons ! la terre fait silence.
L'humanité vers Dieu poursuit sa route immense.
Le cœur de tout poète est la harpe d'airain
Que l'ange au nom du Ciel fait vibrer sous sa main.
Dans ce drame vivant, qu'un seul et grand cantique
Monte comme autrefois le chœur du drame antique!
Qu'il monte à flots d'encens aux pieds de l'Éternel,
Comme la grande voix du chant universel !



III

LE BERCEAU.

Poésie! ah! descends de tes hauteurs sublimes!
Jette un rayon d'amour aux bords de nos abîmes,
Et reconnais ta voix au chant de mes malheurs;
C'est toi qui fis couler et vins sécher mes pleurs,
C'est toi qui m'inondas d'une céleste flamme,
C'est par toi que je vis, c'est toi qui fus mon âme!

Oui, j'étais au berceau que déjà sous tes lois

Mon cœur en palpitant bondissait à ta voix,
Comme un flot pur des lacs se soulève et s'abaisse
Sous l'haleine du vent qui l'enlève et le presse.
Déjà je te trouvais dans le regard chéri
Qu'abandonnait sur moi celle qui m'a nourri,
Et dans le doux toucher de sa main caressante,
Et dans le son plaintif de sa voix frémissante,
Alors que, me berçant d'un doigt souvent distrait,
Pour endormir mes pleurs ma nourrice chantait.
Déjà je te cherchais dans son humide haleine,
Quand elle avait parlé, quand ma bouche incertaine
Essayait après elle, en sons entrecoupés,
Ces mots dont tant de fois mes sens étaient frappés ;
Et si de vains efforts trompaient mon espérance,
Si mon âme en secret dévorait la souffrance
De n'avoir pour accens que des gémissements,
C'est toi que je voyais au sein de mes tourments,
Quand ma mère venait pour essuyer mes larmes,

Car son sourire avait à mes yeux tant de charmes ,
Un seul de ses baisers me paraissait si doux
Qu'aussitôt dans ses bras j'oubliais mon courroux !

Plus tard je me traînais au seuil de la chaumière ,
Je cherchais en jouant à briser ma lisière ,
Pour voir le jeune pâtre , écouter sa chanson ,
Pour faire un pas de plus dans le creux du vallon.

Dieu ! quel ravissement dans mon âme craintive
Faisaient naître soudain les sons les plus légers

Que rendaient le soir aux bergers ,
Au chant du merle et de la grive ,
Les tendres échos de la rive

Sur le souffle embaumé qui venait des vergers !

A ces doux accents de la terre
Qui montaient comme une prière ,
Déjà vibrait mon jeune cœur ,

Comme aux bords des étangs le roseau qui soupire,
Comme la corde d'une lyre
Qui sous les doigts frémit de joie ou de douleur.

Puis, mon teint s'est bruni loin des yeux de ma mère,
Et j'ai vu d'autres toits que le toit de mon père.
J'ai vu le groseiller, sans feuille le matin,
D'heure en heure verdir, et j'ai vu sous ma main,
J'ai senti sous mes doigts son feuillage s'étendre,
Et j'ai goûté son fruit, car je voulais apprendre
Si son fruit était bon, si les petits oiseaux
Qui déjà voltigeaient sur les jeunes rameaux
Venaient pour le cueillir, et mes yeux sous l'ombrage
Les suivaient dans leur vol, car déjà le feuillage
Pouvait cacher aux yeux la mousse de leurs nids,
Et moi je voulais voir éclore leurs petits.
Premier nid que j'ai vu sur ma verte colline,
Quel bonheur tu versas dans mon âme enfantine !

Tout mon être à l'instant tressaillit de plaisir.
Ma main dans le buisson venait de le saisir,
Quand un son doux et pur vint charmer mon oreille :
On eût dit , dans les champs , une voix qui s'éveille ,
Un accent, un soupir tendre et mélodieux
Qui parlaient de bonheur en s'élevant aux cieux.
Hélas ! et c'était toi, ravissante fauvette ,
Qui du sommet de l'arbre où s'ombrageait ma tête,
Sans m'entendre et me voir, au doux tomber du jour,
Rendais grâces à Dieu des fruits de ton amour ;
Tu chantaï le bonheur.... et de mes mains cruelles
J'avais déjà flétri le duvet de leurs ailes :
J'allais te les ravir !... Soudain à tes accents
Un charme impérieux captiva tous mes sens.
Tremblant de perdre un mot de ton secret langage,
Je ne respirais plus , je craignais qu'un soupir
En s'élevant vers toi ne vînt à me trahir ;
Mon pied n'osait fouler le gazon du rivage.

Je sentais s'attendrir mon cœur
Et mes yeux se mouiller de larmes
En pensant à ces cris d'alarmes
Qui suivraient ces chants de bonheur.

Cependant son gosier sonore
Me captivait aux bords des eaux;
Et dans mes mains, petits oiseaux,
D'effroi vous trembliez encore !

Mais déjà je songeais aux chants
Qu'un jour, à la saison nouvelle,
En liberté battant de l'aile,
Vous répandriez dans les champs :

Mon cœur en jouissait d'avance,
Et bientôt mes doigts entr'ouverts
Vous rendirent à vos concerts,

A vos amours, à l'espérance.

Et je me demandais, en suivant le ruisseau,
Pourquoi je n'étais pas comme eux petit oiseau.
Comme eux j'aurais voulu mon arbre solitaire
Pour étendre mon aile et voir d'en haut la terre !

Puis aussi j'aurais su pourquoi le ciel est bleu,
Pourquoi la nuit est sombre, et puis j'aurais vu Dieu!
Il était dans le ciel et non pas sur la terre,
Car je voulais le voir, et toujours ma grand'mère
Levait son doigt au ciel, et le ciel était beau!
Pourquoi n'étais-je pas comme eux petit oiseau

IV

RÉVEIL DE L'ÂME.

Combien ils nous sont doux ces pensers du jeune âge,
Ces souvenirs des jours passés dans son village,
Le cœur tout libre encore et sans autre tourment
Que ces pleurs passagers qu'efface en un moment
L'approche du plaisir, le souris d'une mère,
Ou le regard ami d'une sœur ou d'un père!

On aime à revenir sur ces beaux jours perdus,

Comme on aime à penser à ceux qui ne sont plus.
On croit les retrouver dans ce pieux silence,
Ces amis qu'on aima dès la première enfance !
On se rappelle alors les plaisirs et les jeux
Qu'ensemble on partageait sous un ciel plus heureux,
Et chaque souvenir et la moindre pensée
Dans un vague enchanteur tient notre âme bercée
Comme un songe riant qui nous vient dans la nuit
Et que jusqu'au réveil doucement on conduit.
Le temps nous pèse moins ; on se croit à cet âge
Où le bonheur était, dans son vallon sauvage ,
De gravir les rochers sur les pas des chevreaux,
De se jouer sur l'herbe ou franchir les ruisseaux.
On dirait tout à coup que l'on se sent renaître !
On se reporte encore à ce foyer champêtre
Que gâiment allumaient, aux coudes des buissons,
Les bergers du village en sifflant leurs chansons :
Et l'on voit leurs agneaux s'égarant dans la plaine,

Le chien qui les poursuit, les tourne, les ramène,
Et l'on entend au loin l'écho sombre des bois
Roulant à flots plaintifs les accents de la voix,
Puis le merle en chantant regagnant la feuillée,
Puis le bruit du moulin au fond de la vallée,
Puis tant de souvenirs qui s'offrent à nos cœurs
Comme les chants du soir dans le parfum des fleurs.
Le bonheur sur nos fronts de nouveau semble éclore :
En s'éloignant de nous, il s'enveloppe encore
Du voile du passé, voile mystérieux
Qui nous le rend plus doux, et nous le sentons mieux.

Jeune alors, sous les bois, la paupière baissée,
J'abandonnais mon âme à sa triste pensée.
Loin des sentiers battus, sous les ombres du soir ,
J'allais porter mes pas, soupirer et m'asseoir ;
Et seul, là je rêvais, appuyé contre un chêne
D'autres cieux, d'autres eaux, quelque plage lointaine,

Un soleil plus brûlant, un plus vaste horizon ;
Pourtant qui n'aime pas le ciel de son vallon ?

C'est toi que je voyais, céleste Poésie,
Dans ces rêves d'un cœur plein de mélancolie !
C'est toi que j'entendais dans le bruit des forêts,
Et tu versais en moi d'ineffables secrets !

Je te cherchais partout, même dans le silence !
Non plus comme autrefois dans des bras caressans,
Ou dans ces doux baisers tribut de l'innocence,
Mais dans l'onde et les bois et dans le bruit des vents !

Dans l'azur étoilé, dans la voûte éclatante,
Dans tout ce qui frappait mon oreille et mes yeux
Aux feux mourans du jour, à l'aurore naissante,
Sur les monts, dans la plaine, à toute heure, en tous lieux !

Pour mieux comprendre encor ton langage sublime,
Pour me pénétrer mieux de tes divins concerts,
Je gravissais les monts, et du haut de leur cime,
Mon âme te suivait dans le vague des airs,

Dans les cieux irrités quand grondait le tonnerre,
Quand les échos tremblants frémissaient à sa voix,
Que ses traits enflammés, en tombant sur la terre,
Embrasaient de leur feu les ondes et les bois.

Ainsi je me disais : « Quand tu saisis mon âme,
Ta voix trouve un écho dans mon sein murmurant;
Ainsi le trait sacré qui jaillit de ta flamme
M'embrase, me poursuit de son feu dévorant ! »

Quand l'éclair s'élançait du sein de la tempête,
C'est toi que je voyais dans sa vive clarté ;
En perçant le nuage, il brillait sur ma tête

Comme un rayon de gloire et d'immortalité.

Puis, je te retrouvais au seuil de la chaumière,
Vers le soir, sous les traits de l'enfant du vallon
Qui, les deux mains au ciel, dans une humble prière,
Pour implorer son Dieu balbutiait son nom.

Si la nuit revenait avec son voile sombre
Sur les yeux assoupis épancher ses pavots,
Si la lune au front pâle apparaissait dans l'ombre,
Comme un cygne amoureux qui s'abat sur les flots,

Ah! dans ces feux voilés que la vague balance,
Dans ces reflets d'amour au jour mystérieux,
N'était-ce pas encore, au milieu du silence,
Toi qui venais ainsi te montrer à mes yeux?...

Et je me demandais : « Quand sommeille la terre,

Pourquoi ce vain flambeau tout voilé de mystère?
Qu'importe à l'univers cette froide clarté,
Triste reflet du jour par la nuit apporté ;
Ce feu mort, mais brillant, qui grandit et s'efface,
Que l'on peut dans son cours regarder face à face,
Et qui dans sa splendeur apparaît à nos yeux
Comme un monde flottant entre nous et les cieux ?
Est-ce là, me disais-je, est-ce là que notre âme,
Libre de ses liens qui tombent sous sa flamme,
Va se purifier comme en un plus saint lieu,
Avant de se montrer aux regards de son Dieu ?
Est-ce un pâle rayon de l'éternelle aurore,
Égaré dans la nuit, et qui dans l'ombre encore
Attirant nos regards par sa douce splendeur,
Nous laisse contempler le ciel dans sa grandeur ?... »

Puis, au penchant des bois, je le vis apparaître,
Comme un fantôme blanc assis au pied d'un hêtre,

Ou glissant d'arbre en arbre au sein de la forêt,
Comme une ombre apportant à la vie un regret.
Mon œil, du haut des cieux, avait suivi sa trace,
Dans ses flots de lumière il remonta l'espace,
Et sur cet océan tout semé d'îles d'or,
Aux clartés de la nuit, s'aventurait encor.

Tous ces corps lumineux qu'il nous semble voir naître,
Que sont-ils cependant ? d'autres mondes peut-être ?
Les âmes de la terre aux pieds de l'Éternel ?
Les fleurs du firmament, les abeilles du ciel,
Ou des divins flambeaux les gerbes immortelles,
L'ombre des séraphins, la poudre de leurs ailes ?
Je disais, et mon œil cherchait à les compter !
En contemplant le ciel, quel cœur pourrait douter ?
Comme pour me confondre, à cet aspect sublime ,
A peine j'effleurais les bords de cet abîme ,
Que mille feux nouveaux, dans ce vaste horizon,

Se pressant à ma vue, écrasaient ma raison.
Mon âme repliait son aile téméraire
Et revenait plus humble adorer sur la terre.
Un vague sentiment, ombre de l'avenir,
Et que mon cœur en lui ne pouvait contenir,
S'agitait dans mon sein, et je voyais éclore
Un être au doux regard dans chaque météore.
Le bruit le plus léger de la feuille des bois
M'apportait un soupir, un accent, une voix !
Et mon sein s'oppressait, mes yeux avaient des larmes,
Et jusque dans ces pleurs je trouvais mille charmes !
Je ne sais quelle ardeur venait me consumer :
Je n'aimais pas encor, j'avais besoin d'aimer !
Ce vague sentiment me poursuivait sans cesse,
Non sous les traits cachés d'un enfant qui nous blesse,
Mais comme un feu secret allumé dans la nuit,
Comme un astre naissant dans l'ombre et loin du bruit,
Comme un rayon tombé d'une céleste flamme,

Exilé sur la terre, immortel comme l'âme,
Et je croyais le voir dans l'ombre de mon cœur,
Comme un phare allumé pour conduire au bonheur.
Puis, je me rappelais les deux bouvreuils ensemble
Chantant d'amour le soir dans les rameaux du tremble,
Et sous les frais lilas le tendre passereau
Sur le sable essuyant son aile aux bords de l'eau :
Ils s'aimaient, et leur sort excitait mon envie.
Je disais en moi-même : « Heureux dans cette vie
Ceux qui peuvent ainsi voir s'écouler leurs jours !
L'amour qui leur sourit les charmera toujours ;
Cette vie est pour eux sereine et sans nuage :
Elle n'est plus sans doute un long pèlerinage,
La terre un lieu d'exil, de souffrance et d'ennui ;
Ils s'aimeront encor demain comme aujourd'hui.
Jamais par la douleur leur âme n'est blessée ;
Le plaisir s'embellit de la seule pensée
Qu'il peut se partager, qu'ils s'aiment, qu'ils sont deux ! »

Et je me trouvais seul! des pleurs baignaient mes yeux;
Je retombais plus bas dans la mélancolie,
Et tout semblait me dire : « Heureux dans cette vie
Ceux qui peuvent ainsi voir s'écouler leurs jours,
L'amour qui leur sourit les charmera toujours ! »



V

L'ILLUSION.

Illusion, douce chimère,
Rêve séduisant du plaisir,
Berce-nous, ange tutélaire,
Comme on voit une tendre mère
Bercer son fils pour l'endormir !

L'enfant, dont le front se colore
De feux plus doux dans le sommeil,

Semble en dormant sourire encore
A cet avenir qu'il ignore ;
Mais il pleure dès son réveil.

Dans un temps voisin du même âge,
A travers un prisme enchanteur,
S'il regarde passer l'orage,
Il n'y voit qu'un brillant nuage
Et rêve encore le bonheur.

Mais quand de sa main vacillante
Tombe le prisme radieux,
De ce nuage qui l'enchante
Le charme fuit ; il s'épouvante :
L'orage seul remplit les cieux.

Illusion, sous ton empire,
Ainsi pour nous tout s'embellit,

Mais lorsque s'enfuit ton sourire,
Adieu l'amour et son délire,
Je vois ton astre qui pâlit !

Plus douce encor que l'espérance
Qui semble naître des douleurs,
Comme le prisme de l'enfance,
Tu nous présentes l'existence
Sous les plus riantes couleurs.

Heureux celui, dès son jeune âge,
Qui sans le savoir suit ta loi !
Heureux au moment de l'orage,
Heureux à l'heure du naufrage,
Celui qui s'abandonne à toi !

Pour lui cacher jusqu'à ses larmes,
Sous un voile mystérieux,

Les plaisirs, toujours sans alarmes,
Viendront à lui, pleins de leurs charmes,
Doucement éblouir ses yeux.

Mais plein de sa philosophie,
S'il a déchiré ce bandeau,
Victime, hélas ! de sa folie,
Il ne verra dans cette vie
Que la douleur et le tombeau !

Plongé bientôt dans la tristesse
A l'aspect sombre du cyprès,
Son œil se détourne et se baisse
Vers ces fleurs que le vent caresse ;
Mais il n'a plus que des regrets !

Il les foule sur son passage,
Sans même daigner les cueillir,

Et toujours le sombre feuillage
S'offre à ses yeux, comme l'image
Des maux que son cœur doit souffrir.

Chaque jour que le temps amène
Apporte avec lui ses douleurs ;
Ah ! dans son cours qui nous entraîne,
Pourquoi vouloir chercher la peine ?
Il est tant de sujets de pleurs !

Jouissons des heures propices
Que l'amour veut bien nous offrir,
Comme l'abeille des délices
Que lui présentent les calices
Des fleurs que le soir voit mourir !

Séduits par cette rêverie
Qui toujours promet le bonheur,

Les yeux sur sa rive fleurie,
Suivons le fleuve de la vie
Sans mesurer sa profondeur.

Illusion, douce chimère,
Rêve séduisant du plaisir,
Berce-nous, ange tutélaire,
Comme on voit une tendre mère
Berger son fils pour l'endormir !

LE MATIN.

**Eh quoi? déjà le jour! mon alcôve est moins sombre :
Le soleil par degrés s'y glisse et chasse l'ombre ;
Le ciel a retenti du bruit de mille accens.
Salut , brillante aurore ! à tes feux renaissans,
Debout sur le rocher d'une île solitaire ,
Je voudrais, l'œil noyé dans tes flots de lumière ,
Et sans être ébloui de tous ces rayons d'or,**

Te pouvoir contempler dans ton sublime essor !
Je voudrais, comme l'aigle en soulevant son aile,
Réfléchir dans mes yeux ta première étincelle.
Oui, je voudrais pouvoir m'élever jusqu'à toi,
Connaître ton destin, interroger ta loi,
Sonder la profondeur de ton divin mystère,
Et révéler enfin ton secret à la terre !
Je voudrais !... mais, hélas ! mon cœur est abattu,
Mes yeux cherchent la nuit : soleil, que me veux-tu ?
Jusqu'au sein du sommeil, ah ! pourquoi me poursuivre ?
Sous le souffle inspirant qui me berce et m'enivre,
Crois-tu donc, pour chanter, que j'attende le jour ?
Mon sommeil est un rêve, un cantique d'amour
Où toujours sous mes doigts j'entends vibrer ma lyre
Comme l'oiseau du ciel qui dans l'ombre soupire,
Comme l'air qui gémit, comme l'eau du torrent
Qui roule nuit et jour ses flots en murmurant.

Quand je sens sur mes yeux ma paupière baissée,
Que nul bruit n'a flétri la fleur de ma pensée,
Que tes feux indiscrets de leurs rayons nouveaux
N'ont pas encor percé l'ombre de mes rideaux,
C'est alors qu'inondé d'une secrète flamme
Un charme intérieur s'empare de mon âme,
Qu'elle monte et s'endort dans le vague des airs
Au bruit mystérieux des célestes concerts,
Et retombant du ciel sur l'aile du génie
Se répand vers la terre en parfums d'harmonie,
Comme l'air du printemps tout imprégné d'encens
S'exhale le matin en sublimes accens.
C'est alors que mon âme, hélas! toute navrée
Croit revoir sous ses traits cette femme adorée
Dont le seul souvenir aujourd'hui sur mon cœur
Semble répandre encore un rayon de bonheur.

Dieu! qu'il fut doux pour moi ce moment de silence

Où le cœur, agité de crainte et d'espérance ,
S'épanche en soupirant et rêve l'avenir
Sous ce charme qu'en vain on voudrait définir !
S'il fut doux, oh! combien il fut plus doux encore
Ce soupir qui répond au soupir qui l'implore !
Ce regard caressant, ce mot dit à moitié,
Prononcé par l'amour au nom de l'amitié ,
Ce prestige secret, enivrant et rapide,
Qui, passant dans le sein d'une amante timide ,
S'exhale comme un son tendre et mystérieux ,
Se répand dans sa voix, se retrouve en ses yeux ,
Se glisse sur son front, passe dans son sourire ,
Et semble embraser l'air qu'auprès d'elle on respire !

Heureux, heureux celui qui, d'amour animé,
De l'être qu'il aimait a pu se dire aimé !
Et mon cœur l'a connu ce sentiment si tendre :
J'ai trouvé dans la vie un cœur pour me comprendre,

Une âme où je pouvais épancher mes douleurs,
Une main qui le soir venait sécher mes pleurs !
Quels tendres souvenirs, à ce nom que j'adore,
Dans mon sein éploré se réveillent encore !
Mais, écho du malheur, la lyre a ses secrets.
Ne crains pas que ton nom se mêle à mes regrets !
Mon cœur se souvient trop de quel touchant mystère
Cherchait à s'entourer cette âme solitaire
Qui, sous l'ombrage un jour, pour la première fois,
Se surprit à trembler aux accents de ma voix,
Et qui par un soupir répondant à mon âme,
D'abord sous ses cils blonds voilait ses yeux de femme,
Puis les levant sur moi, dans un trouble enchanteur
Me laissa deviner le secret de son cœur.

Dans un même vallon, sous le ciel de la France,
Souvent les mêmes jeux, aux jours de notre enfance,
Ajoutaient au plaisir des rapides instants

Qui nous réunissaient au retour du printemps.
La douceur de sa voix, ses grâces, son sourire
Exerçaient sur mon être un séduisant empire,
Celui de l'amitié, d'une amitié de soeur ;
Pourtant il me souvient qu'il agitait mon cœur.
Ce n'était pas l'amour?... Nous étions à cet âge
Où le jour à nos yeux sans ombre, sans nuage,
Nous arrive aussi pur le soir que le matin,
Où gaîment l'on s'endort heureux du lendemain.
Peut-être était-ce alors cette douce harmonie,
Accord mystérieux, secrète sympathie,
Voix intime de l'âme, étincelle d'amour
Qui devait de ses feux nous captiver un jour,
Et qui déjà semblait, au temps de notre enfance,
Nous charmer en passant, comme au sein du silence,
Un son mélodieux, dans les soirs de l'été,
D'un rivage lointain par le vent apporté?
Je ne sais..... Mais pour nous, riantes passagères,

Quand les heures venaient de leurs ailes légères
Sans mesurer le temps nous verser le plaisir,
Quand nos cœurs à l'envi s'ouvraient pour le saisir,
Aurais-je cru jamais que dans cette vallée
Seul, un soir, sous ses yeux, l'âme triste et troublée,
Pouvant répondre à peine et murmurer son nom,
J'envierais au passé cet heureux abandon,
Prestige séduisant, symbole d'innocence,
Apanage secret des grâces de l'enfance !

Du matin de la vie, ah! que le ciel est pur !
A peine aperçoit-on flotter dans son azur
Le voile transparent de quelque blanc nuage :
S'il s'abaisse sur nous, c'est du moins sans orage,
Et d'un brillant soleil la première clarté
Rend à ce ciel de paix toute sa pureté.
Mais semblable au bonheur, la lumière dorée
Qu'il offre à nos regards est de courte durée,

Et le rayon brûlant qui suit ses feux si doux
Devait comme la foudre un jour tomber sur nous.

VII

AMOUR.

J'avais vingt ans alors, et sa seizième année
A la saison nouvelle à peine était sonnée.
J'étais donc sous un chêne au port majestueux
Dont le pied recourbé m'offrait un banc noueux,
Et là, me croyant seul, en nombre cadencée
Dans les parfums de l'air j'exhalais ma pensée,
Quand soudain j'aperçus sous la feuille des bois

Une femme au front pur, qui, sensible à ma voix,
Paraissait arrêter sa marche fugitive
Pour prêter à mes chants une oreille attentive.
Le cœur, à cet aspect, de bonheur agité,
Dans le ciel un moment je me crus transporté;
Et pourtant dans ces lieux vingt fois je l'avais vue :
C'était la même enfant, cette fille ingénue,
La même que la veille encor j'avais pu voir,
Belle de ses quinze ans, folâtrant vers le soir
Sous l'ombre du même arbre où soudain sa présence
Vint révéler en moi tout une autre existence.
Mais avait-elle alors ce prestige des yeux
Qui parle comme un son qui nous viendrait des cieux,
Ce regard rayonnant et rempli de mystère
Qui nous décèle un cœur caché sous la paupière?
La veille je l'aimais comme on aime une sœur,
Et dans un même instant je sentis que mon cœur
N'était plus assez grand pour garder en lui-même

Ce soupir, cet accent, ce mot divin : *Je t'aime!*
Et cependant encor je n'osais l'aborder :
Son air était si noble et doux à regarder !
De ses yeux jaillissait une céleste flamme
Qui dans mon jeune sein passait comme une autre âme :
Oui, sa paupière était pleine du feu sacré !
C'était pour moi la muse au regard inspiré,
Le songe de mes nuits, le charme d'une vie,
L'idéal de mon cœur, l'ange de poésie !
Et je ne rêvais pas ; non, la réalité
S'offrait à mes regards dans toute sa beauté.
Plein de ce sentiment, dont la flamme secrète
Fait de la femme un ange et de l'homme un poète,
J'allai tout interdit tomber à ses genoux ;
Quand je saisis sa main : « Ami, relevez-vous ! »
Me dit-elle, et je vis une rougeur divine
Couvrir en un instant sa figure enfantine,
Et son corps frémissait comme la jeune fleur

Que le vent du midi brûle de son ardeur.

« Oh! oui, relevez-vous! N'êtes-vous plus mon frère?

« Joanne, ah! laissez-moi! déjà, la nuit dernière,

« Je vous voyais en songe, ainsi que je vous vois,

« A genoux, et mes mains brûlantes sous vos doigts;

« Et quand revint le jour, à sa lueur naissante,

« J'étais comme à présent encor toute tremblante...

« Pourquoi baiser mes mains? Oh! laissez-moi partir!

« Sans avoir peur de vous, vous me faites frémir...

« Oh Dieu! qu'avez-vous fait? quel feu sur votre lèvre!...

« Vos baisers autrefois ne donnaient pas la fièvre!... »

Puis, elle devint pâle, et prête à défaillir :

« Ah! ne m'embrassez plus! vos baisers font mourir! »

A chacun de ces mots dont le prestige enivre

Mon âme s'exaltait : je me sentais revivre!

La pensée en mon sein retrouvait des accents;

Et ce mot, dont le charme embrasait tous mes sens,

J'osai le prononcer ainsi qu'une prière...

Ses yeux se dérobaient en vain à la lumière ,

Mes regards enflammés avaient lu dans les siens ,

Ses doigts tremblants d'amour avaient pressé les miens,

Et dans un long regard où se livrait son âme,

Dans ses pleurs, on voyait tout le cœur d'une femme!

« Pourquoi donc, me dit-elle, ah! pourquoi dans ces lieux

« Vous ai-je retrouvé?... J'en atteste les cieux !

« Si je pensais à toi , toi mon ami d'enfance ,

« Du moins je me croyais bien loin de ta présence;

« Car, sans te vouloir fuir, je me disais tout bas

« Qu'il ne fallait plus voir la trace de tes pas.

« Puis bientôt j'entendis sous ce toit de verdure

« Un bruit plus doux peut-être encor que le murmure

« Du vent dans le feuillage... Hélas ! et c'était toi !

« Et tu disais des vers , et tu parlais de moi ,

« Du temps de mon absence, et d'une voix si tendre

« Que , sans plus y songer , j'approchai pour entendre.
« Tu me vis ; et tes yeux de feu tout animés
« Semblaient pleins de ces vers par ta bouche exprimés.
« J'allais me retirer... voilà que tu te lèves
« Pour tomber à mes pieds ainsi que dans mes rêves...
« Si tu savais combien tout cela me fit peur ,
« Tu me pardonnerais le trouble de mon cœur! »

Puis venait une larme , un sourire , un silence :
C'était l'amour empreint des grâces de l'enfance.
Quand elle vit sa mère à l'heure du retour,
Lui parla-t-elle alors de moi , de notre amour?
Son front candide et pur rougit-il à sa vue?
Lui fit-elle l'aveu de sa crainte ingénue ,
De ce trouble secret qui , jusqu'en son sommeil ,
Lui portait mon image et hâtait son réveil?
Je ne sais ; car sitôt que je pouvais l'entendre ,
Sa première parole était un mot si tendre

Qu'il semblait effacer le passé dans mon cœur :
Chaque jour apportait avec lui son bonheur.
Tout rayonnait en nous d'une si douce joie
Que , pleins de cette ivresse où notre âme se noie ,
Sans donner à la veille un regret , un soupir ,
Nous voyions le présent sans peur s'évanouir
Sous ce rayon du cœur qui soudain nous embrase!
La vie était pour nous, dans ces beaux jours d'extase ,
Une chaîne aux anneaux d'or et de diamants :
Jamais tristes pensers , sombres pressentiments!
A peine songions-nous au jour qui devait naître :
Le bonheur de nous voir remplissait tout notre être ;
Partout , toujours ensemble !... et nos mères jamais
N'avaient, en nous voyant, compris que je l'aimais,
Et que cet ange aussi m'avait donné son âme,
A moi qui dans ses yeux avais puisé ma flamme !
Quand mon œil la rendait à son œil attendri ,
Quand son sein palpitait sous un bouquet fleuri ,

Quand mes doigts se jouaient dans ses boucles soyeuses
Que parfumaient aux champs les brises amoureuses ,
Jamais on ne songeait à nos seize printemps
Que pour dire : « On croirait qu'ils ont encor dix ans! »

Mais aussi dans ses yeux , dans son jeune sourire
Brillait tant d'innocence à travers ce délire ,
Que tout en elle était candeur et pureté !
Et puis, il nous semblait que Dieu dans sa bonté
Lui-même avait marqué de son doigt tutélaire
Nos deux cœurs pour jouir de l'amour sur la terre .
L'amour ! bonheur du ciel , et nous l'avions rêvé !
Son astre sur nos fronts un jour s'était levé ,
Et nos yeux s'inondaient de sa pure lumière ,
Et nos cœurs s'entr'ouvraient ainsi qu'un sanctuaire
Pour recueillir en nous ces célestes rayons
Qui passaient dans notre âme en glissant sur nos fronts ,
Aussi , dans notre ciel quand se formait l'orage ,

Il nous semblait encor que jamais un nuage
Ne pouvait de cet astre effacer la splendeur :
Il est si doux d'aimer et de croire au bonheur !

Céleste Poésie , âme de la nature ,
Astre vivifiant dont la lumière pure
Sur nous laissait tomber un jour mystérieux ,
Que tes feux étaient doux réfléchis dans ses yeux !
Oui , c'était un rayon de ta sainte lumière
Qui sous les longs cils blonds de sa blanche paupière
Brillait de tant d'éclat, quand sous l'ombre des bois
Je la vis s'arrêter aux accents de ma voix :
Son œil étincelait sous ta céleste flamme ,
Mais elle avait passé dans les yeux d'une femme ;
Son cœur s'y reflétait comme un rayon du jour .
Feu sacré , Poésie , ah ! n'es-tu pas l'amour ?

« Viens t'asseoir près de moi, viens sur ce banc de pierre,
« Sous ces beaux acacias que ton père a plantés :
« Déjà, du haut du ciel, une douce lumière
« Répand sous les rameaux ses rayons argentés.

« Viens là : nous chanterons à deux voix la romance
« Que pour toi ce matin j'ai faite à mon réveil,
« Ou plutôt ces doux chants qui charmaient ton enfance
« Et qui m'ont fait passer tant de nuits sans sommeil! »

Et j'entendais son pied légèrement descendre
Les degrés du perron du vieux toit paternel ;
Au frôlement de l'air qui se faisait entendre,
On eût dit un esprit qui descendait du ciel.

Et puis, en m'abordant : « Tiens, voilà ta guitare ;
« Souviens-t'en , tu m'as dit : *Je t'aimerai toujours !*
« Si tu m'aimes, ce soir, chante-moi la fanfare
« De ce pauvre piqueur qui pleure ses amours. »

Et moi je fredonnais, d'un air plein de tristesse ,
Cet air, ce chant d'amour en me disant tout bas
Que moi peut-être aussi je perdrais ma maîtresse :
Le cœur a son instinct qui ne le trompe pas !

Qu'ai-je à faire encor dans la vie ?
Je ne puis chanter mes amours ;
J'ai vu mourir ma jeune amie :
Adieu chasse, adieu mes beaux jours !
Quand je crois sonner la fanfare,
Je sens des larmes dans ma voix ,
Et loin de mes chiens je m'égare
Pour pleurer seul au fond des bois !

Le matin , si je fais l'enceinte ,
Le loup qui devant moi tremblait ,
A mon retour, entend sans crainte
Le bruit du cor dans la forêt.
Quand je crois sonner la fanfare,
Je sens des larmes dans ma voix ,
Et loin de mes chiens je m'égare
Pour pleurer seul au fond des bois !

Joyeux échos de la vallée,
Vous que ma plainte éveille encor,
Je vais où son âme est allée :
Vous ne répondrez plus au cor !
Quand je crois sonner la fanfare,
Je sens des larmes dans ma voix,
Et loin de mes chiens je m'égare
Pour pleurer seul au fond des bois !

Aux clartés de la lune, et debout sous un arbre,
Lorsque ces rayons blancs perçaient l'ombre des bois,
On eût dit, à la voir, une femme de marbre
Qui s'animait aux sons d'une amoureuse voix.

Et dans le même instant, comme au vœu d'une fée,
Mille esprits à ses pieds ouvraient leurs ailes d'or,

Si bien que je croyais que la lyre d'Orphée
Dans mes mains, ce soir là, retentissait encor !

A peine dans ma voix elle sentit des larmes ,
Que déjà, ses deux mains écartant mes cheveux,
Un baiser me disait d'un ton rempli de charmes :
« Ami, pourquoi pleurer? n'es-tu donc pas heureux? »

Et sur le même banc où j'étais seul encore ,
Je la sentis bientôt se glisser près de moi,
Et son cœur, qui brûlait du feu qui me dévore ,
Répondait à mon cœur : « Je n'aimerai que toi! »

Alors, adieu le chant ! nos deux voix et nos âmes
Se perdaient comme au ciel dans un baiser d'amour :
Seulement un oiseau, brûlant des mêmes flammes,
Pour nous chantait encor dans ce divin séjour !

«Qu'est-ce donc que le ciel?» demandais-je à mon âme.
Mon âme répondit : « Sais-tu des yeux de femme
D'un bleu plus doux encor que le bleu firmament,
Où brille un soleil pur aux feux de diamant,
Que de longs cils baissés ombragent comme un voile?
As-tu vu dans ces yeux une amoureuse étoile?
Vers cet astre divin as-tu senti ton cœur
Sans cesse se tourner et battre de bonheur?
Connais-tu des cheveux longs à toucher la terre,
Autre voile d'amour parfumé de mystère?
Quand la brise montait et venait à souffler,
Les as-tu sous tes doigts senti se dérouler?»

As-tu vu cette bouche où la feuille de rose
S'épanouit à l'œil et semble à peine éclore ?
Aux bords de cette bouche as-tu vu sur deux rangs
Étinceler aux yeux les perles de ses dents ?
Mais ces lèvres pour toi les as-tu vu sourire ?
Ce sein a-t-il gémi sous le poids du délire ?
Ce cou de cygne a-t-il frémi sous ton baiser ?
As-tu vu, quand tes yeux pouvaient s'y reposer,
Ces épaules d'albâtre et si bien modelées
Que pour des ailes d'or on les croirait moulées ?
As-tu vu cette taille aux ravissants contours,
Cette ceinture enfin, le berceau des amours ?
Ces bras, cette main blanche, et puis dans leur chaussure
Ces petits pieds d'oiseau volant sur la verdure ?...
Tes yeux ont admiré, dans le fond d'un boudoir,
Une femme de marbre éblouissante à voir,
Si belle que ton cœur disait l'avoir rêvée :
Sous des traits animés, ne l'as-tu pas trouvée ?

N'as-tu pas dit alors : « Ma Vénus, la voilà ! »
Tu pleures d'y penser, car ton ciel était là !
Mais l'amour porte en lui, pour les jours d'amertume,
Je ne sais quel encens dont le cœur se parfume,
Et dont l'air imprégné garde à jamais l'odeur
Comme un baume divin tout prêt pour la douleur !

Mon cœur en saigne encor ! toujours je crois l'entendre !
Moi-même, de sa bouche, un soir, je vins apprendre
Qu'il nous fallait déjà vivre du souvenir,
Que pour nous le bonheur n'avait plus d'avenir :
Quelle tristesse alors voilait tout son visage !
D'une madone en pleurs on aurait dit l'image.
En me tendant la main, elle vint à rougir ;
Puis, je vis de nouveau ce jeune front pâlir !
Sans dire une parole, elle penchait la tête :

Ses yeux seuls me parlaient, sa bouche était muette ;

Et moi, tout interdit en voyant sa douleur,

Je cherchais vainement une voix dans mon cœur.

Cependant j'essayai de rompre ce silence :

« Vous si triste ! pourquoi ? serait-ce ma présence

« Qui pourrait apporter le trouble où je vous vois ?

« Quel chagrin avez-vous ? je sens trembler vos doigts.

« Vos yeux restent baissés, n'ont-ils rien à me dire ?

« Craignez-vous qu'en ces yeux je ne puisse plus lire

« Ce mot qu'un seul regard rendait si tendrement?... »

« — Si je vous aimais moins, reprit-elle en pleurant,

« Je n'éprouverais pas de si vives alarmes !

« Déjà, durant la nuit, j'ai versé tant de larmes,

« Que je ne comprends pas comment je puis pleurer :

« Et combien de tourmens encore à dévorer !... »

Son front s'enveloppa de ses deux mains brûlantes,

Et je vis par torrens, sur ses lèvres tremblantes,
Ses larmes s'écouler au milieu des sanglots.

Je voulus lui parler, quand à mes premiers mots :

« Ah ! n'interroge pas, dit-elle : ma souffrance !... »

« Pour nous, il n'est donc plus ici-bas d'espérance ? »

« Que dis-tu, m'écriai-je, ô Ciel ! qu'ai-je entendu ?... »

« Quand nos cœurs sont unis, tout serait-il perdu ? »

« Non, non, ma bien-aimée !... Oh ! si ton âme encore »

« Brûle du même feu que l'âme qui t'adore, »

« Repousse loin de toi ces pensers douloureux, »

« Notre amour est trop pur pour n'être pas heureux : »

« Regarde ce beau ciel ? non, pas un seul nuage !... »

« — Ah ! vois plutôt ces pleurs qui baignent mon visage ! »

« Ils ont trop d'amertume, et mon cœur bat trop fort, »

« Pour qu'il me soit permis d'attendre un heureux sort ! »

« Si tu m'aimes, fais-moi, ta présence me tue !... »

« Oui, ma raison s'égare, et mon âme abattue... »

« Qu'ai-je dit , ô mon Dieu? j'ai juré d'obéir...

« Je ne m'appartiens plus... laisse, oh! laisse-moi fuir! »

C'était les derniers mots que je devais entendre :

Je me suis demandé si j'avais su comprendre !

J'étais trop accablé pour bien approfondir

Le secret que mon cœur tremblait de découvrir;

Et pourtant, tout en proie aux plus noires pensées,

Je sentis se glisser dans mes veines glacées

Je ne sais quel frisson, celui du désespoir!

Dans mon abattement j'aurais voulu pouvoir

M'élancer sur ses pas, mais une voix secrète

Semblait me retenir et me crier : Arrête!

Ainsi que dans un songe au milieu de la nuit,

Quand nous croyons poursuivre un objet qui nous fuit,

Tout brûlant du désir de voler sur sa trace ,

Nous sentons sur le cœur une main qui nous glace.

VIII

LETTRE A THÉRÈSE.

Six heures du soir, du Champ-du-Merle, 3 mai 18...

Thérèse, réponds-moi, je t'en prie à genoux :

Dis-moi ce qui se passe entre le ciel et nous !

Je t'ai vingt fois écrit : toujours point de réponse ,

Pas une ligne , un mot , rien de toi qui m'annonce

S'il m'est permis encor d'espérer un moment ,
Moi qu'au fond de ton cœur tu nommais ton amant !
O Thérèse , entends-moi ! si ton cœur est le même ,
Donne un signe de vie au seul homme qui t'aime !
Dis-lui ce qu'il a fait pour se faire oublier :
Qu'il puisse te parler et se justifier !
Tu m'aimes , je le sais : dis-moi donc le contraire ,
Si tu veux que je puisse oublier et me taire ;
Que je le voie écrit et tracé de tes doigts ,
Si je ne dois jamais plus entendre ta voix.....
Mais tu me le dirais, que je n'y pourrais croire :
L'amour n'est pas un son , un mot dans ta mémoire ,
Qui puisse retentir pour sitôt s'effacer ;
Ce serait t'outrager de vouloir le penser.
Non ; il est dans ton sein ce trait brûlant de flamme ;
Je l'ai vu dans tes yeux ! c'est l'âme de ton âme ,
Et c'est la mienne aussi : Thérèse, écoute-moi,
Sur terre comme au ciel, plus de bonheur sans toi.

Mais toi ! crois-tu pouvoir trouver sur cette terre
Ce bonheur mensonger que te promet ton père ?
N'a-t-il donc rien senti ? n'a-t-il aimé jamais ?
Ne savait-il donc pas que moi, moi je t'aimais ?
S'il l'ignorait alors, n'as-tu pas su lui dire
Que ma vie est à toi , que je t'aime au délire,
Qu'ici-bas comme en haut tout en nous est commun,
Qu'il est mon père aussi, que nous ne faisons qu'un ?
Ton bonheur, ô Thérèse, il le veut, oui sans doute,
Mais sa froide raison t'égare sur la route !

Il est au fond des cœurs un phare qui nous luit :
Sous ses rayons dorés, plus d'ombre , plus de nuit,
Tout brille à l'horizon, tout rayonne , et la vie
Est comme un lac d'azur sous un ciel d'Italie ;
L'hirondelle en passant , au bruit de ses accords,
De son aile flottante en effleure les bords ;
Puis, dans un cri d'amour, d'un vol mystérieux ,

Sans voir le fond du lac , elle remonte aux cieux !
Sur la terre , en aimant , sois comme l'hirondelle :
Que l'amour soit pour toi ce qu'est le flot pour elle !

L'amour ! mais sais-tu bien ce que c'est que l'amour ?
A présent qu'il a lui sur toi de tout son jour ,
Crois-tu pouvoir l'éteindre , à ton gré , dans ton âme ?
C'est ta vie , ô mon ange ! et dans ton cœur de femme
S'il venait à pâlir , ton bonheur est perdu !
Et s'il survit en toi , si ton œil éperdu
Venait à me chercher au milieu de tes larmes ,
Quand un autre que moi posséderait tes charmes ,
Alors ce feu divin , qui nous transporte au ciel ,
Bientôt ne serait plus qu'amertume et que fiel ;
Ton cœur , plus qu'un foyer bientôt réduit en cendre
Où ta pensée , hélas ! frémirait de descendre !

O Thérèse , Thérèse ! ah ! du moins par pitié ,

Si tu n'as plus en toi d'amour ou d'amitié ,

Oui, par pitié du moins pour l'homme qui t'en prie,

Écoute en ce moment cette voix qui te crie :

« Le bonheur est ici , dans l'amour comme en Dieu ! »

Ma vie est tout en toi , ne me dis pas adieu !

IX

LE JOUR DE LA NOCE.

En vain, de ce moment, la nuit, matin et soir,
Durant un mois entier je tentai de la voir.
Sa main depuis long-temps était déjà promise,
Lorsque la noce enfin se rendit à l'église.
A peine cette fois en croyais-je mes yeux !
Mais la fleur d'oranger brillait dans ses cheveux ;
De sa tête à ses pieds s'étendait un long voile

Comme un nuage blanc la nuit sur une étoile ,
Et ce voile de fête, en passant sur le seuil ,
N'était plus sur son front qu'un long voile de deuil :
Il me semblait la voir marcher au cimetière
Comme un être vivant sous le drap funéraire ;
Et chacun la suivait , comme à la voix de Dieu ,
Au bruit retentissant des cloches du saint lieu .
Oh ! la parole ici, les accents de la lyre ,
Jusqu'aux voix de l'enfer, rien ne saurait décrire
Ces angoisses d'un cœur tout délirant d'amour
Quand le dernier espoir s'envole sans retour !
Aussi, mille pensers se pressaient sur mon âme,
Et je comprenais tout... hors le cœur d'une femme !
Pourtant, quand j'aperçus son front blanc de pâleur,
Un instant, malgré moi, je crus à sa douleur,
Et, plus plein que jamais de l'amour qui m'anime,
J'allais jusqu'à l'autel poursuivre la victime :
Au bras d'un étranger je voulais l'enlever

Et sur le saint parvis mourir ou la sauver !
Mais à la délivrer quand mon âme était prête ,
Je crus soudain la voir qui détournait la tête ;
Dès-lors, sans plus songer que dans son désespoir
Elle avait dû chercher à ne plus me revoir,
Je résolus de fuir, honteux de ma faiblesse ,
Pour ne pas emporter au moins dans ma tristesse
La certitude, hélas ! que celle que j'aimais
Était pour moi perdue, oui, perdue à jamais !
Je voulais espérer qu'une lèvre aussi pure
Ne pourrait prononcer un vœu contre nature,
Et même il me semblait plus facile cent fois
D'expirer à l'autel sans parole et sans voix
Que de trouver un son, que dis-je ? un soupir même,
Pour oser renier le seul être qu'on aime ,
Et creuser devant lui , par un mot solennel ,
Contre son propre cœur, un abîme éternel !

Que de fois cependant plus d'une jeune fille
Ainsi fut immolée au vœu d'une famille !
De son obéissance on lui fait un devoir,
Et par mille hochets qu'on sait lui faire voir
On espère endormir ses pleurs et sa faiblesse,
Et puis l'on s'étudie à tromper sa tendresse :
C'est en l'étourdissant qu'on la mène à l'autel ;
C'est en vain que sa voix dicte un arrêt mortel ;
Qu'importe dans les pleurs si son cœur se désole,
Sa main a satisfait l'orgueil d'une parole !
Oh ! combien j'aime mieux ce cœur tout maternel
Qui disait à sa fille, aux marches de l'autel :
« Ma fille, écoute-moi ; s'il n'a pas su te plaire ,
« Dis non, et sois tranquille, enfant : je suis ta mère ! »
Mais l'amour à seize ans est si timide encor
Que le cœur cherche en vain à prendre son essor
C'est un front qui rougit, c'est un œil plein de larmes
Qui de ce sentiment vous dévoile les charmes ;

Et l'âme, qui n'a su trouver un seul accent
Pour peindre le bonheur qu'en elle elle ressent,
Ne sait, pour s'opposer aux volontés d'un père,
Bien souvent que pleurer, soupirer et se taire !

Et voilà cependant, voilà pourquoi mon sort
Est plus triste cent fois, plus triste que la mort ;
Et c'est aussi pourquoi, dans l'excès de ma peine,
Lorsque le souvenir à ces jours me ramène,
Pour celle que j'aimais mon cœur reste sans fiel :
Il me semble toujours qu'une fois dans le ciel,
Nous devons tous les deux, après un long silence,
Nous revoir, nous parler comme dans notre enfance.
Mais alors, n'écoutant que mon seul désespoir,
Je quittai mon pays pour ne plus la revoir.

Adieu donc, m'écriai-je, adieu fraîche vallée !
Doux sentiers, eau limpide, et vous, bois que j'aimais !

Pour la dernière fois je suis la sombre allée;

Adieu, je vous fuis pour jamais !

Je voudrais te haïr, toi que j'ai tant aimée ;

Mais en pensant à toi , je ne puis que souffrir !

Ah ! si du même amour ton âme est consumée ,

Comment n'as-tu pas su mourir ?

Cette main que ma main pressait avec tendresse,

Un autre la demande et la possédera !

Cet humide regard qui me versait l'ivresse

Sur un autre s'abaissera !

Pourquoi donc ton regard un jour fut-il si tendre ?

Pourquoi ma main a-t-elle alors serré ta main,

Et ta voix en tremblant me laissa-t-elle entendre

Le mot fatal de mon destin ?

Amour, quand tu permis qu'une funeste flamme
De son feu dévorant vint embraser nos cœurs,
Si jamais ton plaisir fut de briser une âme,
Vois aujourd'hui couler mes pleurs !

Hélas ! hier encore, au sein de ma souffrance,
Un tendre, un doux rayon semblait glisser sur moi :
Tes tourments sont si doux quand brille l'espérance !
Je la voyais auprès de toi.

Mais en ce jour affreux où pour moi tout expire,
Lorsqu'à cette heure même en mon sein abattu
Tu plonges sans pitié le trait qui me déchire,
Cruel amour, que me veux-tu ?

Oui, comment aujourd'hui, comment briser ma lyre ?
Comment donc renoncer au plus doux de mes vœux ?
Comment de ma pensée effacer le sourire

Qui tout un jour me fit heureux ?

Le bonheur s'est enfui : seul, peux-tu me le rendre ?

Ah ! plus je sens couler ta lave dans mon cœur,

Et moins il m'est donné d'oser jamais attendre

Un jour, un moment de bonheur !

Adieu donc, mon vieux chêne ! adieu, fraîche vallée !

Doux sentiers, eau limpide, et tout ce que j'aimais !

Pour la dernière fois, je suis la sombre allée :

Adieu, je vous fuis pour jamais !

X

PLAINTE.

Reviendra-t-il jamais? m'aimera-t-il encore ,
Celui qui m'appelait l'étoile de sa nuit?
Sa tendresse est pour moi le seul bien que j'implore...
Et mon rêve s'évanouit !

Combien j'aimais pourtant à le voir, à l'entendre !
Quel charme en ce seul mot, symbole du bonheur !

*

Il m'aimait!... Aujourd'hui ce sentiment si tendre
L'aurait-il gardé dans son cœur?

Dieu! quels sombres pensers se pressent sur mon âme!
Lui, qui pour moi sentait qu'il pouvait tant souffrir,
N'a-t-il pas dit en lui « Tout l'amour d'une femme
« Valait-il donc un seul soupir?

« N'est-ce donc qu'un éclair précurseur de l'orage,
« Dans les temps des frimas l'aurore d'un beau jour,
« Ou le rayon du soir nous voilant le nuage
« Dont il colore le contour?

« N'est-ce donc qu'un parfum de la brise légère,
« Qu'une fleur d'églantier que le soir voit mourir,
« Qu'un souffle des autans qui brûle la fougère
« Où se balançait le zéphir?

« N'est-ce qu'un flot d'azur qui baise et fuit la rive,
« Qu'un murmure du vent, qu'un soupir du roseau,
« Le rêve du matin, ou l'aile fugitive
« De l'hirondelle aux bords de l'eau? »

Si j'étais la biche légère,
Si j'avais les pieds du chamois,
J'aurais déjà quitté mes bois,
Ma source et mon lit de fougère
Pour entendre un son de sa voix !

Si j'étais cette source même
Qui coule sur ce frais gazon,
J'irais, en murmurant son nom
Comme la voix qui dit : *Je t'aime*,
Jusqu'à ses pieds dans son vallon !

Si j'étais la pauvre hirondelle
Toujours prête à changer de lieux,
Oui, pour voler sous d'autres cieux,
Si j'avais seulement une aile,
Je serais déjà sous ses yeux !

Mais je ne suis qu'un humble fille ;
Mon jeune cœur va se flétrir,
Comme la fleur prête à fleurir,
Qui tombe, hélas ! sous la faucille
Et qui sans parfum va mourir !

DÉPART.

« Approchez, bateliers, approchez de la plage,
« Car la voile est au vent, et je suis passager.
« Ramez, ramez encore, et suivons le sillage,
« Ou laissez-moi monter sur ce brick étranger. »

Je dis, et dans l'instant, au bruit pressé des rames
Qui tombaient et glissaient, deux à deux, sur les lames.

Je longeai le flanc noir des vaisseaux goudronnés
Qui , tels que des captifs dans le port enchaînés,
Mais la tête levée , attendaient en silence
Le signal qui devait sonner leur délivrance.
Un d'eux appareillait : mousses et matelots
Travaillaient, et déjà l'ancre sortait des flots.
Que m'importait à moi sur quel roc solitaire
Il devait me jeter au bord d'une autre terre?
Aussi, je m'embarquai, triste et silencieux ;
Heureux en mon malheur de fuir vers d'autres cieux !

Oui , lorsque j'entendis des hauteurs de Marseille
La voix du matelot monter à mon oreille ,
Quand la mer m'apparut sous ce soleil si pur
Déroulant à mes pieds son horizon d'azur,
Quand je vis sous ses mâts la frégate qui penche
Comme un oiseau des mers ouvrir son aile blanche ,
Du rivage natal je courus à son bord

Y défier l'abîme, interroger le sort.

.....

Le vent enfle la voile, et l'écho du rivage
Retentit des adieux bruyants de l'équipage :
On s'est tendu la main pour la dernière fois ;
De loin un geste encore accompagne la voix ;
Puis, ceux qui sont au port ont les yeux pleins de larmes
Pour les autres, toujours le départ a des charmes.
Moi, sous l'ombre des mâts, j'étais seul à pleurer !
Jusqu'au milieu des flots, tout venait me navrer.
J'avais pensé peut-être, en fuyant ma patrie,
Qu'au loin un ciel plus doux me rendrait à la vie ;
J'espérais y trouver quelque abri protecteur...
Mais en est-il un seul pour les troubles du cœur ?
Plus le ciel était pur, plus l'onde était limpide,
Plus le vent m'emportait d'une voile rapide,
Et plus je me sentais de douleur accablé.
Partout où je portais un regard désolé,

La nature semblait s'épanouir de joie ,
Comme le roi des airs à l'aspect de sa proie.
Cependant comment voir d'un œil indifférent ,
Du sein brûlant de l'onde , un ciel si transparent ?
Ici, ce n'était plus l'ombre de mes vieux chênes !
Mais déjà des palmiers, sur les palais de Gênes,
Paraissaient, aux rayons du soleil matinal,
Lever sous le turban leur front oriental :
Ces palais, où régna la superbe opulence,
Et dont l'éclat encor rappelle la puissance ,
Aux clartés du soleil, m'offraient dans leurs couleurs
Les manteaux empourprés des anciens sénateurs;
Et jusqu'en mes chagrins, des souvenirs de gloire
Comme un songe brillant passaient dans ma mémoire.
Pour les revoir encor je détournais les yeux ;
Mais le navire au loin abordait d'autres lieux,
Et déjà nous touchions au port de la Toscane.

Là, sous les plis mouvans d'un tissu diaphane,
Des essaims de beautés, sur de légers bateaux,
Comme des cygnes blancs se jouaient sur les eaux :
Leurs voix montaient au ciel comme un hymne de fête.
Mais quels sombres penses dans le cœur du poète!
Car toujours je voyais sur ces fronts si rians
Une fleur d'oranger sous ces longs voiles blancs...
Ce cœur était trop plein d'amour et de souffrance!
Pouvais-je croire alors que j'avais fui la France,
Quand, sur cette autre plage, à ces accents joyeux
L'airain mêlait aussi des chants religieux,
Que tout y rayonnait comme à l'heure fatale
Où je fis mes adieux à la terre natale?

En vain on m'aurait dit : « Au nom même des dieux,
Barde, lève ton front ! Pise est là, sous tes yeux ; »
En vain j'aurais pu voir s'élever de la terre
Sa noble cathédrale et son saint baptistaire ,

Et leurs pinceaux en main , dans le Campo-Santo ,
Sous leurs traits animés, Orcagna, Giotto ;
En vain on m'eût montré du doigt , sur une place,
Les débris d'une tour qui sous les ans s'efface,
En me disant : « Voilà la prison d'Ugolin ! »
En vain on m'eût encore conduit, et par la main,
Sous tes arceaux de marbre, ô noble tour de Pise !
Oui, jusque sur ton front qui semble dans la brise
Prêter, en se penchant, l'oreille au moindre bruit,
Ainsi qu'un vieux soldat en vedette la nuit :
Mes yeux, même pour toi, dans ma douleur amère,
En vain auraient voulu s'ouvrir à la lumière.
Pour toi, pas un regard de mon œil attristé,
Pas un seul souvenir pour ta fière cité !
En face de ta gloire et de ton agonie,
Pas un chant, un soupir : je maudis le génie !
Rien de ce qui pourrait distraire une douleur
N'aurait pu réveiller un écho dans mon cœur.

J'aurais peut-être aussi, m'inclinant vers la plage,
Prêté l'oreille au bruit, mais au bruit du naufrage,
Au sifflement des vents que j'invoquais, hélas !
Aux accens de la foudre, aux craquements des mâts.

« Venez, soufflez, grondez, abîmez le navire !

« Qu'à votre souffle, ô vents ! la voile se déchire,

« Qu'elle soit mon linceul, et la mer, mon tombeau ! »

Je disais, et toujours le soleil était beau !

Etlorsque j'invoquais et les vents et l'orage,

A peine dans le ciel blanchissait un nuage :

La brise nous berçait d'un souffle doux et pur,

Et nous rasions la mer sur des flots tout d'azur.

L'ILE D'ELBE ET CAPRÉE.

A l'horizon la Corse avait frappé ma vue :
Les pieds baignés dans l'onde et le front dans la nue,
Aux bords de l'océan, elle semblait encor
Bercer son nid d'aiglon dans un nuage d'or.
L'aiglon avait trouvé son désert trop aride ;
Il avait vu les cieux , et son aire était vide !

Mais quel est ce rocher qu'ici battent les flots ?

Pour mieux le contempler, passagers, matelots
Se pressent à l'envi sur le pont du navire :
Pourtant, à cet aspect un vieux soldat soupire,
Et sa bouche, en pleurant, nomme Napoléon..
Car c'est le lieu d'exil, l'île d'Elbe est son nom !

C'est là qu'il vint un jour, battu par la tempête ;
C'est là qu'il vint tomber et reposer sa tête.
Ce rocher, que les rois lui donnaient pour tombeau ,
Ne devait lui servir que de second berceau,
Et les mêmes flots bleus, qui chantaient sa naissance,
Devaient gémir sur lui pour charmer sa souffrance.
Son aile était cassée, et là, durant neuf mois,
Sur leur trône il laissa dormir aussi les rois.
Ah! s'il m'était donné d'évoquer son génie,
Cette voix que j'entends, dans mes nuits d'insomnie,
Pour nous ne serait plus le vain bruit du clairon,
Ou le stérile écho de la gloire et d'un nom !

« Pleurez, peuples, pleurez : l'aigle a quitté la terre !
Pleurez, vous qu'éveillait mon noble cri de guerre !
Si pour vous j'ai saisi le glaive des combats,
Si tout un peuple entier s'est pressé sur mes pas,
C'est qu'une voix d'en haut m'avait dit : « Prends mon glaive,
« Fils de la liberté ! que mon œuvre s'achève ! »
Mais quand de sa prison j'arrachais l'univers,
Sous mon sceptre d'airain il ne vit que des fers.

L'humanité marchait, dans un sanglant délire,
A cette liberté que tout homme respire,
A cette liberté qu'au bord de son tombeau
L'homme Dieu déposa, comme un sacré flambeau :
Les peuples, éblouis à ces flots de lumière
Qui par torrents tombaient à leur faible paupière,
Luttaient alors dans l'ombre; et la vie et la mort,
Tout était confondu dans les urnes du sort.
Le peuple avait besoin, jusque dans sa victoire,

Des replis empourprés du manteau de la gloire ,
Quand un homme apparaît, qui dans des flots de sang
Voit un sceptre tombé, le ramasse en passant,
Brise l'autel impur, s'empare de l'idole
Et la rend au lieu saint sous les drapeaux d'Arcole.

Comme dans un creuset fait pour la liberté
Se refondait en moi toute l'humanité :
Son ciel déjà brillait d'une nouvelle aurore ;
Mais le monde à mes yeux n'était pas mûr encore.
Pour le régénérer, je décrétai des lois,
Au culte je rendis l'encensoir et la croix.
La France était toujours le flambeau de mon rêve !
Pour la vivifier d'une plus forte sève ,
Lui donnant pour ceinture un pli de mon drapeau,
J'allai la retremper sur les rives du Pô ,
Dans le Tage et le Nil, et mes aigles pour guides ,
On la vit s'élancer, du haut des Pyramides ,

Jusqu'aux glaciers du Nord : une épée à la main,
Aux peuples à venir elle ouvrait le chemin.

Un monde s'écroulait, mais au sein des ruines
Germe un autre monde aux profondes racines.
Une pensée alors l'absorbait en naissant :
Il fallait à son cœur un langage puissant,
Facile, universel, une même parole,
Un seul et même écho de son nouveau symbole,
Et je le lui portai dans le bruit du canon :
Il apprenait sa langue en épelant mon nom.

Et pourtant ils ont dit : « Il poignarda sa mère ! »
N'ont-ils donc pas encor senti, dans leur colère,
Que, si la liberté voulait donner ses lois,
Il fallait la montrer sous la pourpre des rois?
Eux! quand ils ont vu l'aigle et compris son message,
Effrayés tout à coup de cette grande image

Qui planait dans les airs sur leurs vieux trônes d'or,
Ensemble ils se sont dit : « Arrêtons son essor ! »
Ensemble contre un seul ils ont tous crié : Guerre !
Ensemble ils ont suivi l'aigle jusqu'en son aire ;
Et là , tremblant encor comme à l'aspect d'un dieu ,
Sentant leurs fronts pâlir sous ses regards de feu ,
Au vautour d'Albion , sur un roc solitaire ,
Ils livrent enchaîné le géant de la terre.
Depuis cette heure-là , planant sur un écueil ,
Les cygnes ont chanté la plainte du cercueil.
Sous le saule pleureur qui croît à Sainte-Hélène ,
Dans le creux du rocher où m'a jeté la haine
Qu'ont-ils vu cependant ? rien que l'ombre d'un mort ,
Les cendres d'un tyran qui défia le sort !
Ils n'ont vu dans mon cœur que cette soif de vivre
Pour boire dans la coupe où tout orgueil s'enivre !
Ils n'ont vu sur mon front , ils n'ont vu dans ma main
Que la couronne d'or et le sceptre d'airain !

Quand , pour la liberté , je marchais sur la lave ,
Quand mon boulet brisait les fers d'un peuple esclave,
Eux aussi (tant ma gloire a fasciné leurs yeux)
Dans mon aigle ils n'ont vu qu'un vol audacieux ;
Comme si, par le temps qu'aujourd'hui Dieu leur donne,
Il suffisait aux rois d'avoir une couronne !
Le trône est un degré vers l'immortalité
Lorsque le pied des rois marche à la liberté.

Mais, pour mon aigle et moi, j'avais, dans la tempête ,
Bâti ma tour de bronze, et je suis à son faite !
De leurs débiles mains replâtrant le pouvoir,
Sur mon trône brisé, d'autres viendront s'asseoir.
Moi , le front dans la nue et les yeux sur le monde,
Tandis que sous mes pieds la foule passe et gronde ,
Je laisse aussi passer, comme passent les jours ,
Les siècles qui s'en vont redisant dans leurs cours
Un nom long-temps encor tout voilé de mystère ,

Mais que la liberté bénira sur la terre.
Les mères l'apprendront à l'enfant au berceau ,
Les pères à leurs fils le diront au tombeau ,
Et ce nom , ballotté par l'amour et la haine ,
Quand un peuple à ses pieds verra tomber sa chaîne ,
Je l'entendrai monter aux sommets de ma tour ,
Comme un hymne de gloire et comme un chant d'amour .

Pleurez , peuples , pleurez ! le ciel est sombre encore ,
Avec l'aigle a pâli votre astre à son aurore ;
Pleurez , peuples , pleurez... Mais non, lui seul est mort :
Mon âme est le flambeau qui vous conduit au port. »

Le poète , à son tour , dans sa mélancolie ,
Dira : « Pleurez , pleurez , peuples de l'Italie !
Vous ne le verrez plus sur son pâle coursier
Fraper vos rayons d'or de son glaive d'acier !
Vous ne le verrez plus dans les marais d'Arcole ,

Vos cœurs ne battront plus au bruit de sa parole...
Tu le sais, Italie ! et tes yeux attristés
Semblent pleurer en lui l'heure des libertés. »

Mais qu'elle est loin déjà, qu'elle est donc loin cette île
Où dormit ce colosse à la base d'argile,
Cet homme au bras de fer, ce géant au front d'or,
Qui, d'un bond sur ses pieds se retrouvant encor,
Tel qu'un dieu courroucé, d'un signe de sa tête,
Sur la terre et les flots vint jeter la tempête;
D'un trône relevé, du seul son de sa voix
Fit retomber encor l'héritier de nos rois,
Et qui, d'un poids de gloire ayant lassé le monde,
Ne trouva pour tombeau qu'un roc battu de l'onde !

Là s'offraient à nos yeux le golfe de Baya,
Et le cap de Misène et l'île d'Ischia,
Et cet autre rocher à la cime angulaire,

Caprée où les plaisirs berçaient le vieux Tibère .

Tibère fatigué de son sceptre romain

Et le laissant glisser d'une impuissante main ;

Tibère esclave et roi , singulier assemblage ;

Tibère dans le temple apportant une image

Rayonnante des feux d'une autre liberté,

Un emblème vivant d'amour, de chasteté,

Et, dans douze palais, lui, ce même Tibère,

Oubliant les Romains et le sceptre et la terre,

Sous le ciel amoureux de sa grotte d'azur,

Au vent des voluptés ouvrant son cœur impur !

Mais pourquoi tout-à-coup , pourquoi ces cris de fête ?

Jé disais ; et soudain, en détournant la tête,

J'aperçus devant moi , je vis à l'orient

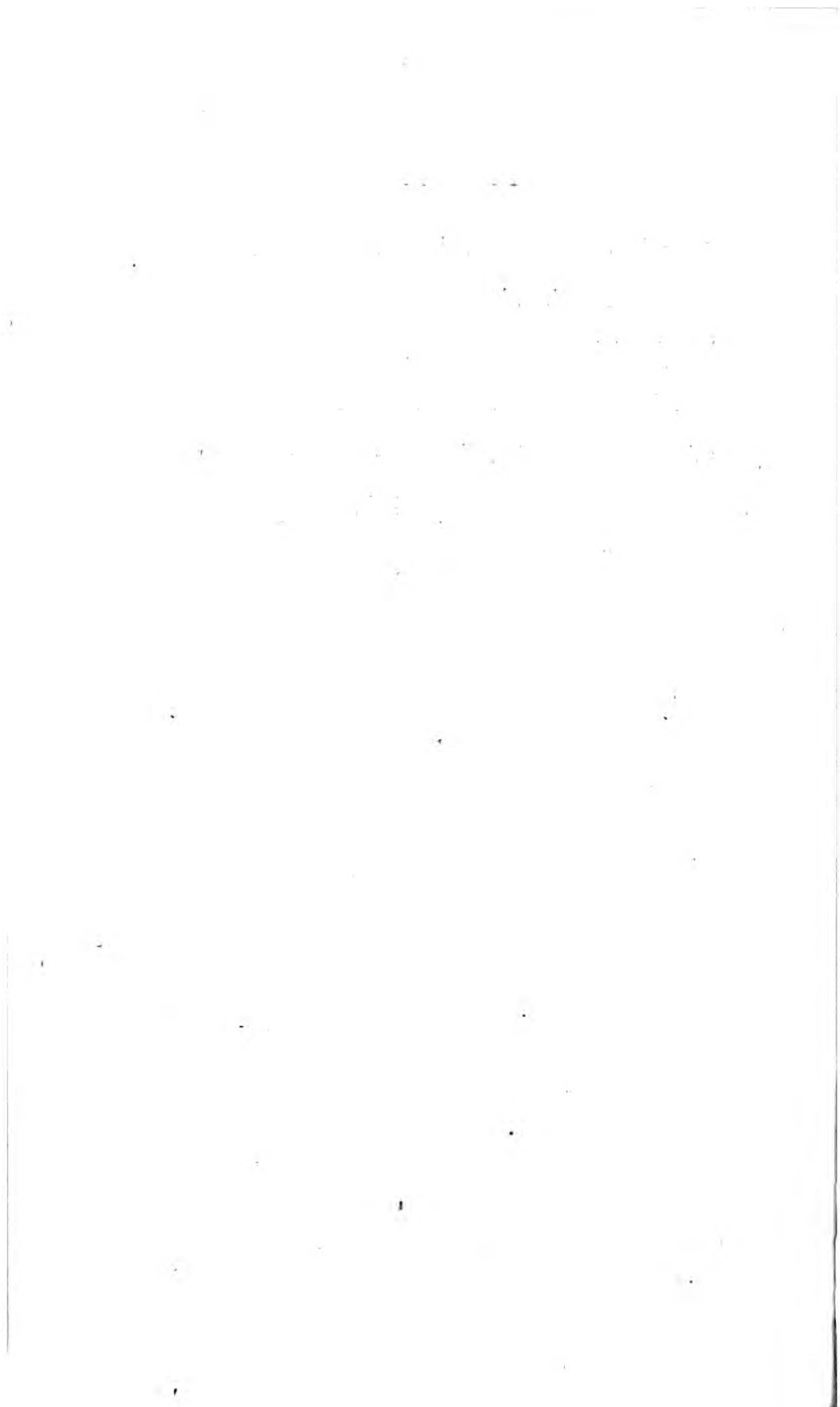
Sortir, dans tout l'éclat d'un ciel pur et riant,

Du sommet de ce mont qui domine la plage,

Une colonne grise, un immense nuage

Dont les flots lentement se déroulaient dans l'air
Et projetaient au loin leur ombre sur la mer.

« Ah ! m'écriai-je alors comme au sortir d'un rêve,
Pour moi, du sein du globe, un astre aussi se lève :
Le Vésuve est en feu !... Terre, je puis te voir ;
Toi, du moins, tu prendras pitié du désespoir ! »



XIII

LE VÉSUYE.

Mes genoux sont brisés, mon front mouillé s'incline :

J'apporte au Golgotha ma couronne d'épine.

Dans un long champ de lave, un bâton à la main,

J'ai tourné, descendu, remonté le ravin

Qui descend du Vésuve au pied de l'ermitage

Où d'un trait, en passant, j'ai vidé sous l'ombrage

La coupe du vieux moine au cœur hospitalier.

Dans la cendre en montant j'ai creusé mon sentier,

Et me voici debout sur le bord de l'abîme.
Viens donc, si tu le veux, contempler ta victime,
Amour, fatal génie ! amour, lave du cœur !
La mort va mettre enfin un terme à ma douleur.
Ma tombe est sous mes pieds, au fond de ce cratère :
Mais, avant d'y rouler, mon luth doit à la terre,
Doit aux flots, à l'amour, à la clarté des cieux,
Une plainte, un soupir, l'hymne des longs adieux.

Oui, prêt à m'exiler à jamais de ce monde,
Sous ce ciel dont l'éclat plus que jamais m'inonde,
Sur cette vaste tombe au front pyramidal ,
J'ai besoin d'exhaler cet accent sépulcral,
Ce dernier mot enfin que tout homme murmure
A l'heure où tout finit pour lui dans la nature.
Sous ce vaste horizon pourtant qu'ai-je à bénir ?
Mon cœur, sur le passé veux-tu donc revenir ?
Et pour qui ces regrets sur le bord de la tombe?...

Ah ! sous ton propre poids, mon âme, je succombe !
Je voudrais saluer d'un dernier son de voix
Ce monde où le bonheur m'apparut autrefois,
Et la voix dans mon sein n'est qu'un flot d'amertume,
Qu'un foyer où le bois sans flamme se consume.
Le cri du désespoir, qu'en moi je sens bondir,
Expire sur ma lèvre au moment d'en sortir :
Il bouillonne en mon cœur, il m'opprime, me tue,
Me serre la poitrine, et mon âme abattue,
Qui cherche à retentir dans un dernier effort,
N'est qu'un soupir brûlant étouffé par la mort.

Mais Toi, qui fis si beaux ces horizons de flamme,
Toi, qui mis dans nos cœurs cet amour de la femme,
Toi, qui la fis si belle, et du haut de tes cieux
Comme un ange d'amour la jetas sous nos yeux,
Ne nous as-tu créés que pour le sacrifice ?
L'homme n'est-il enfin qu'un jeu de ton caprice ?

Et tout ce qu'ici-bas il peut sentir et voir,
Ne l'as-tu donc créé que pour son désespoir?
Quoi ! tous ces soleils d'or qui flottent dans l'espace,
Cette terre et ces eaux où chaque être a sa place,
Ces ombrages épais dans les jours de l'été,
Ces firmamens d'azur, ces fleurs et la beauté,
Tout ce qui peut enfin charmer notre existence ;
Tu ne nous eus permis, dans un jour de clémence,
D'y jeter un regard avec des yeux d'amour,
Que pour rendre à nos yeux la nuit après le jour ?
Que pour nous inonder des flots de ta colère,
Et faire en nous vibrer l'accent de la prière ?
Quoi ! cette âme de feu qui ne doit pas mourir,
Ce souffle dévorant qu'en moi je sens courir,
C'est toi qui l'as versé dans ma faible poitrine,
Et tu veux devant toi qu'aujourd'hui je m'incline ?
Ah ! n'est-ce pas assez de sentir en mon cœur
Sitôt s'évanouir l'image du bonheur ?

Crois-tu que ces flots bleus tout parsemés de voiles
Et cet autre océan brillant de mille étoiles,
Crois-tu que ces rochers qui pendent sur ces bords,
L'ombre de ces forêts, le bruit de leurs accords ;
Crois-tu que le soleil, même à travers mes larmes,
Ne me dit pas encor que la vie a ses charmes ?
Qui les a mieux sentis ? qui les trouva plus doux ?
Mais en vain devant toi j'ai fléchi les genoux !
Tu m'avais tout donné, ton ciel même sur terre,
Et tu m'as tout repris dans un jour de colère :
Quand tu m'as élevé, je n'ai senti ton bras,
Que pour me voir monter et retomber plus bas !

Ah ! quand vers mon berceau tu permis qu'un autre être
Vint à mon œil aimant comme un ange apparaître,
N'est-ce donc pas ta main qui sous l'ombre des bois
La guidait, l'arrêtait aux accents de ma voix ?
N'est-ce pas ton regard qui dans son œil sublime

Brillait de tant d'éclat? et pourtant tout mon crime
Est de l'avoir aimé, cet être que ta main
A dirigé le soir au bord de mon chemin !
Quand tu pouvais voiler cet ange à son passage
Comme une étoile au ciel sous l'ombre d'un nuage,
Quand tu pouvais fermer son oreille à tout bruit,
C'est au son de ma voix que ton doigt l'a conduit ;
Et quand son jeune cœur, écho de ma pensée,
A reçu tout l'amour dont mon âme est blessée,
Ce cœur pur, au rayon qui venait l'éclairer,
N'a plus senti qu'un feu prêt à le dévorer!

Ah! reprends tous tes dons: ils ne sont qu'un mensonge,
Qu'une dérision où notre âme se plonge!
Que m'importe aujourd'hui tout l'éclat de tes cieux?
Le seul être que j'aime était plus à mes yeux!

Cependant qu'il est beau, dans sa vaste carrière,
Cet astre étincelant, ce foyer de lumière !
Aux dernières clartés qui de son urne d'or
S'épanchent sur mon front, je veux chanter encor.
Oui, je voudrais trouver un son dans ma poitrine
Pour unir ces deux noms : LE TASSE et LAMARTINE !
Car sur ces mêmes bords, l'un d'eux eut son berceau,
Et l'autre y vint jeter des fleurs sur un tombeau.

Sorrente! redis-les au flot qui les murmure,
Ces chants mystérieux qu'une âme triste et pure
Laissa tomber un soir, comme un hymne de deuil,
Sous l'arbuste épineux qui couvre ton cercueil !
A cet accent plaintif mon âme se réveille :
Jamais plus tendre voix ne vint à mon oreille !
C'est le cygne qui chante et qui pleure en un jour,
C'est un cœur qui gémit sur un cœur plein d'amour ;
Dans ces tendres soupirs quelle mélancolie !

C'est le souffle brûlant des brises d'Italie
Qui reedit en passant son amour à la fleur
Quand cette fleur qu'il aime a perdu son odeur.

Sorrente! redis-les à la vague plaintive
Ces mots qui d'un berceau s'exhalaient sur ta rive
Quand le Tasse pleurait en cherchant une voix
Et que tu le berçais tout enfant sous tes bois !
Quelque doux que soit l'air dont ton ciel se parfume ,
Son cœur n'était-il pas déjà plein d'amertume ?
Dans le vent qui gémit aux approches du soir,
N'entendait-il donc pas des cris de désespoir,
Des plaintes, des sanglots, puis une voix barbare
Et le bruit des verroux du geôlier de Ferrare ?
Ou bien son cœur ici fut-il exempt de fiel ?
N'a-t-il vidé chez toi que la coupe de miel ,
Respiré que l'air pur de ta plage adorante ,
Entendu d'autre bruit que la vague expirante

Ou le souffle embaumé qui, jusqu'au bord des eaux,
Sur son aile emportait le chant de tes oiseaux?
Ah! s'il en est ainsi, poétiques rivages,
Que n'avez-vous gardé son front sous vos ombrages?
Mais tout cœur de poète est créé pour souffrir :
Du fiel le plus amer Dieu voulut le nourrir.
C'est l'écho qui s'éveille aux plaintes de la terre,
L'autel du sacrifice où coule la prière ;
C'est l'urne où dans le deuil viennent tomber les pleurs,
La coupe qui s'emplit du torrent des douleurs !
De mes larmes de sang, la mienne est déjà pleine...
Qu'ai-je fait, Dieu cruel ! pour mériter ta haine?
Toi, du moins, ô soleil ! sous ces horizons bleus ,
En versant à mes pieds les vagues de tes feux,
Tu sembles, pour charmer la douleur de mon âme,
Vouloir m'envelopper des réseaux de ta flamme...
Mais qu'ai-je dit? hélas ! ici-bas tout me fuit ;
La nature avec moi retombe dans sa nuit.

O soleil d'Italie! une heure, une heure encore!
Lorsque tout devant moi tombe et se décolore,
Du haut de ce rocher qui domine les mers,
Laisse-moi, comme l'aigle, un instant dans les airs,
Étendre sous tes feux mon aile sur la plage,
Laisse un dernier rayon sur ce divin rivage,
Sur ce golfe enchanteur, sur ces rochers épars...
Soleil, un seul moment à mes derniers regards!
Une heure, une heure encor! soleil, une seconde!...
Mais en vain dans les cieux, sur la terre et dans l'onde,
En vain à l'horizon mon oeil te cherche encor!...
Sous les plis d'un manteaux tissu de pourpre et d'or,
Déjà le Pausilipe étend son bras dans l'ombre,
Le bruit lointain des mers, des paroles sans nombre
Semblent rouler ici de lugubres accords
Comme au lit de douleur l'hymne sacré des morts!

Soleil , toi qui répands la vie ,
Flambeau du ciel , astre du jour ,
Ta lumière m'est donc ravie ?
Je t'ai donc perdu sans retour ?
Mais poursuis , poursuis ta carrière ,
O soleil ! ta noble lumière ,
Jamais dans toute ta splendeur ,
Quel que fût l'éclat de ta flamme ,
Quel que fût l'état de mon âme ,
N'a fait ainsi vibrer mon cœur !

Quand tu fuis mon œil qui t'implore ,
Moi qui ne dois plus te revoir ,

Un foyer plus brûlant encore
S'allume aux cris du désespoir.
Pour éclairer un autre monde,
Tu crois, dans une nuit profonde,
Laisser la terre sous les cieux;
Mais la terre, lasse d'attendre,
Ouvre ses flancs, et de sa cendre
Fait jaillir des gerbes de feux!

Comme une perle lumineuse,
L'étoile blanchit dans les airs;
Dans sa marche majestueuse,
La lave roule au sein des mers.
Ah! sur cette coupe enflammée,
Sous ces tourbillons de fumée
Que le volcan jette à plein bord,
Au bruit des foudres souterraines,
Le cœur encor chargé de chaînes,

Qu'il est doux d'attendre la mort !

**Mais pourquoi ces feux solitaires
Aux rayons pâles et tremblants ?
Sont-ce des torches funéraires ?
D'où viennent ces fantômes blancs ?
O vous qui gravisiez l'abîme,
Ah ! si le bonheur vous anime,
Esprit des nuits , n'approchez pas !
Mais que vois-je à travers ces flammes?...
O ciel ! des figures de femmes !...
Terre, ouvre-toi sous mes pas !**

**Un jour, traîné par l'espérance
Dans l'étroit sentier du bonheur,
J'ai cru pouvoir de l'existence
Supporter le poids dans mon cœur ;
Mais, toujours, me couvant de l'aile,**

Soudain , de sa serre cruelle ,
Le malheur, terrible vautour,
Vint, sans pitié pour ma jeunesse,
Déchirer mon sein dans l'ivresse
Sur le sein même de l'amour !

A Celui qui vit dans l'espace,
Et que notre œil n'a jamais vu ,
Dans les pleurs j'ai demandé grâce ,
Et sans jamais être entendu :
Plus ma voix portait ma prière
Aux régions de la lumière,
Plus Dieu fut sourd à mes douleurs !
J'ai dit : « Souffrir, est-ce donc vivre ?
« Cette coupe où l'homme s'enivre
« N'est donc pleine que de ses pleurs ? »

Et qu'importe au monde un courage

Dont la vertu n'est qu'un fardeau ?
Pourquoi poursuivre un long voyage
Quand tout sentier mène au tombeau ?
Si nous souffrons d'une blessure ,
Laissons-nous agir la nature
Lorsqu'un baume peut nous guérir ?
Une même faux nous moissonne :
Que l'heure arrive , ou qu'on la sonne :
Qu'importe , puisqu'il faut mourir ?

Toi donc qu'on appelle la vie ,
Ombre d'un astre aux feux trompeurs ,
A d'autres si tu fais envie ,
A d'autres tes charmes moqueurs !
Quel que soit l'abîme où je tombe ,
Si l'amour y trouve une tombe ,
Mon âme en paix y dormira ;
Et dût encor cette espérance

*

S'évanouir dans la souffrance,
La terre au moins me couvrira!

Adieu donc, beau ciel d'Italie ;
Adieu, rochers, plaines d'azur ;
Adieu, terre de poésie,
Adieu, ton beau ciel est trop pur !
Au bruit de ces voix de tonnerre,
Sur le bord même du cratère,
Poète, j'ai mêlé ma voix :
Adieu, terre de poésie,
Plage d'amour, ciel d'Italie,
Adieu, pour la dernière fois!...

Sur ce gouffre embrasé, quelle main invisible
M'arrête, me saisit, me glace de terreur ?
Du sein de ce volcan, Dieu ! quel accent terrible
Soudain a passé dans mon cœur ?

Esprit brillant des nuits, parle : que veux-tu dire ?
A l'heure de la mort, viens-tu pour me tenter ?
Qu'entends-tu par ces mots : « Je t'ai donné la lyre ,
Non pour mourir, mais pour chanter ? »

Quelle éclatante voix retentit dans mon âme ?
Quel éclair tout à coup a dessillé mes yeux ?
Dieu puissant, est-ce donc un rayon de ta flamme ,
Un écho de la voix des cieux ?

**Arrivez , voyageurs , venez , venez en foule !
Le Seigneur a choisi ce mont pour son autel :
L'encens fume à grands flots sur la lave qui coule ,
Il monte aux pieds de l'Éternel !**

**Pliez sur le bâton et gravissez la cendre ,
Pèlerins étrangers à ces brûlants climats !
Le Seigneur a parlé ; venez , venez l'entendre ;
Pour l'adorer pressez vos pas !**

**Et moi , Seigneur , aussi je veux te rendre grâce !...
Maistoutle monts'enflamme... Au moins, laisse, ô mon Dieu!
Oui, laisse à mes genoux , laisse au moins une place
Sur ce temple aux voûtes de feu !**

**Gloire à toi, Dieu du ciel ! gloire à toi, Dieu suprême!
A toi qui fais chanter les fibres de mon cœur ,**

**A toi qui dans le deuil et sur la tombe même
Fais un charme de la douleur !**

**Gloire à toi, gloire à toi, dieu de la poésie !
Un cri de désespoir retentit dans les airs,
Et mon âme à ce cri se rattache à la vie
Comme au bruit des plus doux concerts !**



XIV

AUTRE AMOUR.

La vie est une chaîne, et le cœur une lyre ;
La lyre a mille accents , la chaîne a mille anneaux :
Quand un anneau se brise ou qu'un accent expire ,
Tout se lie et tout chante en des transports nouveaux !

Au jour qui luit sur l'âme
Succède un autre jour ;
A l'amour de la femme
Survit un autre amour.

C'est cet amour d'un cœur encor plein de murmure
Qui s'épanche en accords sur toute la nature ,
Cet amour qui palpite et bruit dans les flots ,
Dans les sons cadencés du chant des matelots ,
Dans les brises du soir, et dans le pli des voiles ,
Dans le feu des bergers , dans le feu des étoiles ,
Dans tout ce qui rayonne et gémit sous les cieux ,
Dans tout ce que la terre a de charme à nos yeux.
C'est cet amour enfin qui vit dans toute chose ,
Sur chacun des objets où notre œil se repose ;
Cet amour qui nous dit : « Pourquoi, pourquoi mourir ?
« Le printemps suit l'hiver, la fleur peut refleurir ;
« La nature en changeant toujours se renouvelle ,
« Le cygne après l'orage au soleil tend son aile ;
« Le barde ailé des bois, pour chanter jour et nuit ,
« Quand un astre pâlit, sous d'autres cieux s'enfuit :
« Poète, ainsi vas donc de rivage en rivage
« Sécher ton aile humide, à l'abri de l'orage !

« Qu'une étoile s'éteigne , une autre luit encor,
« L'univers est à toi : vole, prends ton essor !
« Sous ses voûtes d'azur aux îles de lumière,
« Tu verras des forêts aux troncs chargés de lierre,
« Des lacs bleus à leurs pieds, des rochers sur leurs bords,
« Et partout sur tes pas te suivront mille accords :
« Au flot qui gémitra comme une voix de femme
« Tu jetteras ta plainte, et sentiras ton âme
« Palpiter et s'ouvrir comme à la voix du ciel ;
« Le calice des fleurs te versera son miel,
« Le matin, sa rosée, et le soir, son nuage,
« Le jour, son rayon d'or, et la nuit, son ombrage ;
« Les vents te chercheront sous les rameaux tremblants,
« Le flot te bercera dans ses longs réseaux blancs,
« La mer aura pour toi dans ses jours de tempête
« Sa couronne d'éclairs pour ton front de poète.
« A tous ces bruits vivants qui battront dans ton sein,
« Tu prêteras l'oreille, et ton cœur sera plein !

« Et ce cœur, comme un lac que l'avalanche assiège
« Et qui roule en ses plis ses blocs fondus de neige,
« Débordant sur le monde en chants harmonieux,
« Répandra le secret de la terre et des cieux.
« Les hommes, à ta voix comme à la voix d'un père,
« Viendront, en se groupant sous ton front tutélaire,
« Recueillir ta parole en leurs seins frémissants,
« Comme aux pieds des autels les parfums de l'encens;
« Car tous ils se diront en célébrant ta gloire :
« Le poète est l'amour, le poète est l'histoire ;
« Il a dû tout sonder, il a dû tout sentir... »
« L'univers est à toi , barde : veux-tu mourir? »

LE POÈTE, A SA LYRE.

Pourquoi veux-tu gémir encore,
Lyre impuissante? réponds-moi :
Plus le feu sacré me dévore,
Et moins j'ai d'espérance en toi !
Des forêts la grotte sauvage
Peut rendre aux oiseaux du rivage
Le chant qui vient de retentir,
Mais la poétique insomnie

Épuise en vain ton harmonie :
Tes accords ne sont qu'un soupir !

Crois-tu donc être l'interprète
De ses pensers mélodieux ,
Songes divins que le poète
Durant la nuit ravit aux dieux ?
Au vent de la céleste brise,
Ta corde palpite et se brise
En rendant un brillant accord,
Et pourtant ce cri de l'extase
Est l'humble goutte que le vase
Ne peut renfermer dans son bord.

Ton murmure le plus sublime
N'est qu'un accent dénaturé
Du souffle brûlant qui t'anime ,
Qu'un reflet du rayon sacré !

Reflet à la pâle lumière
Que l'œil reçoit sous sa paupière
Sans jamais se noyer de pleurs ;
Son monotone dont l'oreille
Se berce à l'heure où l'on sommeille
Pour endormir quelques douleurs !

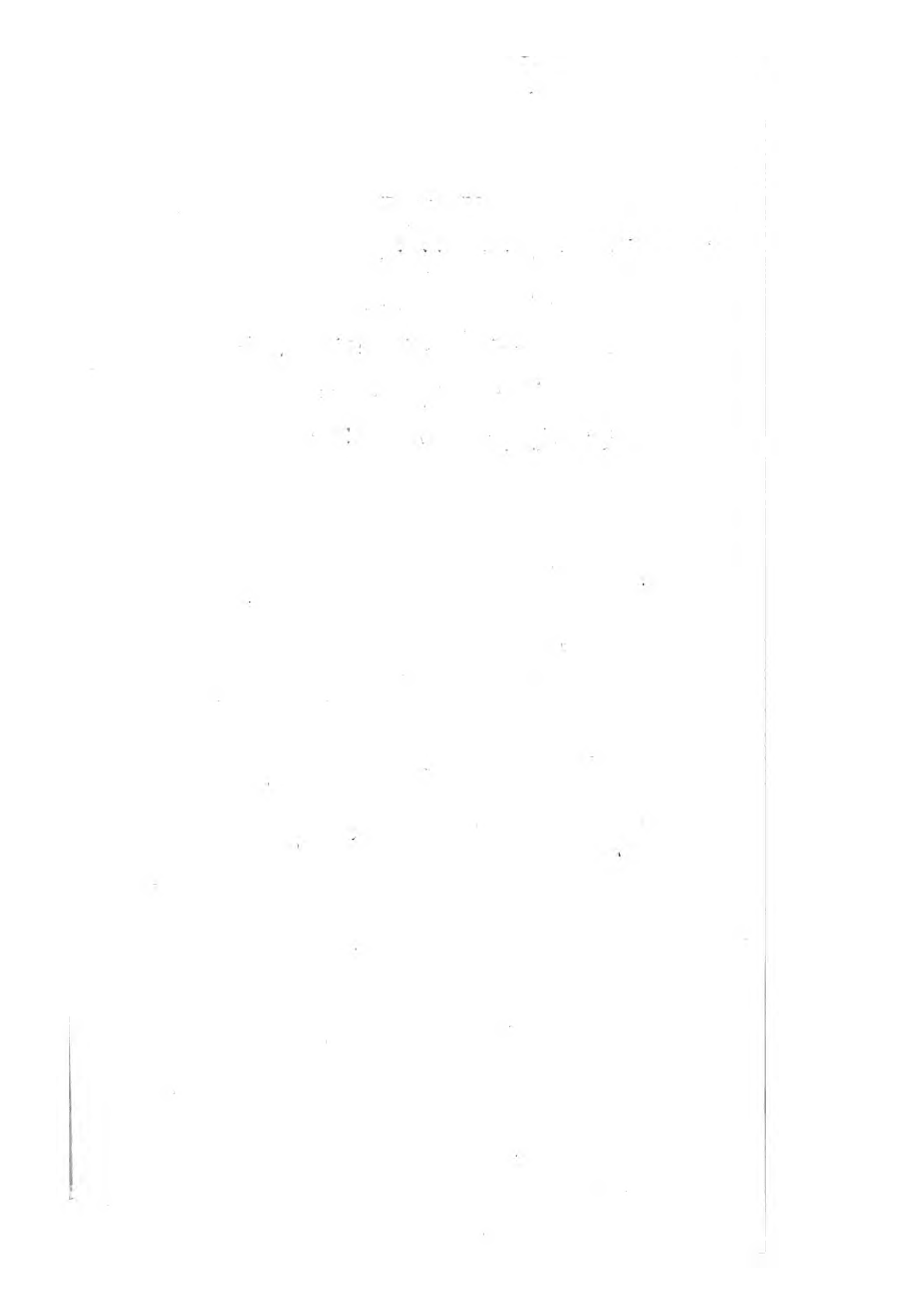
Non, tu n'es pas l'écho fidèle
De ces concerts mystérieux,
De ce frémissement de l'aile
D'une âme qui descend des cieux.
Le monde entier dans ta parole
Trouve un accent qui le console
Ou charme son adversité ;
Mais ce sein d'où ta voix s'élance
Maudit, hélas ! ton impuissance
En rêvant l'immortalité !

Qu'il aurait peu senti la vie
D'une âme au regard inspiré
Celui qui porterait envie
A ce dépôt du feu sacré !
Comme l'homme au sein de la fièvre
Présente la coupe à sa lèvre
Sans jamais se désaltérer,
Ainsi pour le cœur du poète,
O lyre ! tu sembles muette
Sous la main qui te fait vibrer !...

Et pourtant voici, voici l'heure !
La corde frémit sous mes doigts !
Ici tout chante ! ici tout pleure !
Tout être ici trouve une voix !
Souffle enivrant de poésie ,

Zéphires, brises d'Italie,
Sur ma lyre passez encor !
Et vous aussi, vents des naufrages,
Sortez de vos grottes sauvages :
Que l'aigle prenne son essor !





POMPÉI.

Sous le ciel du matin le volcan fume encor ;
Mais j'ai vu, sur son front, pâlir ses gerbes d'or,
Et déjà ce n'est plus qu'une colonne sombre
Qui monte et sur la mer projette au loin son ombre.
Dans son antre, il rugit le jour comme la nuit,
Mais sa voix vient mourir au sein d'un autre bruit,
Car l'homme s'est levé : l'accent de sa misère
Étouffe sous les cieux la plainte de la terre ;

*

Ce n'est plus qu'un soupir de la nature en deuil
Qui demande la mort et creuse son cercueil...
Elle aussi comme moi lasse de sa souffrance ,
En déchirant son sein , a rompu le silence :
Pour elle au moins viendra le moment du repos :
La mer n'est pas toujours à battre au loin ses flots ,
Le vent ne souffle pas toujours sur les collines ,
L'aigle même s'endort au penchant des ruines ;
Le poète , lui seul , nourri de ses douleurs ,
Doit veiller et chanter même au milieu des pleurs !

Maintenant me voici dans le sein d'une ville
Où seul , parmi les morts , je viens chercher asile !
Pourquoi la terre ici n'a-t-elle plus d'enfants ?
Pourquoi ce long silence et depuis deux mille ans ?
Qui jamais , ô mon Dieu ! sondera ton mystère
Et saura le secret de ta sainte colère ?
Pourquoi de tous côtés ces pâles ossements ,

Ces temples refoulés sur leurs saints fondements ?
Pompéi ! dans tes murs, sur tes dalles de lave,
L'œil ne distingue plus le maître de l'esclave :
Tout est là pêle-mêle, au milieu du tombeau ;
La mort sur tous les fronts a passé son niveau.
Pourquoi dans tes chemins, oui, sur tes larges pierres,
Pourquoi ne voit-on plus se creuser les ornières
Et sur ses deux rayons rouler l'antique char ?
Pourquoi tous ces débris offerts à mon regard ?
Ces colonnes de stuc sur la terre roulées ,
Ces autels renversés, ces maisons désolées ,
Ces cirques sans combats, ces théâtres déserts,
Et ces temples de marbre à tous les vents ouverts ?
Le nuage de feu qui passa sur Gomorrhe
A-t-il vu sous ton ciel une seconde aurore ?...
Tu n'es plus ! et pourtant jusqu'au sein du tombeau ,
Comme un corps embaumé qui reste jeune et beau,
Quand de son lit de mort on lève le suaire ,

Tu gardes cet éclat, cette même lumière
Dont rayonnaient tes yeux avant l'instant fatal
Où pâlit dans ton ciel le rayon matinal!
Sur ces bords on dirait l'enfant d'une autre terre
Que la mort a surpris loin des yeux de sa mère ;
Une fille au front pur et suave et riant,
Telle enfin qu'on les voit sous le ciel d'Orient.

La voici près des flots dormant sur le rivage !
De sa noble origine elle a gardé l'image :
Que tous ses traits sont beaux ! sur son front virginal
Un rêve semble encor, comme au sortir d'un bal,
Remonter de son cœur et la suivre en sa couche
Sur l'aile du plaisir qui dilate sa bouche.
Sous son léger linceul, près d'elle, on voit encor
Et ses pendants d'oreille et ses bracelets d'or.
On croirait, à la voir ainsi toute parée,
Qu'elle vient d'une fête, et que, l'âme enivrée,

Sur son lit étendue, et le cœur plein d'amour,
Ses yeux se sont fermés pour attendre le jour :
Mais le sommeil des morts flotte sur sa paupière,
Le jour en vain répand sur ses yeux la lumière.
Quand vint sa dernière heure, on dirait, à la voir,
Que, pareille à l'amant qui plein de désespoir
Rassemble autour de lui, dans sa dernière ivresse,
Les bijoux, les colliers, les schals de sa maîtresse,
Tout ce qui lui fut cher et parlait à son cœur
Quand la vie et l'amour l'inondaient de bonheur,
Elle aussi dans son deuil, le cœur plein d'une image,
Elle s'est entourée, à l'heure de l'orage,
De tout ce qui charmait jadis sous d'autres cieux,
Aux jours de son enfance, et son âme et ses yeux!
Lorsqu'elle s'est couchée au lit des funérailles,
D'une ville pour tombe elle a pris les murailles,
Et, dans leur vaste enceinte, avant de s'endormir,
Vers la mer d'où le flot à ses pieds vient gemir,

Comme le son plaintif d'une voix attendrie
Qui revient nous parler de la mère-patrie,
Sous l'azur le plus bleu que ses yeux aient pu voir,
Dans sa couche de sable avant d'aller s'asseoir,
Elle a mis auprès d'elle en ce dernier asile,
Comme pour y dormir d'un sommeil plus tranquille,
Les autels et les dieux de son pays natal
Et tout ce qui fit battre un cœur oriental.
Puis alors elle a dit : « Jouissons, l'heure vole !
« Que sous cet autre ciel ma dernière parole
« Soit un accent de joie, un délire d'amour ;
« Que le jour de ma mort soit encore un beau jour !
« Jouissons, l'heure est courte ! en en suivant la chaîne,
« Faisons sourire ici la gravité romaine :
« Allons, mes baladins ! accourez, mes chanteurs !
« Et vous aussi, venez, venez, gladiateurs !
« A la voix du plaisir qu'ici chacun se presse :
« Beau cirque, ouvre tes seuils aux enfants de la Grèce !

- « Que tout se mêle ici, le Grec et le Romain ;
« Chantons ! sur nos autels veillent nos dieux d'airain !
« Couronnons tous nos fronts des guirlandes de fête...
« Et toi, saisis ton luth, chante avec nous, poète !
« Oui, viens mêler ta voix à la voix du festin,
« Viens retremper ton cœur à la coupe du vin.
« Mais sur tes pas déjà, comme un torrent qui roule,
« Au théâtre à grands flots vois accourir la foule !
« La vois-tu se presser, vers les heures du soir,
« Sur ces beaux bancs de marbre où tu la fais asseoir ?
« Vois-tu ces bras levés pour tresser ta couronne
« Sous les bravos nombreux dont l'enceinte résonne ?
« Chantons, dansons, vivons ! soyons libres d'ennuis !
« Si vite fuient les jours ! si courtes sont les nuits !...
« Mais que font dans nos murs ces hommes au front grave,
« Ces yeux nazaréens qui regardent la lave ?
« Ennemis de nos dieux, attirant leur courroux,
» Qui les amène ici ? que font-ils parmi nous ?...

« Déjà sous leur présence au loin tremble la terre...
« Mais non, non, ce n'est rien; la gerbe du cratère
« Monte comme un soleil au milieu de la nuit :
« Sur le bord de la mer c'est un phare qui luit,
« C'est un flambeau de plus, c'est la torche des fêtes,
» C'est un essaim de fleurs qui flotte sur nos têtes !
« Qu'ils sont beaux ces rayons tout de corail et d'or
« Qui se brisent dans l'air en prenant leur essor !
« O Cérés! est-ce toi qui dans l'aube azurée
« Emportes pour moisson cette gerbe empourprée?
« Pour lier tes épis, prends donc ces beaux rubans
« Aux couleurs d'écarlate, aux formes de serpents !
« Mais non, du haut du cône, à nos pieds, ils descendent;
« Pour en parer nos fronts, vers eux, nos brass'étendent...
« Mais quels flots de poussière ont obscurci mes yeux!
« O terre! couvre-moi, je ne vois plus les cieux! »

Salut, froids monuments où j'ai versé ma plainte!

Je reviendrai souvent gémir dans votre enceinte,
J'y viendrai méditer sous le feu des volcans,
Et puiser dans leur sein le secret des vieux temps.
Hélas! de quoi rêver quand l'âme est désolée,
Quand la terre elle-même est comme un mausolée,
Que tout ce qu'on y voit nous peint une douleur,
Un regret éternel, une blessure au cœur?



XVII

AMITIÉ.

A peine, hélas ! l'homme respire,
Qu'empoisonné d'un souffle impur,
Tristement son âme soupire,
Et cherche en vain un ciel d'azur :
Un esprit noir à l'aile sombre
Semble la couvrir sous son ombre
Comme les serres d'un vautour,
Et toujours poursuivant sa proie

Étend son aile à chaque joie
Dont l'œil entrevoyait le jour!

Oui, mais il est une pensée
Que le cœur apporte en naissant,
Qui sans jamais être effacée
Sur la terre n'a pas d'accent.
Comme la brise matinale,
En doux parfums elle s'exhale
Aux premiers battements du cœur,
Et comme un rayon de la vie
Elle ranime et vivifie
Notre étoile au sein du malheur.

S'il est un feu qui nous enivre,
Dont les parfums sont un poison,
Qui souvent même n'a pour vivre
Que le soleil d'une saison,

L'amitié n'est point cette flamme
Qui passe ou dévore votre âme
Comme un flot de l'adversité,
C'est un feu pur et sans mélange
Qui, tombé des ailes de l'ange,
Rayonne d'immortalité ;

C'est une étincelle divine
Que réfléchit un cœur aimant ;
Un sentiment qui nous domine,
Un mutuel épanchement :
L'âme souffrante et solitaire
Cherche une autre âme où le mystère
Puisse déposer ses secrets,
Comme l'onde cherche un rivage ,
L'homme, un abri pendant l'orage,
Et l'oiseau, l'ombre des forêts.

Combien cette céleste flamme
Est plus douce encore à nos cœurs
Lorsque c'est la main d'une femme
Qui vient pour essuyer nos pleurs !
Aux lieux mêmes de ma naissance ,
Sur trois fronts, j'ai vu, dès l'enfance,
Un saint rayon de ce flambeau :
Fais, ô mon Dieu! que sa lumière
Pénètre encore ma paupière
A l'heure même du tombeau !

En quittant le pays de France,
Il m'a fallu, dans mon malheur,
Pour comble, hélas! de ma souffrance,
Perdre aussi l'appui de leur cœur.
Pourtant une d'elles encore
Sous ce beau ciel a vu l'aurore
Se refléter dans son oeil noir :

Saintes brises de l'Italie,
Portez-lui ma mélancolie
Et les cris de mon désespoir !

J'ai cherché pour abri le toit des Camaldules,
Mais en vain j'ai fermé les yeux dans leurs cellules :
Si mes sens accablés des fatigues du jour
S'assoupissaient enfin, mon cœur rêvait d'amour ;
Puis alors, tout à coup, s'entr'ouvrait ma fenêtre,
Et sous mes rideaux blancs je voyais apparaître
Un ange au sein de femme, au front pur, aux yeux bleus,
Et sur son cou penché tombaient ses blonds cheveux,
Et sur son front si pur brillait une auréole...
Et ma voix expirait sans dire une parole !

J'essayais, je voulais, je brûlais de parler,
Et toujours dans mon sein ma voix semblait trembler :
Alors, sur mon chevet, je retournais ma peine,
Et, comme un prisonnier entend gémir sa chaîne,
Ainsi le même mal qui me rongait le cœur
Toujours me poursuivait du cri de sa douleur.
Cet ange sur un autre avait plié ses ailes;
Son front ne brillait plus des mêmes étincelles :
Il s'était recouvert d'un long voile et de fleurs ;
Et tandis que mes yeux se remplissaient de pleurs ,
Toujours, sous le ciel gris où ma rivière coule ,
Jusque vers le clocher, j'entrevois la foule
Qui, joyeuse et parée, aux pieds des vieux ormeaux ,
Se pressait sur ses pas dans le champ des tombeaux ,
Et moi je m'éveillais la face contre terre ,
Maudissant dans ma nuit jusqu'au toit de mon père.

Après avoir fléchi les deux genoux en vain

Sur la cendre des morts, je repris mon chemin :
Je marchai vers le Tibre, et, sur les sept collines,
J'ai crié ma douleur à toutes les ruines ;
Mais les échos partout, ainsi qu'un cri moqueur,
Du fond des vieux arceaux la jetaient à mon cœur.
Avec moi j'ai porté cette sombre parole
Sur la tour de Néron et dans le Capitole,
Sous l'arc de Constantin, de Sévère et Titus,
Vers tous ces monuments d'hommes qui ne sont plus :
Jusqu'en son vaste sein l'immense Colysée
L'entendit retentir, mais comme une risée !
Que faire?... où donc aller?... de Saint-Jean-de-Latran
Je courais me jeter au pied du Vatican :
Mais ni ses voûtes d'or, ni la pompe royale
Qu'étale sous les yeux la semaine pascale,
Ni les sublimes chants des longs *miserere*,
Ni les tableaux divins de ce palais sacré,
Rien ne put effacer, même un jour, même une heure,

Le brûlant souvenir de l'être que je pleuré !

Au flot qui gémissait je demandais alors :

« Mon bon ange gardien n'est-il plus sur vos bords ? »

« C'est l'ange du malheur, à l'amitié fidèle ;

« Dans ces vagues de neige a-t-il trempé son aile ? »

Et le flot répondait : « Ce bel ange à l'œil noir

« Un matin dans mes eaux a cherché son miroir ;

« Mais pour son front si pur, pour son âme candide,

« Leur cristal n'était pas d'une onde assez limpide :

« Il ne pouvait y voir le reflet de ses yeux !

« Il a repris son vol pour la terre ou les cieux. »

Dans le désordre affreux de mon âme blessée,

Laissant errer mes pas au gré de ma pensée,

J'allais cherchant partout : sur les bords de l'Anio,

Sur l'abîme écumant du fougueux Velino ;

Et de là, tout à coup, retournant en arrière ,

Je foulais de nouveau mon sentier de misère,
Et puis, vers l'Océan portant mon désespoir,
Sur les débris d'un temple alors j'allais m'asseoir.
Mais, hélas! ô Pestum, à travers tes broussailles,
Un seul oiseau chantait l'hymne des funérailles!
A peine sous mes yeux s'agitait un lézard :
Rien d'humain ne s'offrait à mon triste regard,
Hors quelques fronts jaunis et cachés sous la bure
Qui faisaient de pitié frissonner la nature !
Où donc, où donc est-elle? échos, répondez-moi !
Amitié, je t'implore, oui, j'ai besoin de toi,
De toi, si belle aux yeux et si chère à mon âme,
De toi, qui m'apparus sous les traits d'une femme,
D'une femme au sourire, au regard enchanteur,
Et qui d'un doux élan fait palpiter le cœur!

Me voici sur la mer : poétiques rivages,
Abritez-vous son front sous vos riants ombrages?

Ramez, beaux bateliers ! je sais, à l'horizon,
Des rochers dont ses pieds ont foulé le gazon.
Allons, beaux bateliers ! ramez, ramez encore !
La nuit a fui le jour : déjà voici l'aurore ;
Dans le ciel a brillé l'étoile du matin ,
Et la voile blanchit dans l'horizon lointain.
Dieu ! que le temps est long ! ... Rameurs, allons, courage !
Nous voici dans une heure au terme du voyage :
Mais que dis-je ? je vois déjà du sein des mers
Les rochers d'Amalfi s'élancer dans les airs.

Tout brille, tout s'anime au lever de l'aurore.
Salut, bords enchantés ! que votre ciel est pur !
Des rayons du soleil le rocher se colore ;
La mer berce le jour sur sa plaine d'azur.

Pourquoi, belle Amalfi, cette robe empourprée
Qui tombe, à plis mouvants, sous l'ombre où je m'assieds?
Pourquoi, dès le matin, si richement parée?
Pourquoi ce tapis bleu déroulé sous mes pieds?

Et sur ta plage aussi pourquoi donc ce murmure?
Pourquoi ce ciel si doux, ces parfums dans les airs,
Ces orangers en fleurs, ces berceaux de verdure
Et ces jours de printemps à l'heure des hivers?...

La foule, vers le soir, du haut de la colline,
Redescend tes degrés parsemés de gazon ;
Il est nuit, et soudain ton vallon s'illumine :
Mille feux sont épars sur tes blanches maisons !

La lune dans la mer à son tour se balance,
Et la voix du canon répond aux voix des cors,
Et la vague, en jouant, sur la rive s'élance,

Tout rayonne de joie au bruit de ces accords.

O rochers d'Amalfi, ne l'auriez-vous pas vue,
Du sommet de vos tours, livrant son voile au vent ?
Vous, ombres de ces lieux, l'auriez-vous entendue ?
L'auriez-vous vu gravir les degrés du couvent ?

Au milieu de ces chants, dans ces doux bruits de fête,
Sous ces vives clartés qui succèdent au jour,
Une voix retentit qui me dit qu'on s'apprête,
Sur ces bords enivrans, à chanter son retour.

Pour elle j'ai cueilli la fraîche campanule
Sous la grotte où déjà vous l'avez vu s'asseoir ;
Pour la mettre à ses pieds, je quitte ma cellule...
Beaux rochers d'Amalfi, je vais aussi la voir !

Je disais ; mais en vain j'ai cherché sur la plage,

En vain dans les sentiers de Ravelle à Scala !
Pourquoi donc tant d'éclat partout sur mon passage ?
Pourquoi ce ciel si pur quand elle n'est plus là ?...

Lorsqu'un ange a passé dans la céleste sphère ,
Long-temps même après lui tout brille dans les cieux ;
Ainsi là tout brillait, car l'ange de la terre
D'une aile caressante avait touché ces lieux.

Belle, ô belle Amalfi ! te voir a tant de charmes,
Qu'en tournant le feuillet du livre des adieux,
Je crois trouver encor la trace d'une larme
Dans l'empreinte des noms qui passent sous mes yeux !

Et le sien, doux pour moi comme un son de la lyre ,
Oui, ce nom que j'entends dans les brises du soir,
Sur cette page blanche où je viens de l'inscrire,
Comme un signe de deuil, mes yeux ont pu le voir !

Il disait à mon cœur : « Que fais-tu sur la plage ?
« L'âme que tu cherchais a fui vers d'autres bords ;
« Toi-même aussi vas donc vers un autre rivage ,
« Et laisse d'autres voix répondre aux voix des cors. »

Adieu, pays du ciel ! dans le sein d'une amie ,
L'homme ici qui pourrait épancher ses douleurs ,
Jusque sur ces rochers devrait aimer la vie,
Tant l'azur est brillant, même au milieu des pleurs !

XVIII

LE MYSTÈRE.

Quand le mystère
Revient sur terre ,
Quand le jour fuit
Devant la nuit ;
Au doux murmure
De la nature ,
Sous un ciel bleu ,
Seul avec Dieu ,

Combien une étroite vallée

Tout isolée

A de doux charmes pour un cœur

Dans la douleur !

Dans un beau songe

L'âme se plonge ;

A l'âge d'or

On croit encor :

C'est une étoile

Qui luit sans voile ;

C'est le flot pur

D'un lac d'azur.

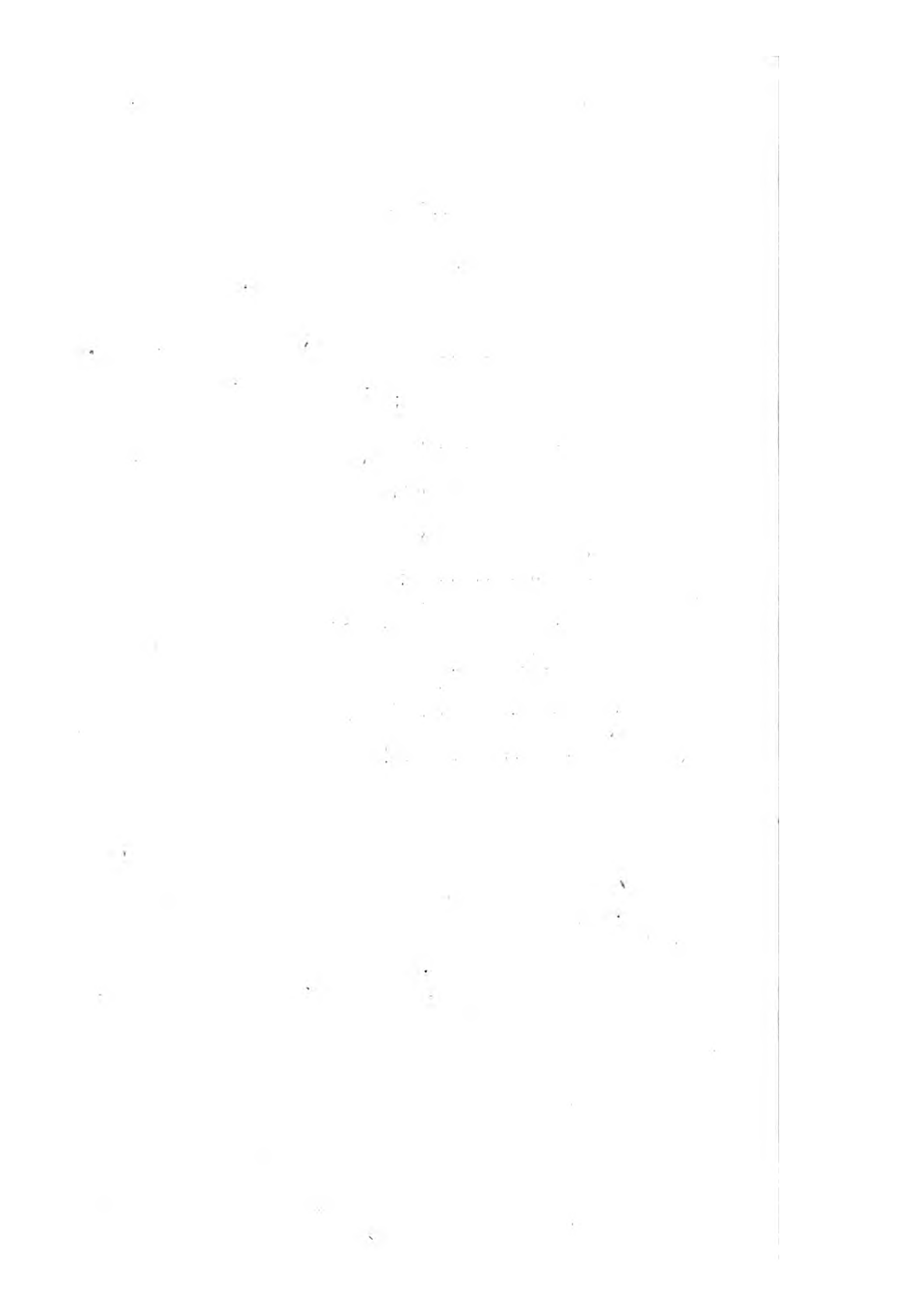
On sent renaître ce délire

Né d'un sourire :

Tout un passé rempli d'amour

Est de retour !

C'est une femme
Avec son âme
Et ses accents
Doux et puissants ;
C'est une larme
Pleine de charme ,
Un regard doux ,
Tendre et jaloux ;
Un souvenir qui nous embrase ,
Un jour d'extase ;
C'est un oubli de la douleur ,
Un chant du cœur !



XIX

APPARITION.

Belle nuit, sois plus sombre :

Dans l'azur de ton ombre

Je crois la voir encor !

Et toi, Dieu de lumière,

Ah ! poursuis ta carrière

Sous tes nuages d'or !

Mais plus la nuit est sombre

Et plus brille dans l'ombre
L'étoile sous les cieux,
Et sous l'or du nuage
C'est encor son image
Qui rayonne à mes yeux!

Dans le flot qui s'entrouvre,
Dans le ciel qui me couvre
C'est elle que je vois!
Dans le vent qui soupire,
Dans le son de ma lyre,
C'est encore sa voix!

Vainement comme un songe
Où mon âme se plonge
Je fuis mon propre cœur;
Toujours il me ramène
Au sujet de ma peine

Et creuse ma douleur !

Du plus loin que mon âme

Aperçoit une femme

Au front pur, aux yeux bleus,

Soudain elle la pare

De la beauté si rare

Qui brillait en ses yeux !...

Un soir, Dieu ! quelle ressemblance !...

C'était à Rome, au sein d'un bal,

Près d'un tourbillon que la danse

Roulait, emportait en cadence

Sous le voile du carnaval.

Une femme dans cette fête,

Sous son domino de satin,

Mais laissant voir sa jeune tête ,
Comme la muse du poète ,
Rêveuse , attendait le matin :

Elle était parmi cette foule
Qui , sous des lustres radieux ,
En anneaux bruyants se déroule ,
De même qu'un torrent qui roule
Sous l'azur étoilé des cieux.

C'est l'heure où la beauté romaine ,
Tenant en main son masque noir ,
Veut bien , durant une semaine ,
Mêler aux jeux son front de reine ,
Et comme au cirque vient s'asseoir ;

L'heure où la femme qui soupire
Peut verser , loin d'un œil jaloux ,

Dans cette autre âme qui l'inspire ,
Tout le secret de son délire ;
L'heure où la femme est à genoux !

Et voilà qu'un œil plein de flamme
Tout-à-coup brille devant moi,
Et que je sens un bras de femme ,
Et contre mon bras battre une âme...
« O mon ange ! était-ce donc toi ? »

J'ai senti sa main caressante
Dans un transport presser ma main ,
Et sur sa lèvre frémissante ,
Comme le soupir d'une amante ,
Mon nom s'échapper de son sein.

Mais comme un chant qu'on sent éclore
Et qui se perd dans mille bruits ,

Comme le feu d'un météore
Qui brille et soudain s'évapore
Sous le ciel rayonnant des nuits ,

Ainsi l'étoile de ma vie,
Malgré l'éclat de sa beauté,
Dans un cercle brûlant d'envie,
En tenant mon âme ravie ,
Échappe à mon œil enchanté !

Serait-ce donc un songe ?... A l'heure solennelle
Où Rome , à deux genoux , pleure son carnaval ,
A Saint-Pierre , je vois, au fond d'une chapelle ,
Cette même beauté que j'avais vue au bal !

Prenez , prenez vos luths, saisissez vos palettes,
Mêlez bien vos couleurs , accordez vos accents ,

Peintres au nom sacré, vous illustres poètes,
Et vos efforts unis resteront impuissants !

Non, jamais; quelque soit la force du génie,
Jamais vous ne rendrez ce charme intérieur
Qui s'empare de l'âme au bruit de l'harmonie
De ces *miserere* qui gémissent en chœur ;

Jamais sous le pinceau la plus vivante toile
Ne pourrait rendre aux yeux ce regard tout divin
Dont l'humide rayon perçait l'ombre d'un voile
Qui couvrait à demi son visage enfantin.

Sans aucun ornement dans son humble parure,
Avec sa peau si blanche et son vêtement noir,
Ses yeux d'un bleu si doux, sa blonde chevelure,
Parmi tant de beautés, qu'elle était belle à voir !

De loin je la suivais comme nous suit une ombre ,
Et si je la perdais au sortir du saint lieu ,
Même en ces jours de deuil , sous son vêtement sombre ,
Mon œil la retrouvait dans le temple de Dieu.

Mais combien j'ai maudit ce brillant équipage
Aux fiers et noirs coursiers qui creusaient le pavé ,
Alors que cet objet d'un tendre et pur hommage
D'une aile me toucha , puis me fut enlevé !

Trois jours après , dans la soirée ,
Non plus sous un vêtement noir ,
Mais comme au bal fraîche et parée ,
Et moi , d'amour l'âme enivrée ,
Aux mêmes lieux j'ai pu la voir.

Comme une tiare du Saint-Père ,
Suspendue entre terre et cieux ,
Sous des étoiles de lumière ,
Le soir, le dôme de Saint-Pierre
S'offrait étincelant aux yeux.

Alors la foule était immense ;
Vingt peuples couraient à la fois
Au bruit d'une réjouissance
Que relevaient de leur présence
Jeunes reines , princes et rois.

Sur la place où chacun s'engage
Pour voir l'éclat de ces lueurs ,
En avant de chaque équipage ,
Flottait au vent sur le passage
La torche blanche des piqueurs !

La clarté devint si brillante ,
Ces feux prirent un tel essor
Que l'on vit , à la nuit tombante ,
L'étoile la plus rayonnante
Pâlis sous son long voile d'or.

Ah ! combien tressaillit mon âme
Quand , à ces doux flots de clarté ,
Je vis dans les yeux d'une femme
Se refléter ces jets de flamme
Qu'admirait la grande cité !

Sous le portique de Saint-Pierre
Elle apparaissait à mes yeux
De même qu'un ange en prière ,
Tout resplendissant de lumière ,
Debout à la porte des cieux !

Je ne savais, dans mon ivresse,
En quelle langue lui parler :
Dans ma joie et dans ma tristesse,
D'espoir, de crainte et de tendresse,
Oui, je me sentais tout trembler...

Mais adieu, brillante féerie !
Au jour a succédé la nuit :
Je n'ai gardé de cette vie
Que ma plaintive rêverie
Qui sous mille aspects me poursuit !

XX

LE SONGE

Cette nuit même encore, en dormant, je l'ai vue :
Sur un linceul de soie elle était étendue,
Et trois anges portaient ce linceul dans les airs
En murmurant tout bas de funèbres concerts;
Mais, jusque dans le deuil, sa tête virginale
Avait gardé l'éclat d'une aube matinale ;
Comme aux jours du bonheur, son beau front était pur,
Ses yeux étaient ouverts, et leur limpide azur,

Plein du reflet d'un ciel dont la lumière embrase,
Conservait dans la mort le charme de l'extase.
Cette absence de vie était comme un sommeil
Qui laissait deviner l'heure du saint réveil !
Ses longs cheveux flottaient sur ses blanches épaules
Comme sur leur tronc blanc le feuillage des saules,
Et sans cacher aux yeux ses formes, sa blancheur,
Ils semblaient l'entourer d'un voile de pudeur.

Sous le dais bleu du ciel, comme pour la madone,
Les anges dans les airs tenaient une couronne,
Et, la suivant des yeux dans son divin essor,
L'attendaient à genoux sur des nuages d'or ;
Puis ensuite ils venaient, de leur aile embrasée,
Répandre en ses cheveux des perles de rosée
Plus belles mille fois que le plus beau cristal !
Comme une fiancée, à son entrée au bal,
Tous ils suivaient ses pas dans ce grand jour de fête ;

Puis un d'eux, s'approchant pour couronner sa tête :

« Un jour que tu pleurais, ton bon ange était là :

« Regarde dans nos mains? tes larmes, les voilà :

« De ces larmes d'amour brillantes comme étoile ,

« Pour toi nous avons fait une couronne, un voile,

« Puis encor ce collier plus beau que diamant.

« Ton front est couronné des pleurs de ton amant ;

« Ces perles sur ton cou, ce voile sur ta tête

« Sont tant de pleurs donnés en regret au poète ,

« Ce jour où dans sa main ta main blanche tremblait

« Quand le baiser d'adieu sur ta lèvre coulait !

« Ces rayons lumineux, ces vives étincelles

« Que tu vois ruisseler sur l'azur de nos ailes ,

« Oui , ce sont là les pleurs répandus par l'amour ;

« Les autres sont restés au terrestre séjour,

« La terre les a bus... Ceux-ci, d'une eau trop pure,

« Le maître nous a dit : Qu'ils soient votre parure :

« Jusqu'à l'heure où viendront ceux qui les ont perdus,

« Car ils sont les premiers entre tous mes élus! »

Et dans le même instant, sous la céleste enceinte,!

Un autre esprit, sorti de la cohorte sainte,

Devant elle venait fléchir les deux genoux;

Puis, une lyre en main, d'un accent pur et doux

Et l'œil fixé sur elle, on l'entendait lui dire :

« Je suis son ange à lui; reconnais cette lyre!

« Elle était dans ses mains le jour où tu pleurais,

« Elle vibrait encore à l'heure où tu mourais.

« Depuis qu'il ne t'a vue, en errant sur la terre,

« Sa lyre n'a jeté qu'un accent funéraire :

« Un jour elle est tombée au milieu d'un soupir

« Qui dans le sein de Dieu vint alors s'assoupir

« En murmurant tout bas un nom brûlant de flamme

« Qui de son sein tremblant sortait avec son âme.

« Comme à ton heure aussi, son bon ange était là!

« Regarde dans mes mains? sa lyre, la voilà!

« Dans l'air il a suivi ton sillon de lumière ;
« Il est là , près de nous ; mais , hélas ! sa paupière
« Est tant humide encor des pleurs qu'il a versés,
« Qu'il te cherche sans voir, et que , les yeux baissés ,
« Insensible à ma voix il se refuse encore
« A reprendre en ses mains cet instrument sonore
« Qui doit , jusqu'en ces lieux , remplir au loin les airs
« Des plus divins accents des célestes concerts ! »

Il dit, et disparut : les Esprits firent place ;
D'un rayon lumineux elle suivit la trace,
Et soudain tout son être , illuminé d'amour,
Tressaillit à ma vue ainsi qu'en ce beau jour
Où , sous l'ombre des bois qui couvrent ma colline,
Tandis que je chantais , je vis de sa poitrine
S'exhaler ce soupir qui battait dans son cœur,
Ce soupir enivrant qui fut tout mon bonheur !

O nuits ! parfois au moins vos rêves ont des charmes
Qui sèchent dans nos yeux, pour un moment, nos larmes :
Ne seraient-ils donc pas une voix du destin ?...
Quand le songe expira dans les bruits du matin ,
Nos lèvres s'unissaient dans un baiser de flamme
Où se fondaient nos cœurs qui ne faisaient qu'une âme,
Et le ciel redisait, dans son immensité ,
L'hymne saint du bonheur et de l'éternité !

LE COLYSÉE.

Rome ! quand le soleil descend sur tes collines,
J'aime à chercher des yeux, dans tes vastes ruines,
Parmi tant de palais aux mains des destructeurs,
Ces murs pétris du sang de tes gladiateurs,
Ce cirque aux mille arceaux tout couronnés de lierre,
Que le soleil couchant dore de sa lumière
Comme un dernier rayon de ton astre éclipsé,
Et qui jette à la tombe un reflet du passé !

Emblème solennel de l'humaine pensée ,
La pierre est sur la pierre en ces lieux entassée :
Ils renferment en eux, dans leur antiquité ,
Et la Rome moderne et la vieille cité.
Il me semble encor voir la foule qui s'élançe
Sur les pas des Césars dans cette enceinte immense :
Je crois voir, comme alors, assis sur tous ces bancs ,
Dans ce funèbre enclos, femmes , vieillards, enfants
Regardant d'un œil sec le fer ouvrir la veine
Et le sang du vaincu ruisseler dans l'arène.

Mais le Ciel à tout homme a révélé ses droits ;
Le Christ a sur ces murs planté son humble croix ,
Non pas cette croix d'or au dôme de Saint-Pierre ,
Mais une croix de bois sur un tertre de pierre
Où tout être qui sent le besoin de prier
Peut venir, l'œil en pleurs, le soir s'agenouiller.

O Christ! oui, le voilà l'autel du sacrifice
Où ta lèvre a vidé tout le fiel du calice!
Au sang pur du martyr par la haine immolé,
Le sang vil des lutteurs sur le sable est mêlé,
Ainsi qu'au Golgotha, sous le fer de la lance,
Le sang du criminel au sang de l'innocence.
Oui, ton temple il est là, dans sa simplicité,
Gardant des premiers jours toute la pureté :
Sur les autels brisés des dieux de l'esclavage
Il s'élève humblement, noble et vivante image
D'un culte où tout respire amour et charité,
Fraternité, souffrance, espoir et liberté!
Combien il est plus grand, au sein de ces ruines,
Ce temple d'un Dieu mort le front chargé d'épines!
Chaque lierre incliné le long de ces arceaux
Semble un arbre de deuil dans le champ des tombeaux;
Chaque fleur, sur tes pieds, comme la Madeleine,
Verse son urne d'or, de parfums toujours pleine ;

Chaque voûte a son orgue où, la nuit et le jour,
Gémit au sein des airs le cantique d'amour ;
Et le Transtévérin y vient, d'un bord à l'autre ,
Les pieds nus, implorer le Maître de l'apôtre :
En foulant les gazons de ces sentiers épars ,
Quand il reporte au ciel ses humides regards ,
Il ne craint pas qu'un homme, aux portes de l'église,
En voyant ses haillons , et l'aborde et lui dise :
« Que viens-tu faire ici ? c'est le palais des rois ! »
Mais il prie en pleurant à genoux sous la croix ,
Car il sait que Celui qu'invoque sa misère
A souffert tous les maux en passant sur la terre ,
Qu'une crèche de bois lui servit de berceau ,
Et qu'une simple pierre a couvert son tombeau.

Oh! combien dans ces murs, combien à cette vue
Mon cœur est plus touché, mon âme est plus émue
Que lorsque je revois, sous mes yeux éblouis,

Cet or étincelant, ces porphyres polis ,
Ces marbres précieux qu'on foule sur les dalles,
Vanités d'un vain monde au sein des cathédrales,
Corruption des cours apportée au saint lieu
Et dont l'orgueil humain se pare au nom de Dieu !

O Christ! serait-ce ainsi que ton apôtre Pierre
Eût voulu voir bâtir un temple à la prière ?
Et n'eût-il pas compris que le temple moral
Croulait sous les piliers du dôme colossal
Qui montait vers les cieux , comme un saint édifice ,
Mais dans un âge impur, et sous la main du vice ?
Aussi, sur tes autels quand l'encens brûle encor,
Ce n'est plus dans les cœurs, c'est dans des coupes d'or;
L'hymne, qui retentit comme une voix de femme,
A perdu dans ta nef l'accent viril de l'âme,
Et la foule qui vient au jour de son grand deuil ,
Sous le vêtement noir se presser sur ton seuil ,

**Au lieu de t'adorer, d'un vain regard contemple
Ce palais que l'orgueil s'est bâti comme un temple !**

LA FIORÉRA.

Volez, brillants coursiers ; roulez, beaux équipages!
Pour moi, je viens rêver sous ces riants ombrages,
Plein du songe fatal qui toujours me poursuit,
Fuyant au bord de l'onde et la foule et le bruit,
Et n'attendant ici que l'heure du silence
Pour reporter mes pas dans tes murs, ô Florence!
Et pour revoir encor ton palais crénelé
A la blanche lueur de ton ciel étoilé!

Alors le souvenir de tes beaux jours de gloire
S'ouvre devant mes yeux comme un livre d'histoire,
Et je puis un moment oublier mes douleurs ;
Mais quand sous ton soleil je ne vois que des fleurs,
Quand, de l'angle du pont, toujours à mon oreille
Monte une douce voix, et que d'une corbeille
Sort un bouquet fleuri qu'on me jette en passant,
Pour en parer, hélas ! le sein d'un être absent,
De si tristes pensers s'élèvent dans mon âme
Que souvent j'ai maudit la pauvre jeune femme
Qui cherche, malgré moi, pour un humble denier
Sa rose la plus belle aux bords de son panier !

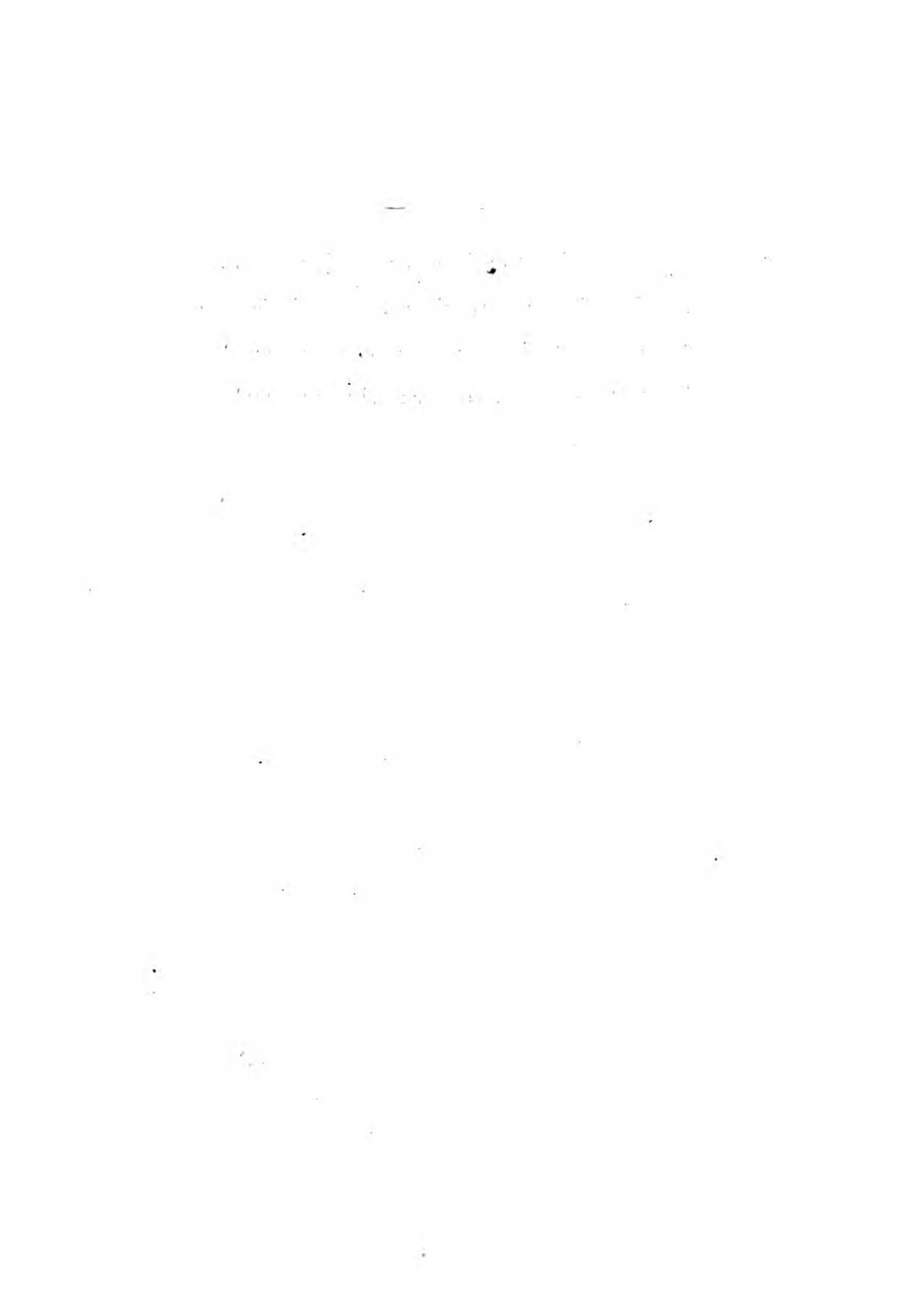
Quand je hâte le pas, devant toi, sans rien dire,
Jeune fille, en mon cœur, ah ! si tu pouvais lire,
Si tu savais pourquoi souvent, les yeux en pleurs,
Je détourne la vue à l'aspect de tes fleurs !

Si tu savais combien ont pour moi d'amertume
Ces lilas embaumés dont ton ciel se parfume !
Si tu le devinais... non , tu ne viendrais pas,
Ton bouquet à la main, te presser sur mes pas ;
Car sous ce beau ciel bleu tout être qui respire
Doit comprendre les maux d'une âme qui soupire !
Et peut-être en tes yeux alors je pourrais voir
Mes pleurs se refléter comme dans un miroir,
Et ton front si riant, fille de l'Italie !
Se charger tout à coup de ma mélancolie !...

Mais non ; garde toujours ce doux bonheur en toi !
Comme hier, jeune enfant, aujourd'hui viens à moi :
Je les prendrai ces fleurs qui voilent ta misère ;
Et lorsque, vers le soir, tu reverras ta mère ,
Quand ta main dans sa main pourra mettre un peu d'or,
Leur parfum, je le sens, me sera doux encor !

Qui sait?... peut-être aussi, peut-être ton cœur aime
Et pour unir ton sort à cet autre toi-même,
A cet être adoré qui vit de ton amour,
Peut-être n'attends-tu, pauvre enfant, que le jour
Où tu pourras montrer, au fond de ta corbeille,
Au lieu de ces bouquets qui la paraient la veille,
Quelques pièces d'argent qu'en passant, le matin,
L'étranger aura mis dans le creux de ta main !
Viens, tu le béniras, sans savoir sa pensée ;
Et, le soir, vers l'Arno, quand, la tête baissée,
Tu l'apercevras seul, passer le front rêveur,
Croyant que ton bouquet sentira battre un cœur,
L'étranger s'en ira, loin des yeux de la foule,
Suivant le vert sentier où le flot se déroule,
Le jeter, en pleurant, dans l'onde dont le pli
Viendra le recouvrir d'un éternel oubli !

**Vous, fleurs de mon vallon, vous que je vis éclore
Dans les prés, sous mes bois, aux rayons de l'aurore,
Avez-vous cet éclat, ces parfums, ces couleurs?
Pourtant avez-vous vu couler ainsi mes pleurs?...**



XXIII

VENISE.

Noble et vaste débris de la ville superbe,
Beau marbre mutilé, sceptre d'or dans les fers,
Banc de sable où la mort a fécondé son herbe,
Mystérieux tombeau de l'empire des mers,

Venise, à toi salut! je viens sur ton rivage
Demander un peu d'ombre à tes murs attristés :
Mon cœur brûle et se meurt sous le poids d'une image,

Comme un rayon du ciel sur tes flots agités !

Il se meurt comme toi sous le poids de sa gloire,
Sous le poids des douleurs qu'il ne peut contenir ;
Je vis dans le passé : toi, tu vis dans l'histoire !
Ton bonheur et le mien ne sont qu'un souvenir !

Comme deux naufragés que le malheur rassemble,
Nous voici réunis tous deux sur un écueil ;
Il ne nous reste, hélas ! plus qu'à pleurer ensemble :
Venise, couvre-moi de ta robe de deuil !

Je suis le matelot sur le vaisseau de guerre
Quand le vent de la mort a sifflé dans ses mâts ;
Je pleure les débris de la noble galère
Que le doge montait aux heures des combats.

Son drapeau déchiré flotte encor sur sa proue

Comme un sombre signal de détresse et de mort ;
Mais il s'agite en vain : le vent qui le secoue
N'est qu'un souffle épuisé qui vient mourir au port.

Adieu , mon beau navire ! adieu, mes blanches voiles ,
Mes câbles goudronnés, mes cordages tendus !
J'ai vu briller sur vous la lueur des étoiles ,
Comme un flambeau de deuil sur ceux qui ne sont plus !

Venise , devant toi , devant ton agonie,
Quel cœur n'oublierait pas un moment ses douleurs ?
Il me semble en ce jour que c'est à ton génie
Que j'offre en holocauste et ma plainte et mes pleurs.

De tous les monuments qu'ici mon œil contemple
Un seul s'est revêtu d'un éclat éternel :
Sur tes bords désolés, il est encore un temple
Brillant comme ta gloire et pur comme ton ciel ;

Il est resté debout sous le vent du naufrage
Comme un roc de granit où se brisent les flots ,
Comme un asile saint ouvert pendant l'orage
Pour recevoir les vœux des pauvres matelots !

Mais, hélas! ô Saint-Marc! sur ta bannière antique
Ton beau lion s'endort : pourtant son glaive est nu !
Croit-il dans son sommeil garder le saint portique?
Pourquoi, roi du désert, ce front noble abattu?

Jadis sous ton ciel bleu, cette griffe endormie
Levait avec fierté son glaive dans les airs :
Ne porterais-tu donc qu'une épée ennemie?
N'entendrais-tu donc plus gémir le flot des mers?

Fille de l'Océan, reine découronnée,
Ton sceptre est-il tombé dans le lit du canal?
Te verra-t-on toujours la tête prosternée?

N'iras-tu plus t'asseoir dans ton palais ducal ?

Ah! dans tes belles nuits, sur tes places publiques,
Quand le barde gémit et sent battre son cœur
Sous le grand souvenir de tes siècles antiques,
Et qu'il voit ton drapeau dans les mains d'un vainqueur ;

Le chant, qu'il exhalait, dans sa poitrine expire,
Et son cœur, indigné de ton stérile orgueil ,
Dans un dernier accent est prêt à te maudire
Sur le sable où ta gloire a bâti son cercueil !

En cherchant vainement tes vaisseaux dans la rade
Il voudrait croire encor qu'au loin sont tous ses mâts,
Que ce peuple, pressé sur sa place en arcade,
Attend impatient la suite des combats !

Mais, hélas! tu n'es plus qu'un fantôme sur l'onde,

Un palais fantastique , un vaisseau démâté ,
Une apparition qui vient d'un autre monde ,
Un tombeau de granit par le flot balotté !

Et moi, qui n'ai foulé, de Naples jusqu'à Rome,
Sous ton brûlant soleil et l'azur de tes cieux,
Que cendre de volcan et que poussière d'homme ,
O Venise! dis-moi quel peuple est sous mes yeux?

Au lieu des Dandolo, les hordes autrichiennes
Se pressent sur ta grève et pèsent sur ton port ;
Tout le sang de ta race a péri dans tes veines :
C'est un chef étranger qui commande à ton bord !

Frappe donc du trident, évoque ton génie ,
Tes doges, ton conseil et tes inquisiteurs !
Aujourd'hui que tu meurs d'une lente agonie,
Demande donc la vie à tes dominateurs !

Écoute dans tes murs, écoute sur ta plage :
Ils chantent pour bercer ta molle volupté !
Adieu, pays des morts, île de l'esclavage,
Peuple, qui n'as pas su sauver la liberté !

Mais en vain je voudrais chercher dans ma poitrine
Un accent de colère et d'indignation ;
Devant ton souvenir, Venise, je m'incline :
Pourquoi jeter aux morts la malédiction ?

XXIV

LE LAC MAJEUR.

L'ISOLA MADRE.

Je suis un rossignol qui chante, nuit et jour,
Sous mes bois d'orangers, le cantique d'amour.

L'ISOLA BELLA.

Moi je suis une femme, et, loin des yeux du monde,
Je dors dans mes palais au doux bruit de mon onde.

L'ISOLA DE' PESCATORI.

Je ne suis qu'un pêcheur, et sous le flot qui fuit
Je jette mes filets aux heures de la nuit.

LES TROIS VOIX.

Voici bientôt deux mois que notre ciel est sombre !
Les heures du matin comme celles du soir
S'écoulent tristement et se perdent dans l'ombre :
Sur nos flots agités qui donc viendra nous voir ?

L'ISOLA MADRE.

Hélas ! plus de soleil, plus de brise embaumée,
Plus d'enivrants parfums sous mes arbres en fleurs !
La tige sur le sol languit inanimée...
Et moi , je suis comme elle et n'ai plus que des pleurs !

L'ISOLA BELLA.

Beaux nuages d'argent , que je voyais éclore
Sur le sein de mes eaux et monter dans les cieux ,

Au sortir de la nuit, je crois vous voir encore ,
Et l'onde , par torrents, partout s'offre à mes yeux !

L'ISOLA MADRE.

Hélas ! durant le jour, pas une seule voile
Qui m'apporte en glissant le chant des matelots !
Hélas ! durant la nuit, pas une seule étoile
Qui tombe rayonnante au milieu de mes flots !

L'ISOLA BELLA.

Ah ! dis-moi , beau pêcheur, est-ce la fin monde ?
Sur le seuil du palais, vois-tu le flot courir ?
Moi , reine de ces lieux , je tremble au sein de l'onde :
Le flot qui me berçait va-t-il donc m'engloutir ?

L'ISOLA DE' PESCATORI.

Ne crains rien de l'orage :
Je suis l'enfant des eaux !
Qu'elles couvrent la plage ,

Je me jette à la nage
Et te suis sous les flots!

L'ISOLA MADRE.

Et moi, m'entendras-tu gémir dans ma retraite?
Déjà le bruit des vents se mêle à mes accords.
Mon Dieu! que je suis loin! dis-moi, dans la tempête,
Ton bateau viendra-t-il me chercher sur ces bords?

L'ISOLA DE' PESCATORI.

Je serai cette voile
Qui t'apporte un doux bruit :
Quand l'ombre étend son voile,
Je serai cette étoile
Que tu cherches la nuit.

L'ISOLA BELLA.

Rossignol, pourquoi donc me troubler de ta plainte?
De ton cœur agité, chasse une vaine crainte;

Va , laisse l'eau tomber, laissons le vent gémir :

Chaque flot qui s'élance

Mollement me balance...

Rossignol , beau pêcheur, ah ! laissez-moi dormir !

L'ISOLA MADRE.

Oui , ferme tes beaux yeux ! Je suis l'oiseau qui veille,

Je suis le rossignol qui chante nuit et jour

Pour apaiser les flots , pour charmer ton oreille :

Tous les vents rediront mon cantique d'amour.

L'ISOLA DE' PESCATORI.

Dors donc, si tu le veux, sous ton palais de marbre ;

Pour moi , dans mon îlot , ma navette à la main ,

Je vais voir mes filets étendus sur mon arbre ,

Puis attendre en sifflant le soleil de demain.

L'ISOLA BELLA.

Mon rêve était si doux dans ma couche de pierre !

Je voyais devant moi , tout brillants de lumière ,
S'ouvrir deux grands yeux noirs, puis un homme à genoux
S'écriait à mes pieds : « Je serai ton époux ! »
C'était le beau captif , celui qui dans mon île
Contre un arrêt fatal vint chercher un asile.
Beau pêcheur, tu le sais , avant qu'il fût à moi ,
Une jeune mortelle , hélas ! avait sa foi :
Des anges de la terre elle était la plus belle ;
Mais du jour qu'il me vit, son cœur fut infidèle :
L'univers, ce fut moi , moi seule en ma beauté !
Un soir qu'il revenait, d'amour tout transporté ,
M'offrir , au lieu d'encens , son cœur comme la veille,
Tout à coup j'entendis ces mots à mon oreille :
« Déesse, je suis libre, et ce cœur gémissant ,
« Daigne le recevoir, tu l'as au prix du sang !
« J'ai cru durant un jour, en fuyant ton rivage ,
« De mon âme pouvoir arracher ton image :
« J'ai voulu retrouver en des traits animés

« Ces formes, ces contours qu'en toi j'ai tant aimés ;
« Mais toujours, plus mes yeux se reposaient sur elle ,
« Plus je songeais à toi , plus je te trouvais belle ,
« Et, si je la voyais dormir à mon côté ,
« C'est alors que surtout triomphait ta beauté !
« Ma raison s'égarait : mon âme en son délire
« Ne trouvait, en mon sein, d'accents que pour maudire
« Et l'autel et le Dieu qui , d'un lien fatal ,
« Avait cru l'attacher à mon lit nuptial.
« Elle aussi possédait la puissance de plaire ,
« Mais sa beauté n'était qu'un prestige éphémère :
« J'aurais vu chaque jour s'envoler à mes yeux
« Un de ces mille attraits où nous rêvons les cieux...
« Déesse , elle n'est plus , et ma vie est à toi !
« Ton palais est l'exil où m'a jeté la loi :
« Béni soit à jamais l'anneau de cette chaîne
« Qui fixe ma demeure où tant d'amour m'entraîne !
« Là, jusqu'au dernier jour, à tes pieds adorés,

« De ton divin repos mes regards enivrés,
« Sans jamais se lasser, sur toi portant leur vûe,
« Te diront les secrets de mon âme éperdue...
« Mais dors , dors , ô ma reine! ah ! jamais le réveil
« Ne serait, à mes yeux, doux comme ton sommeil ! »

Oh! qu'il avait un cœur d'artiste , un cœur de flamme !
Lui, dans mon corps de marbre, a su trouver une âme...
Tout mon être à ses yeux paraissait s'animer ;
Il aimait comme on aime ; oui, comme il faut aimer !...
A peine il eut parlé, qu'aussitôt sur ma lèvre
Je sentis un rayon plein du feu de la fièvre :
D'un charme tout céleste il embrasait mes sens !
Sa voix avait pour moi d'ineffables accents !...
Dans le flot qui gémit, il me semble l'entendre :
C'est son ombre qui passe, oui, c'est sa voix si tendre !...
Laissez donc l'eau tomber, laissons le vent gémir...
Rossignol , beau pêcheur, ah ! laissez-moi dormir !

L'ISOLA MADRE.

Et durant ton sommeil, si la vague en furie
T'enlevait dans ton rêve à cette ombre chérie ?

L'ISOLA BELLA.

Je la retrouverais dans le sable des eaux :
C'est là qu'elle repose au murmure des flots.

L'ISOLA MADRE.

Qui viendra respirer les parfums de ma plage ?
Qui viendra m'écouter, le soir, sous mon feuillage ?
Et toi, dans ton palais, qui donc viendra te voir ?
L'eau du ciel en tombant a terni ton miroir.

L'ISOLA BELLA.

Pour tes bois d'orangers, mon palais de féerie,
Va, les bardes toujours quitteront leur patrie :
Toujours nous les verrons des plus lointains climats

Vénir sous notre ciel oublier leurs frimats,
Et la rame vers nous guidant la barque errante,
Au souffle renaissant de ta brise odorante,
Tu les verras passer, au rayon matinal,
En caressant des yeux ton limpide cristal....
Des cris ont retenti sur la rive voisine :
Ne vois-tu pas sur l'eau la barque qui s'incline?...

L'ISOLA MADRE.

Pour moi, je suis trop loin... Comment te prévenir?
Mais toi, dis-nous, pêcheur, ne vois-tu rien venir?

L'ISOLA DE' PESCATORI.

Je n'aperçois encore au loin que l'hirondelle
Qui de l'aile en passant rase le sein de eaux...
Mais une voix répond à la voix qui l'appelle?
Une barque à l'instant s'agite sur les flots.

UNE VOIX.

« Bateliers, bateliers ! que m'importe l'orage ?

« Pour quitter le rivage,

« Qu'attendez-vous encor ? »

VOIX DE BATELIERS.

« Excellence, un peu d'or.

« Voyez : le ciel est gris, la vague est écumante...

« Si nous allions périr ! mais après la tourmente,

« Le beau temps reviendra... Nous attendrons encor. »

PREMIÈRE VOIX.

« Allons, tendez la main, mais déployez la voile ! »

VOIX DE BATELIER.

« Excellence, merci ! montez sous cette toile ?

« Là, monseigneur ; c'est bien ! placez-vous sur ces bancs ?

« Le lac est sans danger ; ne craignez rien des vents. »

L'ISOLA BELLA.

Rossignol , sous tes bois, un moment, fais silence !...

Déjà la barque touche à l'île des Pêcheurs :

J'entends l'onde gémir sous la rame en cadence

Et des chants se mêler au doux bruit des rameurs.

UNE VOIX SUR L'EAU.

« Salut , salut à toi , berceau des Boromées !

« Salut , lac enchanteur, noble et riant séjour !

« En vain le ciel est noir : tes îles parfumées

« Sont pour moi les palais d'amour !

« Si tes cieux étaient purs et tes ondes limpides ,

« Si le soleil versait sur tes flots ses couleurs ,

« Si des perles brillaient dans tes sables humides,

« Si je voyais naître tes fleurs,

« Comment donc jamais fuir ta montagne boisée
« Où l'oiseau dans un nid de parfum va nicher,
« Où le citron reçoit dans son sein la rosée

Sur le flanc jaune du rocher !

« Comment donc jamais fuir et la rive enchantée
« Et ces murs crénelés qui pendent sur tes bords ,
« Et ces palais flottants , et la vague argentée,

Et le doux bruit de tes accords ?

« Hélas ! il fut jadis une heure dans ma vie
« Où l'ombre d'un seul arbre et le flot d'un ruisseau
« Suffisaient au bonheur de mon âme ravie :

« Mon Dieu , que ce jour était beau !

« Ah ! garde plus d'éclat pour une autre journée !
« Et toi , brillant soleil , diffère ton retour :
« Attends que je sois loin de l'île fortunée ,

« Ou laisse-moi mourir d'amour ! »

L'ISOLA MADRE.

Dieux ! les voici, ma sœur, et j'entends une lyre :
Eh quoi ! nos flots troublés pourraient-ils leur sourire ?
Ils avancent ! ma sœur, fais voiler de ton mieux
Le tronc du vieux laurier... Ah ! que jamais leurs yeux
Ne découvrent la place où l'homme de la France
Naguère avait gravé son nom en ta présence !
L'étranger dans tes mains l'a payé d'un peu d'or...
Le barde, en t'admirant, te maudirait encor !

L'ISOLA BELLA.

Chante, beau rossignol, sois en paix dans ton île !
Déjà, dans mon palais, ils cherchent un asile...
Va, laisse l'eau tomber, laisse le vent gémir ;
Chaque flot qui s'élance
Mollement me balance :
Arrivez, voyageurs, venez : je vais dormir !

CHŒUR DES TROIS ÎLES.

Voici bientôt deux mois que notre ciel est sombre :
Les heures du matin comme celles du soir
S'écoulent tristement et se perdent dans l'ombre,
Et jusque sous l'orage on vient encor nous voir !

LE SIMPLON.

Hier, j'étais encor dans ces belles vallées,
Sur le bord de ces lacs aux vagues étoilées
Où le vent des hivers est un souffle embaumé
Doux comme le soupir qui dit : *Je suis aimé!*
Mais, d'un dernier regard, j'ai salué la plaine ;
J'ai gravi la montagne où la pensée humaine
Dans le cœur du rocher s'est creusé son chemin
Pour répandre ses flots sur l'empire romain.

Là, parmi ces déserts, loin des lieux que je pleure,
J'aurais voulu fixer à jamais ma demeure ;
Et puisque l'existence en moi n'est qu'un fardeau,
J'aurais voulu du moins la porter au tombeau,
Au milieu de ces bruits, de ces voix de tempête
Qui roulent en échos jour et nuit sur ma tête.
De si grands souvenirs s'attachent à mes pas !
C'est une armée entière et qui marche aux combats,
Et chaque coup de vent, chaque flot qui murmure
M'apporte un son de voix et le bruit d'une armure,
Le cri des chariots et l'accent des tambours
Que le torrent du siècle emporte dans son cours.
Un seul nom de géant, de ces voûtes de glace,
Sort en retentissant et remplit tout l'espace !
La nature en ses cris proclame son vainqueur :
Il semble qu'à ce nom tout doit se taire au cœur,
Qu'ici la gloire est tout, qu'une seule pensée
Devrait absorber l'homme, et que l'âme affaissée

Devrait se relever, prendre un nouvel essor,
Comme l'enfant des champs qu'on voit, au son du cor,
Du revers de ses doigts essuyant une larme,
Marcher le front levé, fier de porter une arme,
Et ne gardant en lui qu'un tendre souvenir
Qui s'efface aux pensers de gloire et d'avenir !
Mais en vain j'ai changé de ciel et de patrie,
Toujours en moi j'entends une voix qui me crie
Un nom, toujours le même et qui vibre en mon sein
Plus haut cent fois encor que tous ces noms d'airain !
Toujours, quand mon œil s'ouvre à l'aube matinale,
Il cherche le soleil de la terre natale ;
Toujours, dans les forêts, sous ces longs rameaux verts
Que mon œil voit blanchir au souffle des hivers,
Sur ces monts sourcilleux, comme une chevelure
Qui flotte dans l'orage au front de la nature ,
Toujours je pense , hélas ! au chêne du vallon
Où ma main a laissé l'empreinte de son nom !...

Voici trois jours passés sur ces sommets de neige :
Doux vallon des aïeux, dis-moi, te reverrai-je?...
O France! loin de toi, que de jours écoulés!
Loin de tes gazons verts, que de sentiers foulés!
Loin du bruit de tes eaux, que de vagues plaintives
Ont gémi comme moi sur mille et mille rives!...
Les entendrai-je encor ces flots blancs du ruisseau

Rouler sur les cailloux au penchant du coteau?...

Lorsque le rossignol au bois se fait entendre ,

Sous la main des bergers les verrai-je s'étendre ,

Ainsi que sous les doigts des fileuses de lin

La toile dans les prés au rayon du matin?

Entendrai-je siffler, sur la vieille tour blanche ,

Déjà prête à crouler ainsi qu'une avalanche ,

Le vent qui gémissait, comme une sombre voix ,

Sous les rangs éclaircis de ses tuiles de bois?

Retrouverai-je encor le père de famille

Lisant sous les arceaux de l'antique charmille?

Le verrai-je entr'ouvrir ses deux bras caressants

Pour presser sur son cœur l'aîné de ses enfants,

Et sa fille accourir sur les pas de sa mère .

Au doux bruit de mon nom pour embrasser son frère?

O ma soeur ! entendrai-je encore ton bouvreuil?

Et toi , mon pauvre chien , viendras-tu sur le seuil .

Bondir, lécher mes mains, et de ta blanche soie

Couvrir mon habit noir dans tes élans de joie?

Hélas! pourquoi vouloir retourner sur ses pas?

Tout ce qu'on a laissé ne s'y retrouve pas!

Heureux, heureux encor, sous l'ombre héréditaire,

Le fils, certain de voir et d'embrasser sa mère!

Mais qui peut m'assurer qu'auprès d'elle, le soir,

Au cercle de famille on me verra m'asseoir?

Qui me dit que la mort n'a pas sur chaque étoile

Étendu dans mon ciel son crêpe comme un voile?

Alors, qu'irais-je faire en un lieu désolé,

Dans un vallon désert de cyprès tout voilé?...

Le seul être vivant qui peut-être l'âme

A creusé sous mes pas un éternel abîme!

N'est-ce donc point assez des maux que j'ai soufferts?...

Et mon vallon pourtant, c'est pour moi l'univers!

XXVI

NOTRE-DAME DE BROU.

**Je dois garder encor le bâton de voyage !
Mais comment passer là sans fléchir le genou ?
Tout vient parler au cœur dans ce pèlerinage :
Salut , Notre-Dame de Brou !**

**Mon cœur souffre... Salut, Madone de la Bresse !
Salut, temple de paix, doux et pieux séjour,**

Asile trois fois saint, où l'âme dans l'ivresse
Vient prier en rêvant d'amour !

Ouvrez-vous, ouvrez-vous, mystérieux portiques
Dont je sens sur mon front les arceaux s'affaisser !
Je veux voir la blancheur de vos arches gothiques,
Ouvrez-vous : laissez-moi passer !

Dieu ! quel divin éclat sous ces saintes murailles !
Sans doute un doigt céleste et des yeux tout en pleurs
Ont détourné la main du démon des batailles,
Au jour sanglant de nos malheurs !

Qu'elle est belle la nef sous sa robe de pierre
Qui brille à tous les yeux sans aucun ornement !

Tel, au pied d'un autel, d'une Vierge en prière,
On voit blanchir le vêtement.

Ou plutôt n'est-ce point un pâle et long suaire,
Par la main de l'amour jeté sur des tombeaux?
Car un voile de deuil ferme le sanctuaire
Sous ces blancs et triples arceaux.

Je frappe à votre grille ; ouvrez-moi, Notre-Dame!
Venez , saints que je vois briller dans les vitraux ,
Ou levez-vous, ô morts ! par pitié pour mon âme,
Quittez votre lit de repos.

Oh! qui jamais rendra ces mille et mille charmes
Que renferme ton sein, Notre-Dame de Brou?

Ces pleureuses d'albâtre, aux yeux tout pleins de larmes,
Et leur long voile sur le cou?

Que tes morts dorment bien dans leur couche de marbre!
Mais d'où vient cette main, invisible à mes yeux,
Qui trace sur la pierre, ainsi que sur un marbre,
Un nom, des mots mystérieux?

D'où vient donc cet aspect qui tient de la féerie?
Ces lacs d'amour, ces juncs, cette fleur et ces nœuds,
Qui pendent sur le mur comme une broderie
Faites par des doigts amoureux?

Qu'on y voit bien la main et le cœur d'une femme!
Quelle tendre pensée abrite ces tombeaux!

Quel génie enchanteur soupirait dans cette âme
Qui veille encor sous ces arceaux !

Combien fut doux pour elle, à cette heure suprême,
De donner une forme aux rêves de son cœur,
D'épurer ici-bas l'amour comme au ciel même,
Et de vivre par sa douleur !

Sous les traits de la mort, c'est l'amour qui sommeille :
Emblème d'espérance et de fidélité,
Sur le lit conjugal, son blanc lévrier veille
Aux portes de l'Éternité.

Dormez, reposez donc sous la tente royale
Jusqu'à l'heure éternelle, à l'heure du grand jour !

Cette tombe est pour vous la couche nuptiale
Où vous éveillera l'amour.

C'est la barque en péril vouée à Notre-Dame,
Le vœu du matelot sur le brisant des mers ;
Près du lit d'un époux, c'est un soupir de femme
Qui s'éternise dans les airs !

D'un divin sentiment c'est l'éclatant emblème ,
Au chevet d'un chrétien c'est l'eau sainte et le fiel ,
C'est un songe de deuil, c'est un chant de poème
Qui doit s'achever dans le ciel !

Marguerite, oh! dis-moi, quand la trompe sonore
Pour l'univers entier sonnera le réveil ,

Apparaîtrez-vous donc, sous la céleste aurore,
Plus beaux que dans votre sommeil?

Le Dieu de la douleur qui t'accorda sur terre
De bâtir à ton âme un toit mystérieux,
N'aurait-il pas voulu qu'un jour ce sanctuaire
Fût ta demeure dans les cieux?

Le dernier vent du soir, de sa pieuse haleine,
Aux cieux l'emportera, dans toute sa splendeur,
Comme un dernier parfum de la nature humaine
Et le plus pur encens du cœur;

Et les Esprits de Dieu, partout sur son passage,
Viendront la saluer du bruit de leurs concerts,

Et fléchir les genoux au bord du saint nuage
Qui la bercera dans les airs...

Mais déjà le soleil fuit loin de ma paupière...
Sur vos ailes de marbre, Esprits, anges d'amour,
Emportez de ces lieux mes vœux et ma prière
Au sein du céleste séjour :

« Notre-Dame de Brou, bonne et tendre Madone,
« Des amans malheureux sois toujours la patronne!
« Quand leurs plaintes iront te chercher dans les cieux,
« Quand d'en haut tu verras des larmes dans leurs yeux,
« Quand leur prière en pleurs viendra sous ton portique
« S'épancher à tes pieds dans un pieux cantique,
« Au nom de Marguerite implorant ton secours :
« Si l'amour vient du ciel, ah! souviens-toi toujours

« Que c'est ce même amour exilé sur la terre
« Qui fit sortir des joncs ce divin sanctuaire ,
« Et dans un saint élan y plaça ton autel
« Comme un degré de plus pour remonter au ciel !
« Puis, aussi souviens-toi que, pleine de sa flamme,
« Au pied de tes autels vint s'épancher mon âme :
« En pleurant devant toi, j'ai fléchi le genou...
« Veille sur mon bonheur, Notre-Dame de Brou ! »

LE CIMETIÈRE.

La lune à l'horizon couronnait la montagne :
On n'entendait, au loin, dans toute la campagne
Que les vents et les eaux et le chant du grillon ;
L'alouette dormait dans un pli du sillon ,
L'oiseau des nuits veillait, et, de son aile grise ,
Rasait l'herbe des champs qui sifflait sous la bise.
La forêt gémissait sous ses coupoles d'or ;
Ses colonnes de chêne étaient sombres encor :

On aurait dit un temple, à l'heure funéraire
Où la cloche en pleurant invite à la prière,
Quand la voûte elle-même est couverte de deuil
Pour recevoir le mort qu'on bénit sur le seuil.
Aux rayons pâlissants de la lune d'automne,
Le hibou répétait sa note monotone,
Et l'écho de la nuit qu'éveillait cette voix
D'un ton plus sombre encor la roulait sous les bois.

J'avais marché long-temps sans guide, sans lumière,
Lorsque je vis blanchir les murs d'un cimetière :
La porte était ouverte, et sur le lit des morts
Je m'endormis au bruit de ces tristes accords.
Lorsque je m'éveillais à l'accent taciturne
Que sur ce champ de deuil jetait l'oiseau nocturne,
La lune dans l'azur planait au sein des airs,
Comme un beau cygne blanc sur le sein bleu des mers.

Où donc étais-je alors?... Tout grandit, tout s'efface,
Tout semble aux mêmes lieux avoir changé de face!
Pourtant je reconnus le clocher du vallon,
L'église, ses tombeaux, les croix sur le gazon;
Mais au livre des morts, que de nouvelles pages!
Que de noms ciselés! que de chères images!
Que de fronts, qu'abritait l'ombre du vieil ormeau,
Reposaient là sans nom sous l'herbe du tombeau!
Mon cœur saignait partout... J'allais de pierre en pierre
Donnant à des amis des pleurs, une prière,
Lorsque, traînant mes pas dans ce champ du repos,
Tout à coup j'aperçus dans son modeste enclos,
Au coude d'un vieux mur, sous l'ombre d'un jeune arbre,
A travers une grille une pierre de marbre...
Ne me demandez pas quel nom frappa mes yeux!
Quand le jour reparut, j'étais aux mêmes lieux,
Relisant et la date et le nom de baptême;
Inondant de mes pleurs le seul être que j'aime,

Et là, parmi les morts, sur la cendre étendu,
Cherchant à ranimer ce que j'avais perdu !
Alors, j'oubliais tout : l'exil et l'insomnie,
Et les larmes de sang de ma longue agonie !
Une seule pensée occupait tout mon cœur :
Pour elle j'eus donné tous mes jours de bonheur ;
Pour la rendre à la vie, oui ! pour la voir encore,
La voir un seul moment, lui dire : *Je t'adore !*
Sentir trembler sa main, n'entendre qu'un soupir,
Voir de nouveau mon rêve enfin s'évanouir ;
Oui, pour la rendre au jour, au monde, à cette vie,
Dût à ce prix la mienne être à jamais flétrie,
Dût sa voix me maudire en sortant du cercueil,
Dût un autre, à mes yeux, en parer son orgueil !
Oui, j'aurais tout donné, jusqu'à ces jours d'ivresse
Où dans un seul sourire, une seule caresse,
Un seul de ses regards, un seul son de sa voix,
Un soupir ou le bruit de ses pas dans les bois,

Je me sentais si plein de bonheur, que mon âme
Eût défié le ciel dans l'amour d'une femme!

- « Ah! reviens à la vie, ô mon ange, entends-moi!
« Du fond de ce tombeau, Thérèse, lève-toi!
« Qu'un regard de tes yeux me vienne et me console...
« Thérèse, m'entends-tu?... Je te rends ta parole...
« Qu'un autre, s'il le faut, soit ton guide ici-bas!
« Je baiserais du moins la trace de tes pas.
« Sans me voir, tu sauras qu'une âme solitaire
« Pour toi, mais en secret, veille sur cette terre!
« Si moi, je ne dois plus me montrer à tes yeux,
« Cette âme qui t'adore, invisible en tous lieux,
« Pour toi sera partout, dans ton deuil, dans ta joie :
« Oui, je puis tout souffrir, mais que je te revoie,
« Que je sache du moins que tu vis parmi nous!
« Rends-la moi, Dieu puissant, je t'en prie à genoux!...»

Le vent seul répondait en sifflant sous l'ombrage ,
Et j'entendais tinter la cloche du village
Qui semblait dire alors, en sonnant l'angélus :
« Priez, vous qui pleurez, pour ceux qui ne sont plus! »
C'était l'heure où le prêtre allait à son église.
Lorsqu'il vint à passer, quelle fut sa surprise?
Il s'arrêta d'abord au milieu du chemin ,
Et puis il vint à moi, me tendit une main ,
Me pressa tendrement sur sa large poitrine ,
Et je sentis tomber, de ce front qui s'incline ,
Une larme sur moi... Ses yeux mouillés de pleurs
Me disaient en secret : « J'ai compris tes douleurs. »

« Venez donc, me dit-il, et nous prirons pour elle. »
Je suivis le vieillard dans la sainte chapelle ,
Et quand il eut offert le sacrifice à Dieu ,
Je le suivis encore, au sortir du saint lieu,

Jusque sous l'humble toit où près du cimetière
A l'ombre de sa treille il lisait son Bréviaire.

Quand je fus au moment de franchir le vieux seuil,
Je sentis sur mon cœur tout le poids de mon deuil :

Alors tout un passé, tous ces beaux jours d'enfance,
Ces tendres souvenirs d'amour et d'espérance,

Ces rêves du matin qui nous berçaient le cœur

Et que l'on garde en soi pour les jours du malheur,

Oui, tous ces rêves d'or avec leurs plus doux charmes

Repassaient sur mon âme et redoublaient mes larmes;

Ils sortaient de la tombe où j'avais tant pleuré,

Comme un soupir d'amour de cet être adoré :

C'était le tendre écho d'une voix douce et chère,

Le reflet du soleil quand il a fui la terre,

Le geste d'un ami qui nous suit loin du port,

L'image de la vie en face de la mort.

XXVIII

LE PRESBYTÈRE.

Combien de nouveaux toits dans l'enclos du village !
Mais rien n'était changé dans la maison du sage :
Toujours, auprès du seuil, des fronts épanouis ;
Dans l'enceinte des murs, et la cour et le puits,
Le colombier, à gauche, au-dessus de l'étable,
Et les pigeons mêlés aux moineaux sur le sable ;
A droite, une autre porte aux planches de sapin
Et qui servait d'entrée au modeste jardin ;

Au milieu , la maison du pieux solitaire
Avec son noir caveau sous l'escalier de pierre ;
Sur le perron , son chien au soleil endormi
Et qui garde en dormant le toit de son ami...
Mais un coup de marteau vient frapper son oreille :
Il appelle en hurlant la servante qui veille.
La voilà qui s'avance en pliant les genoux,
Et sous sa main tremblante ont crié les verroux,
Tandis qu'à son côté pend encor sa quenouille...
D'une larme pour moi sa paupière se mouille ,
Car aussi, l'humble femme, elle me vit souvent
Aux jours de mon bonheur et lorsque, tout enfant,
Le dimanche matin , avec ma pauvre mère,
Je venais un instant m'asseoir au presbytère.
Elle joignait les mains, levait les yeux au ciel ,
Comme à l'heure où le prêtre est debout vers l'autel ;
Et tandis que le chien , surpris de ma présence ,
S'approchait, me flairait et grondait en silence ,

Elle me contemplait, s'écriant tout d'abord :

« Comment, monsieur, c'est vous ? quoi ! vous n'êtes pas mort ? »

Puis, enfin nous voilà sous la porte vitrée

Qui s'ouvrait sur la salle et lui servait d'entrée.

Deux gros volets ferrés abritaient, dans la nuit,

Cet asile de paix, des voleurs et du bruit,

Jusqu'à l'aube du jour où la vieille servante,

Marchant à la lueur qui glissait par la fente,

Ouvrait au marguillier qui venait le matin

A la cure chercher la burette et le vin.

Sur le plâtre enfumé des murs de la cellule

Un christ était fixé vis-à-vis la pendule ;

Comme en face du temps que Dieu nous a compté,

L'image de la mort et de l'éternité !

Dans la chambre à coucher, sur une table noire,
La plume du curé dormait dans l'écritoire :
Seulement, tout auprès, s'offraient à mes regards,
La Bible, l'Évangile et des papiers épars
Où quelques noms tracés, sur une page blanche,
Semblaient attendre là la messe du dimanche,
Heure sainte où le prêtre invite son troupeau
A s'unir à ses vœux pour bénir un tombeau,
Dit les saints que l'on doit fêter dans la semaine,
Puis, comme les anneaux d'une amoureuse chaîne,
Déroule à haute voix, à la face de tous,
La promesse de noce et le nom des époux.
Ces carrés de papiers, encor poudrés de sable,
Reposaient l'un sur l'autre, en un coin de la table,
Sous une pierre grise où la bruyère en fleurs
Avait empreint sa tige et perdu ses couleurs.
C'était là tout l'herbier du pieux solitaire :
Quand il se promenait, s'il voyait vers la terre

Quelque caillou nouveau sur le bord du chemin ,
Alors il se baissait, le tournait dans sa main ,
Et, quand il y trouvait quelque bizarre empreinte ,
Le soir il l'emportait dans sa demeure sainte
Pour en orner aussi la table du foyer ;
Comme un autre, une fleur pour parer son herbier.
C'était un livre ouvert , où Dieu , dans chaque page,
Semblait avoir gravé son nom dans une image ,
Pour l'offrir à nos yeux comme dans un miroir
Où chaque objet est seul et plus facile à voir.

Sous ces cailloux dormaient des noms brûlans de flamme !
Trois ans auparavant, le nom saint d'une femme
Était là, sous la pierre , auprès d'un autre nom ;
Aujourd'hui , sur le marbre , en un pli du vallon ,
Il repose à l'abri de l'arbre funéraire ;
Mais quand il est sorti vivant du presbytère ,

Quand le prêtre à l'autel tout haut l'a prononcé,
Qu'un autre sur sa lèvre en secret l'a pressé,
Quand, moi seul, en ce lieu je n'ai plus dû l'entendre
Ce nom qui dans mon cœur battait d'un bruit si tendre,
Qu'est-il donc advenu, pour que, cinq mois après,
La mort vint le graver sous l'ombre d'un cyprès?

Le vieillard, qui lisait dans mon âme blessée,
Au fond de mon regard avait vu ma pensée :
« Descendons au jardin ? là, nous serons plus seuls,
« Me dit-il : nous pourrons causer sous les tilleuls. »
Sous son bras, en partant, il reprit son Bréviaire.
Quand nous fûmes entrés, il ferma la barrière,
Après avoir chassé, des carrés du jardin
Les poules qui cherchaient et l'insecte et le grain :
Puis, au soleil d'automne offrant sa tête blanche,
Il conduisit mes pas jusqu'au vieux banc de planche

D'où ses yeux pouvaient voir, aux doux rayons du ciel,
Et ses fleurs et ses fruits et ses mouches à miel.

Mais il avait un cœur, et le cœur sait comprendre :

« C'est donc à moi , dit-il, à moi de vous apprendre

« Tout ce qui s'est passé depuis votre départ,

« Depuis ce jour fatal où moi, pauvre vieillard ,

« J'ai dû contre mes vœux me rendre au sanctuaire

« Pour remplir le devoir de mon saint ministère. »

« Dieu sait mêler toujours pour consolations

« Quelque adoucissement aux tribulations :

« Du moins quand il nous frappe, après le sacrifice,
« Quelque goutte de miel est au fond du calice :
« Celle que vous aimiez est au ciel aujourd'hui !
« Dans votre désespoir, lorsque vous avez fui,
« Vous aurez accusé son âme d'inconstance ,
« Et peut-être, ô mon fils, jamais dans sa puissance
« L'amour ne s'est montré plus brûlant dans un cœur!
« Quand vous alliez porter au loin votre douleur,
« Elle, la pauvre enfant , le cœur plein de sa flamme,
« Elle allait rendre à Dieu cet amour et son âme!
« En vain elle avait cru, jusqu'en son désespoir,
« Qu'elle avait sur la terre à remplir un devoir,
« Et que Dieu pour un autre, hélas! l'avait choisie ,
« Qu'au ciel appartenaien^t amour et poésie :
« Quand il fallut enfin à genoux vers l'autel
« Renoncer à sa foi par un vœu solennel ,
« J'ai vu de ses yeux bleus un rayon de lumière
« Remonter vers le ciel comme une humble prière :

« Son front s'enveloppa d'une telle pâleur
« Qu'on craignit de la voir succomber de douleur ;
« Le voile, qui semblait la couvrir d'un nuage ,
« Était moins blanc peut-être encor que son visage :
« Je crus voir un moment , sans parole, sans voix
« La Vierge, aux pieds du Christ, à genoux, sous la croix!
« C'était, en marbre blanc , un Esprit de lumière
« Comme on dit qu'on en voit à Rome dans Saint-Pierre:
« Sa couronne de fleurs s'effeuilla sous mes yeux ,
« Et sur ses vêtements flottaient ses longs cheveux,
« Comme, dans les tableaux, ceux de la Madeleine.
« Ses yeux s'étaient fermés, son pouls battait à peine :
« Tous pleuraient à la voir, jusqu'aux petits enfans,
« Et même on entendait tous ces bons paysans
« Dire, en signant leur front, sur le seuil de la porte :
« *La brave demoiselle!* elle ne fût pas morte
« Si son père eût voulu lui donner pour époux
« *Le Monsieur* qu'elle aimait et que nous aimions tous! »

« Les femmes du village, au fond de la chapelle,
« Pour lui porter secours, se pressaient autour d'elle :
« Cependant il fallut l'emporter au château.
« Quand elle eut senti l'air, en passant sous l'ormeau,
« On la vit respirer ; puis, regardant la terre,
« Elle cherchait des yeux la tombe héréditaire
« Où sa mère dormait, et semblait dire : Ici
« Comme elle en peu de jours je vais dormir aussi! »

« Si j'avais su du moins sous quel ciel vous écrire ?
« Mais vous êtes parti sans vouloir nous rien dire,
« Et depuis, pas un mot ! et, dans votre maison,
« Personne n'ose encor prononcer votre nom,
« De peur de réveiller une douleur amère
« Dans le cœur désolé de votre pauvre mère.
« Vous trouverez, mon fils, bien des pleurs sur le seuil!
« Depuis trois ans déjà, votre mère est en deuil ;

« Elle a besoin de vous : son chagrin est le vôtre.

« Si Dieu par une peine en adoucit une autre ,

« Il sait verser aussi , dans un cœur abattu ,

« Quelque bonheur secret , celui de la vertu.

« Elle aussi , que de fois , au sein de ses alarmes ,

« A votre fiancée elle a donné des larmes !

« Elle la regardait comme sa propre enfant :

« Pour elle , au vieux château , je suis allé souvent

« M'asseoir , dans la journée , au foyer de famille ,

« Pour lui parler , le soir , de l'humble et sainte fille

« Qui cherchait à son tour à me parler de vous. »

« Là-haut , me disait-elle , il sera mon époux !

« Si vous le revoyez , ah ! je vous en supplie ,

« Dites-lui , bon curé , dites-lui qu'il oublie

« Les peines , les chagrins qu'il a soufferts pour moi ;

« Que jusqu'au lit de mort je lui garde ma foi !

« Voici quelques papiers où je lui dis moi-même
« Tout ce que j'ai souffert, et puis combien je l'aime,
« Afin qu'il pense à moi quand je ne serai plus...
« Il me pardonnera quand il les aura lus. »

« Ces lettres les voici : c'est l'adieu d'une femme
« Dont l'âme allait au ciel en priant pour votre âme.
« Je ne vous dirai pas les pleurs qu'elle a versés,
« Ses peines, ses tourmens... Dieu les sait ; c'est assez !
« Ses jours comme ses nuits n'étaient qu'une insomnie :
« Après cinq mois entiers d'une lente agonie,
« Elle ferma les yeux pour ne plus les ouvrir !
« Sur sa lèvre, on chercha vainement un soupir :
« Elle semblait dormir d'un sommeil léthargique,
« Et quand, du pied du lit, montait le saint cantique,
« Déjà son âme pure était aux pieds de Dieu !
« Le peuple vint bénir son cercueil au saint lieu :

« Rien n'était si touchant que de voir et d'entendre
« La prière et les pleurs qu'en foule on vint répandre
« Dans la nef de l'église et sous le vieil ormeau ,
« Quand on jetait la terre et l'eau sainte au tombeau !

« Lorsque le souvenir à ce temps me reporte ,
« Je vois, malgré les ans, combien peu l'âme est forte,
« Car moi-même avec vous je suis prêt à pleurer!... »

Il me parlait encor, lorsque je vis entrer
Et s'avancer vers nous, sous l'ombre du treillage,
Son bonnet à la main, le sonneur du village.
Je le vis s'arrêter au milieu du sentier :
Le curé se leva, suivit le marguillier,
Et, lorsque j'eus passé le seuil du presbytère,
J'entendis, dans les cieux, la cloche solitaire

Dont les doux tintemens l'un sur l'autre pressés
Annonçaient au vallon , par leurs sons cadencés ,
Qu'une joie arrivait au sein d'une chaumière ,
Que sur un jeune front , au bruit de la prière ,
On versait dans la nef l'eau bénite et le sel ,
Et qu'une âme de plus pourrait monter au ciel !

XXIX

LE DEUIL.

Dans le sein du vallon où le jour nous a lui ,
Nous voulons revenir, même après l'avoir fui ;
Plus nos pleurs ont mouillé le sol d'une autre terre,
Plus nous avons besoin du toit héréditaire ;
Je ne sais quel instinct nous ramène au berceau
Et nous le fait choisir pour le lieu du tombeau ;

Un sentiment secret toujours nous y rappelle ..
La tombe est le berceau de la vie éternelle !

Là, pourtant, que de fois on se retrouve seul !
Le vieillard ne vient plus s'asseoir sous le tilleul,
La ruche de famille est au loin dispersée ;
La veuve, en revoyant le fils qui l'a laissée ,
N'a pour premier bonjour que de profonds sanglots :
Sa poitrine se gonfle , et sa bouche est sans mots ;
Le bonheur qui lui vient , dans le fils qu'elle adore ,
Sur un bonheur perdu la fait gémir encore ;
Sous l'étreinte du deuil, le cœur seul parle au cœur :
Dans les yeux l'un de l'autre on a lu son malheur !
Dans ce triste entretien de deux cœurs qui s'entendent,
Et la mère et le fils , tous les deux se demandent ,
Les yeux encor remplis des pleurs du désespoir :
« Pourquoi ce vide affreux et ce vêtement noir ? »

Et chacun d'eux, au bruit que le vent leur apporte,
Jette encore un regard sur le seuil de la porte,
Comme si l'hôte absent et que cherchent leurs yeux
Devait venir aussi pour pleurer avec eux !

Ah ! quand on a laissé l'ombre de sa vallée,
Que le champ paternel n'est plus qu'un mausolée,
Pourquoi, d'un ciel lointain, veut-on y revenir ?
C'est qu'il est sous un arbre un nom saint à bénir !
C'est qu'il nous reste encore, à côté de la tombe,
Un être à consoler et qui sans nous succombe,
Une mère, une sœur, ou quelque parent vieux,
Et qui veut nous revoir avant d'aller aux cieux !

Béni soit à jamais ton doux nom, ô mon père !
Toi, dont le cœur pour moi fut le cœur d'une mère,

Toi , qui suivis mes pas sous le dôme des bois
Où dans l'écho du soir j'entends encor ta voix
Dont l'accent grave et doux me rappelle sans cesse
Et l'amitié d'un frère, et toute la tendresse ,
Tout l'amour inquiet de ton cœur paternel !
Sur ma mère et sur nous, veille du haut du ciel !

Béni soit à jamais ton nom dans la famille !
Que tes petits-neveux sous la verte charmille ,
A l'heure où tu venais sous le vieux banc t'asseoir,
L'entendent à leur tour dans les brisés du soir !
Qu'il éveille leur âme et qu'il soit sur leur bouche ,
Que leur mère en pleurant le verse sur leur couche ;
Que ce nom soit pour eux l'emblème des vertus ,
Qu'il vive dans leur cœur quand nous ne serons plus !

Et le tien , ô Thérèse ! oui , ce doux nom de femme ,
Qu'il soit le seul rayon dont s'éclaire mon âme ,
L'étoile de ma nuit , le flambeau de mon deuil ,
La couronne à mon front , ma gloire , mon orgueil ,
Un parfum répandu sur mon âme blessée ,
Mon plus cher souvenir , ma dernière pensée !

FIN.



ERRATA.

Page 54, ligne 14, Il les foule, lisez : Il les foula.

100, 12, lisez : N'est-ce donc qu'un parfum, etc.

137, 13, charmes trompeurs, lisez : charmes moqueurs.

05666063

